

MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARMEES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'ap-
plication des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, & corrigée sur l'Original; augmentée de plu-
sieurs additions considérables; ensemble d'une Vie
de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere
son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne
d'Erasme, dans le Strand.

Et se trouvent

A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint
Athanasie.

M. D C C. X X X X.

MEMOIRS

OF THE

LIEUTENANT GENERAL

JAMES O'NEILL

BY THE AUTHOR

IN TWO VOLUMES

LONDON

PRINTED BY

JOHN JOHNSON

ST. PAULS CHURCH-YARD

1804



BY THE AUTHOR

IN TWO VOLUMES

LONDON

PRINTED BY

JOHN JOHNSON

ST. PAULS CHURCH-YARD

1804

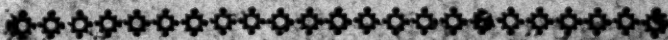


MEMOIRES

DE

M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE XLV.

Des différentes espèces de Guerre.



Ly a cinq espèces de Guerre, qui se doivent faire différemment les unes des autres ; la défensive ; l'offensive ; celles qui se fait entre Puissances égales ; celles du secours, qui se fait hors de l'Etat, pour secourir un Prince allié, ou pour se joindre à un Prince foible, qu'un plus puis-

Tome II,

A

2 MEMOIRS
sant voudroit attaquer, & la Guerre
civile.

CHAPITRE XLVI.

De la Guerre défensive.

IL seroit bien difficile de prescrire, par des maximes générales, la maniere de soutenir cette guerre. Elle est toute dans la prudence & l'esprit de prévoyance de celui qui la conduit.

On peut dire seulement qu'elle a été tout-à-fait imprevûe, ou qu'elle n'a pas été prevûe assez-tôt, ou que la perte d'une bataille, ou de quelque Place considérable l'a rendue telle; quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a sur pied, doit être ménagé; l'Infanterie jetée selon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indispensablement attaquée, abandonnant ainsi à l'Ennemi, celle qui dans la suite de la Guerre pourroit être ou plus facilement conquise, ou qu'il pourra

DU M. DE FEUQUIERE.

le plus difficilement conserver ; & la Cavalerie mise en Campagne, pourtant toujours en état d'avoir sa retraite sûre ; & cela afin d'incommoder les fourages & les convois de l'Ennemi, & d'empêcher que les petits partis ne s'écartent trop de son Armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du pays.

Le plat pays ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter & consumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu sûr, afin de diminuer par-là la subsistance aisée de l'Armée ennemie. Les bestiaux doivent être aussi renvoyez dans les lieux les plus éloignés de l'Ennemi, & autant qu'ils se peut, couverts de grandes rivières, où ils trouveront plus de sûreté, & une subsistance plus aisée.

Que si cette guerre n'a pas été absolument imprévue ; & que l'on ait eu au moins quelques mois pour s'y préparer, il faut avoir employé ce tems à lever des troupes, à assembler

M E M O I R E S
des munitions de Guerre, à réparer
les fortifications des Places, dont la
conservation est la plus nécessaire,
soit pour donner une occupation sé-
rieuse & de durée aux forces de
l'Ennemi, soit pour la conservation
des meilleures contrées du pays, soit
pour se garder une entrée libre au
secours des dehors, ou même une
entrée dans le pays ennemi, qui for-
ce l'assaillant à former un Corps en
arrière, pour empêcher qu'on ne
fasse de grandes courses dans son
propre pays, & qu'on ne batte ses
convois.

Tout ce qui vient d'être dit, re-
garde les précautions du dedans.
Celles du dehors consistent en né-
gociations pour des secours des
Puissances voisines, pour des levées
étrangères, & même pour des diver-
sions éloignées. La jalousie que l'on
prend ordinairement d'un Conqué-
rant donne assez de facilité pour se
lier contre lui : & purvû qu'on ne
soit pas accablé d'abord, on peut
trouver des moyens de rétablir ses
affaires.

J'ai dit que cette nature de Guer-

DU M. DE FEUQUIERE. }
Le dans sa conduite, consistoit en-
tierement dans la capacité du Général
qui la soutient. Son application
particuliere doit être à ne se point
commettre, à multiplier de petits
avantages, à resserrer son Ennemi
dans ses fourages, & l'obliger à
ne le faire ordinairement qu'avec
de grosses escortes, à battre ou
écórner ses convois, à lui rendre
le passage des rivières & des défilés
difficiles, à le tenir ensemble; s'il
veut attaquer quelque Place, y jet-
ter quelques petits secours avant
qu'il l'ait investie, pour ranimer le
peuple & la Garnison; enfin à ne
chercher dans ce commencement
qu'à le faire respecter de son Enne-
mi, par son activité & sa vigilance,
à le rendre circonspect dans ses mar-
ches, & même dans son Camp, &
qu'à gagner du tems, & lui en faire
perdre.

Avec tous ces soins, un Général
habile ranimera les cœurs de ses
Troupes & du pays, & donnera à
son Prince le tems de rétablir ses
affaires, pour balancer dans la suite
le succès, & changer la nature de

6 M E M O I R E S

cette Guerre toujours triste à celui qui est forcé de la soutenir.

La troisième espèce de Guerre défensive dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, qui est celle qui est venue par des malheurs, est la plus difficile à soutenir, parce qu'elle peut l'être devenue par plusieurs raisons, dont les plus dangereuses, par les conséquences & les suites, sont celles d'avoir des fautes à reprocher au Général dans les tems qui ont précédé l'action, & qui regardent la prudence & la prévoyance, ou celles qui regardent son courage. Ces deux cas faisant également un mauvais effet sur l'esprit des Peuples & des Troupes, le Prince en doit une satisfaction entière aux Troupes & à son Etat, en éloignant de la tête de son Armée, un homme qui a perdu la confiance des Troupes, soit par les marques d'incapacité qu'il aura données, soit par manque de courage.

La présence d'un Général à qui il est arrivé un malheur, par le caprice seul de la fortune, ne fait point de

DU M. DE FEUQUIERE. 7
peine aux Troupes ; au contraire,
elles se joignent d'intérêt à leur Gé-
néral, & concourent avec émula-
tion & plaisir au recouvrement de sa
gloire, parce qu'elle leur est com-
mune.

Mais pour celui à qui on peut im-
puter la perte d'une Bataille, soit
pour s'être mal posté, soit pour avoir
fait une mauvaise disposition, soit
pour s'être mal conduit pendant l'ac-
tion, soit pour avoir donné des
marques de peu de courage, il ne
doit en aucune manière être ménag-
é personnellement de son Prince,
QUI NE DOIT POINT EXIGER DE SES
TROUPES de recevoir à leur tête un
homme qui a perdu leur confiance.
Les conséquences en sont trop dan-
géreuses.

En ce cas, le Prince doit faire
choix d'un nouveau Général, de qui
la réputation se soit trouvée entière
dans l'occasion malheureuse, s'il s'y
est trouvé ; ou même d'un Géné-
ral qu'on aura négligé de faire servir,
& auquel on aura préféré ce Géné-
ral sans courage & mal-habile ; ou
d'un Prince de son sang, s'il en est

2 M E M O I R E S

besoin ; ou même se porter en personne à la tête de son Armée, si son âge ou ses autres affaires le permettent ; sinon il doit s'approcher au moins de son Armée battue , pour la ranimer , & la faire plus promptement pourvoir des choses qui lui sont nécessaires pour la remettre en état , ou de se présenter à l'Ennemi , ou de s'opposer à ses progrès.

La discussion des moyens pour réussir à ce dernier parti mérite une attention bien sérieuse , sur laquelle il est difficile de rien dire qui soit une règle certaine , la conduite à tenir dépendant absolument de la constitution du pays.

Où il est ouvert , ou dégarni de Places fortes , où il y en a quelques-unes , ou c'est un pays ferré ou coupé de rivières. S'il est ouvert & dégarni de Places fortes , il faut l'abandonner à l'Ennemi , & se retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des rivières , parce que ce pays abandonné ne fournira que des subsistances abondantes , sans établissement solide pour la continuation de la Guerre.

DU M. DE FEUQUIERE. 9

Si l'ennemi les consomme pendant la Campagne, il n'y pourra subsister pendant l'hyver; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupés, il donnera le tems de rétablir l'Armée; & comme dans la fuite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé à en faire le dépôt de ses vivres & munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte Garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affoiblissant, ou de la couvrir continuellement de son Armée, ce qui lui ôtera le moyen de s'en éloigner.

Si dans ce pays il se trouve quelque Place qu'on puisse soutenir, & qui ne puisse être enlevée que par un Siège dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jeter un Corps d'Infanterie, & de faire consumer à ce Siège tout le plus de tems qu'il se pourra, afin de trouver par-là celui du rétablissement de l'Armée battue.

Que si ce pays est serré & coupé de rivières, il faut disputer à l'Ennemi tous les défilés & passages desdites rivières; mais cela doit être fait

avec circonspection, & de manière qu'on n'engage point une affaire générale, jusqu'à ce que par plusieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux Troupes battues, & regagné un peu d'égalité de forces, soit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'Ennemi dans ces petites affaires, soit par des secours qu'on aura fait joindre à l'Armée.

Comme il arrive souvent qu'un Prince a la Guerre à soutenir de plus d'un côté de son Etat, & qu'il ne se trouve pourtant pas tristement réduit à la nécessité de la défensive partout; il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de guerre défensive, qui l'est par choix d'un côté, pendant que dans les autres pays le Prince soutient une autre espèce de guerre.

Celle-ci se doit faire avec bien des circonspections. Le dessein de la défensive doit être caché à l'Ennemi, autant qu'il est possible. Il ne faut pas lui laisser pénétrer ce projet assez-tôt, pour qui il ait le tems de se préparer à une guerre offensive qu'il seroit le maître de ne commencer

DU M. DE FEUQUIERE. II

que lorsqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projeté l'offensive. Et cela, parce qu'il rendroit aisément la Campagne désagréable par tout, par la nécessité où l'on se trouveroit de se dégarnir de Troupes dans le pays où l'on auroit résolu d'être le plus en force; & que le tems qu'il faudroit que les Troupes employassent en marches, pour soutenir le pays fortement attaqué, étant pris sur celui de l'action de la Campagne, il se trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offensivement du côté où l'on avoit résolu de faire, & que les Troupes arriveroient trop tard & fatiguées dans le pays où l'on auroit résolu de rester sur la défensive.

Ainsi donc je tiens que le projet de cette espèce de Guerre mérite autant de réflexions & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'Ennemi peut entreprendre, & de quelle conséquence pour la suite de la Guerre peuvent être ses entreprises, avant que de se porter par

choix à cette nature de défensive, que tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette espèce de Guerre défensive par choix ne se doit jamais faire, que du côté où l'on est sûr de réduire l'Ennemi à passer une rivière difficile, ou un pays ferré & coupé de défilées, pour pouvoir pénétrer dans le pays; & lorsque l'on a sur cette rivière une Place forte & bien munie, que l'on sçaura être un objet indispensable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'Ennemi commence, & devant laquelle on pourra présumer qu'il perdra un tems assez considérable, pour avoir celui de la secourir ou de le combattre.

Car quand le pays ne fera pas ainsi constitué, qu'il sera dégarni de Places fortes & ouvert, & que l'Ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il est certain que cette Guerre défensive par choix sera toujours fort périlleuse pour le Prince, & fort difficile à soutenir au Général, qui en sera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'Ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la Guerre offensive.

LA Guerre offensive doit être méditée long-tems. Le secret avant qu'elle éclate, le projet & l'ordre dans les entreprises, dès qu'elle aura éclaté, sont les deux parties qui en rendent le succès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems, parce que, quelque habile que soit le Prince & son Conseil, il est toujours fort à craindre, qu'il ne lui soit échapé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles sont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée; les levées étrangères, soit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de Guerre, si on ne les a pas dans son pays, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontieres éloignées, la

levée secrète des Troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magasins de guerre & de bouche, la construction des chariots de l'Artillerie & de Vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire autant qu'il est possible chez les voisins, tant pour leur ôter lesdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre pays, pour l'usage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le secret avant que l'entreprise éclate, est absolument nécessaire, non seulement pour n'être point troublé du côté des frontieres éloignées, mais aussi avant que l'Ennemi qu'on veut attaquer, ne puisse pas démêler par où on veut commencer la Guerre. Il est nécessaire pour cela, que les dépôts de Vivres & d'Artillerie soient à une portée qui donne également jalousie à plusieurs Places de vos Ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir lesdites Places qu'à demi-garnies,

L'ordre dans les entreprises est encore nécessaire à suivre, pour plus

DU M. DE FEUQUIERE. 15
sieurs raisons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on se fera fait pour l'administration des vivres & munitions de guerre suivant la nature du pays que l'on veut attaquer, Ce pays sera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos Armées, ou coupé de rivières, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés; ou pays de plaines, ou mêlé de toutes ces différentes choses, Toutes ces différences emportent après elles de différens projets, & un ordre différent dans l'exécution.

Si le pays est bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il est possible, être en état au commencement de la Guerre, de faire voir l'Armée, afin d'y jeter la terreur, & tâcher par là d'obliger l'Ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontière, pour rassurer le cœur du pays.

Il faut ensuite retomber sur les Places qui auront été dégarnies, pour ouvrir davantage le pays atta-

qué ; faire apporter dans ces Places, après leur prise, tous les dépôts qui étoient dans les vôtres, & faire ainsi la Guerre avec plus de commodité.

En ce cas l'Armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des mesures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le dessein aura éclaté, qui jettée d'abord dans les Places conquises, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'Armée, se formera & se mettra en état de servir en Campagne l'année suivante ; l'expérience nous apprennant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & exposées tout le moins qu'il se peut, aux grandes fatigues de la guerre de Campagne, ou la consommation des hommes nouvellement sortis du repos & de leurs maisons est trop grande.

Que si le pays est ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence jusques dans son centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les
convois

DU M. DE FEUQUIERE. 17
convois en sûreté ; suffisant en ce cas
de mettre seulement de l'Infanterie
dans les Châteaux ou petites Villes,
qui assure les chemins des con-
vois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus
avant qu'on l'aura pû faire commo-
dément, il faut camper l'Armée en
lieu sain & commode pour les fou-
rages, & même en lieu avantageux
par son assiette, afin de pouvoir de-
là faire des détachemens considéra-
bles, pour réduire par la terreur des
Armes les extrémités du pays, où
l'on ne pourroit pas, avec sûreté &
commodité pour les vivres, se por-
ter avec l'Armée entière.

C'est au Général à se conduire
avec douceur ou rigueur, pour l'en-
tière conquête du pays attaqué, sui-
vant la connoissance qu'il aura de
l'esprit des peuples auxquels il aura
à faire, y en ayant que la douceur
du Conquérant gagne, & fait de-
meurer en repos, y en ayant aussi
en qui la rigueur fait le même effet.
Il est de sa prudence de bien exami-
ner ces deux moyens ; mais pour-
tant de n'avoir recours à celui de la

rigueur, que lorsque celui de la douceur & de la clémence paroît absolument inutile.

Si ce Pays est coupé de rivières, on doit observer si elles entrent dans votre pays, ou si elles en sortent; si elles traversent le pays qu'on veut conquérir; si elles sont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre pays, & que près de votre frontière, l'Ennemi ait une place forte & grande, & qu'à l'entrée de votre pays sur cette même rivière, on n'y en ait point; c'est par cette place qu'il faut commencer, afin que, si dans la suite la constitution de la Guerre venoit à changer, vous ne laissiez pas à votre Ennemi une Place où il peut assembler de grands magasins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la subsistance de ses Armées, & pour le transport de ses munitions de guerre.

Si au contraire, les rivières sortent de votre pays, & que l'Ennemi y ait aussi une Place, ou grande par son habitation, ou forte; il est d'une conséquence infinie de s'en rendre

DU M. DE FEUQUIERE. 15
le maître pour en faire une Place
d'Armes, ou un dépôt commode
pour porter la guerre bien avant
dans le pays ennemi.

Si les rivières raversent le pays
ennemi, & qu'elles soient grandes,
il faut compter que la conquête n'en
peut pas être si rapide; & en ce cas
ma pensée est, que l'on doit s'appli-
quer, avant la déclaration de la
Guerre, à faire écrire des gens sça-
vans pour avoir des Manifestes prêts
contenans des raisons véritables, s'il
se peut, ou au moins apparentes de
prétendus droits sur quelques par-
ties, ou sur la totalité du pays que
l'on veut conquérir.

Ces Manifestes doivent être pu-
bliés à propos. Ils ne font pas un ef-
fet solide sur les esprits des Princes,
qui doivent prendre jalousie de vo-
tre aggrandissement; mais il arrive
souvent qu'ils font effet sur les Peu-
ples qu'on attaque, & que cela peut
disposer leurs esprits à conserver
une fidélité moins entière à leurs
Princes, & leur servir de raisons
& de prétexte pour ne pas souffrir
avec fermeté la ruine du plat-pays,

& même celle des Villes.

Dans cette constitution de pays ; il ne faut rien laisser derriere soi , & étendre d'abord sa conquête jusqu'à cette riviere qui traverse le pays , des bords de laquelle il faut se rendre maître , en cas qu'il y ait quelque Ville qui soit de votre côté. Que si elle n'est pas forte , elle doit être fortifiée avec diligence , afin de pouvoir s'y établir si solidement , qu'on ne puisse pas vous en chasser , & en ce cas aussi , il est très important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux sujets , & ne leur donner aucune raison de se plaindre , soit du manquement de discipline , soit par aucun changement dans leurs privileges , soit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme , & même de l'avantage à s'être soumis avec facilité.

De cette nouvelle barrière qu'on se fera faite , si les conjonctures le permettent , on se portera dans la suite en avant ; sinon il doit être de la sage politique d'affecter de la modération , & de cacher son esprit

de Conquérant, de couvrir son ambition de toutes les raisons dont on se fera servi dans son Manifeste, & en traînant la Guerre en longueur & en négociations, faire en sorte par un Traité de garder la conquête, ou au moins une partie, auquel cas, il faut faire tous ses efforts pour que les bornes en soient portées jusqu'à cette riviere, où il faut avoir de toute nécessité une Ville, d'où par les suites, on se redonne une nouvelle entrée dans le pays.

Je ne suis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems, après la Paix conclue, on s'applique à construire de nouvelles Places. Cela reveille trop la jalousie des voisins, & les met dans une continuelle attention à se parer de nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépense, tant pour la construction de ces Places, que pour l'Artillerie dont ils les faut garnir, l'entretien de leurs Garnisons & Etats-Majors. *

Il me paroît qu'il doit suffire d'en avoir une, dont l'habitation soit

grande, afin qu'elle puisse contenir une nombreuse Garnison, & de grands magasins de toute espèce.

Il faut se contenter, si le hazard vous donne la possession d'une Ville située sur la rivière, de la forrifier, & même de l'agrandir avec application, & y garder toujours une forte Garnison, qui paroisse plutôt une sage précaution pour conserver ce que l'on a acquis de nouveau, qu'un dessein d'entreprendre plus avant.

Si le pays est chargé de montagnes & de bois, il est par conséquent rempli de défilés. En ce cas l'Armée avec laquelle on veut conquérir, doit être sans comparaison plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie, & suivie d'un plus grand nombre de Pionniers qu'on prendra d'abord parmi ses propres sujets, par le moyen desquels on ouvrira les défilés autant qu'il sera possible; on rendra les chemins de communication bons & larges; on fortifiera d'espace en espace des postes pour assurer les convois; on fera de grands abatis dans les bois pour élargir les chemins, & on s'appliquera à conduire tous les

DU M. DE FEUQUIERE. 23
travaux vers quelques Villes ou Places qui soient dans une situation plus ouverte, où on puisse faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que si c'est un pays de plaines, on n'y scauroit avoir trop de Cavalerie. C'est elle qui soumettra le pays, & qui empêchera l'Ennemi de se communiquer. Il ne faut, en ce cas-là, d'Infanterie, que pour conserver les grandes Villes qu'on soumettra. Mais comme il arrive rarement que les pays ne soient pas mêlés, ce sera la connoissance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir, qui lui fera prendre des mesures justes pour conduire son entreprise à une fin heureuse, en composant son Armée, comme il lui conviendra.

Toutes les considérations ci-dessus sont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reste presentement à examiner l'entreprise, par rapport aux forces de l'Ennemi qu'on attaque, au prompt secours qu'il peut avoir de ses voisins, & à ses finances.

S'il a été surpris par l'entrée de vos Troupes dans son pays, il faut user

d'une grande diligence pour se placer le plus avant qu'il sera possible; de maniere qu'on empêche qu'il ne rassemble les Troupes qu'il aura en divers endroits de son Etat; & en cas que l'Ennemi puisse se rassembler, à la faveur de quelque riviere, il faut, autant que la prudence le permettra, passer cette riviere, & combattre l'Ennemi avant qu'il ait rassemblé ses Troupes, dans la présumption où je suis que l'Armée qui veut conquérir, est de beaucoup supérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos en décide presque toujours le succès. Ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'Ennemi, par quelque mouvement pour mettre ses forces ensemble, se met à portée de risquer un événement.

Si au contraire il sépare ses forces, & ne songe qu'à gagner du tems, soit pour lever des Troupes chez lui, soit pour tirer des secours étrangers, il faut s'attacher à une entreprise aisée à garder, après sa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circon-

DU M. DE FEUQUIERE. 25
circonvallation ; & dès qu'elle se-
ront faites , n'y laisser que ce qu'il
faut d'Infanterie pour prendre com-
modément la Place , & s'avancer
avec le reste de l'Armée dans le pays,
à portée pourtant de protéger le Sié-
ge, autant que la prudence le peut
permettre , par rapport au lieu où
seront les forces de l'Ennemi, qu'il
faut toujours avoir devant soi, afin
de n'avoir aucune inquiétude pour
le Siége.

Il seroit infini d'étendre cette ma-
tière jusqu'à dire tout ce qui se peut
faire. Les avantages de cette dispo-
sition résident tous dans les fautes,
que dans un commencement d'une
Guerre imprévûë , un Ennemi peut
faire ; dans la capacité d'un Général
qui sçait en profiter ; & dans celle
des Officiers Généraux , à qui il
commet l'exécution de ses desseins
particuliers.

Si l'Ennemi peut être prompte-
ment secouru , il faut avoir exami-
né d'avance par quel nombre , &
par quelle nature de Troupes il peut
l'être , afin qu'après le secours ar-
rivé , on ne cesse pas d'être tou-

jours supérieur, sans quoi l'entreprise de cette Guerre passeroit toujours avec raison pour téméraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux Finances, mérite encore de la considération. S'il est pauvre, tout est aisé à entreprendre contre lui. En ce cas, il faut ménager ses Sujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il est possible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir assister leur Prince.

S'il est riche, il le peut être de deux manières, ou par les trésors qu'il aura amassés, ou par les facultés de ses Sujets, qui pourront le mettre en état d'assembler promptement des forces considérables.

S'il est riche par les trésors qu'il aura amassés, il ne le peut être que de deux manières, ou pour avoir vécu d'épargne dans la suite d'une longue Paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites sur ses Peuples dans des tems où elles n'étoient pas absolument nécessaires à faire,

Si ses trésors viennent du premier de ces deux moyens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de soudoyer un Corps considérable de Troupes, de réparer les fortifications de ses Places, & d'entretenir ses magasins de guerre & de bouche. En ce cas il faut l'attaquer vivement, & former plusieurs entreprises à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvû par tout.

S'il s'est servi du second moyen pour amasser de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ses sujets; auquel cas, les principaux en doivent être corrompus, soit par l'argent qu'on leur donnera, soit par les établissemens qu'on leur procurera; & le Peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impositions qui lui avoient été les plus odieuses, & ménagé par des esprits doux, qui s'appliqueront à lui faire goûter la tranquillité & l'aisance du nouveau gouvernement.

Si la richesse du Prince réside en celle de ses Sujets, elle ne sera ve-

nuë, ou que par la douceur de son gouvernement, ou que par la facilité que la situation du pays leur aura procurée, à faire avec leurs voisins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du gouvernement, elle les aura plongés dans la molesse, & l'oisiveté; auquel cas ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent, mais non pas de leurs corps, peu accoutumés aux travaux de la Guerre. En ce cas-là, il faudra laisser en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince; mais traiter avec rigueur ceux qui lui ouvriront leurs bourses, & qui prendront les armes.

Si c'est des fruits de leur commerce qu'ils soient devenus pécunieux, ils auront sûrement l'esprit porté à conserver ce qu'ils auront amassé, & difficilement le Prince en pourra tirer des secours d'argent aussi prompts, qu'il sera nécessaire dans une occasion pressante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuser aux nouveaux sujets qu'on aura conquis, aucune assurance

DU M. DE FEUQUIERE 29
qui regarde la sûreté & la facilité
dans leur commerce ; mais s'appli-
quer au contraire à empêcher qu'ils
y puissent remarquer aucune dimi-
nution.

Il est presque sûr parmi les hom-
mes, que leur intérêt particulier est
celui qui les fait agir ; & il est bien
rare que dans le fond, ce soit l'a-
mour pour la Personne du Prince,
qui les attache à son service, princi-
palement lorsque les mœurs & les
coutumes de vos Peuples ne sont
pas entièrement dissemblables de
celles de ces nouveaux sujets, ou
qu'au moins si elles le sont, vous ne
les contraignez pas de prendre vos
usages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui se peut
dire sur les maximes de la Guerre
offensive. Le particulier se trouvera
dans la suite de ce discours, où l'on
entrera dans le détail de toutes les
différentes opérations de la Guerre.



CHAPITRE XLVIII.

De la Guerre entre Puissances égales.

Cette espèce de Guerre, qui est celle à laquelle les voisins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes sur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt à écouter les Propositions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puissant voisin ne s'en veuille mêler. Du reste l'on ne peut rien prescrire de juste sur la conduite d'une pareille Guerre, Elle est, pour les règles, conforme à toutes les autres.

On peut seulement poser pour maxime constante dans la présente espèce, que le Général le plus vif & le plus pénétrant l'emporte toujours à la longue, sur celui qui ne possède pas ces qualités au même degré, parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par son

DU M. DE FEUQUIERE. 31
activité & la pénétration, qu'à la
fin ces succès legers lui en procurent
un grand & décisif.

On n'entrera donc dans aucun détail sur cette espèce de Guerre, qu'en disant que pourvû que le Général soit contiuellement attentif à se procurer la supériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à son but, qui est celui de la ruine de l'Armée Ennemie; auquel cas il changera la nature de cette Guerre, & en fera une offensive; ce qui doit être le grand objet de son Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la Guerre de secours.

UN Prince secourt ses voisins à cause des Alliances & des engagements qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de succomber sous la puissance d'un Conquérant.

Si c'est en vertu des Traités précédens, il les doit religieusement observer, en fournissant le nombre des Troupes prescrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en est

requis , ou en attaquant lui-même l'Ennemi commun , s'il est en état de le pouvoir faire. Si c'est pour les empêcher de succomber sous une Puissance qui , après sa conquête , pourroit lui donner de l'ombrage , il a en ce cas , plusieurs mesures à garder pour ses intérêts particuliers.

Les principales sont à l'égard des voisins qu'il secourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de sûreté , de peur qu'il ne fassent leur Paix à son insçu , ou à son prejudice , supposé que son Etat soit contigu à celui qui est attaqué.

Que si , comme il arrive fort souvent , la jalousie que l'on aura sujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux , a formé les Alliances dans lesquelles on est entré , & qu'on se trouve hors de portée de joindre ses Troupes à celles de l'Etat attaqué , il faut , en ce cas-là , le secourir ; ou par argent qu'on lui fournira , soit pour faire des Troupes , soit pour acheter des munitions de Guerre & de bouche ; ou en fournissant même ces munitions en nature ; ou par des diversions dans le pays de

l'Attaquant , qui le forcent à diviser ses Armées , & l'empêchent de pousser ses conquêtes avec trop de rapidité.

Voici la maxime général dans cette espèce de Guerre. Ou votre Allié attaqué est plus puissant que vous , ou il l'est moins.

S'il est plus puissant , il faut observer dans les Traités que l'on fait avec lui une proportion dans le nombre de Troupes que l'on s'engage de lui fournir , avec la supériorité de sa puissance sur la vôtre , & un engagement réciproque pour les secours mutuels ; de manière , par exemple , que si l'on s'engage à lui fournir un nombre de Troupes en cas qu'il soit attaqué , en cas que vous le soyez vous-même , le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir soit plus considérable , que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que si au contraire votre Allié étoit moins puissant que vous , il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quelque Place de sûreté , afin d'éviter qu'il ne fasse avec l'Ennemi commun un Traité à votre inscû , & ne

sacrifie à son intérêt particulier le Corps de Troupes qu'on lui auroit envoyé. On peut aussi, en ce cas, stipuler dans le Traité des secours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres & de munitions de Guerre.

Le Général que le Prince choisit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être sage & prévoyant. Sage, pour maintenir la discipline dans son Corps, & que le Prince Allié ne fasse point de plaintes contre lui: & prévoyant, pour que ses Troupes ne tombent point dans aucun besoin pour leur subsistance, qu'elles ne soient exposées au péril de la Guerre, qu'avec proportion de ses forces avec celle du Prince Allié; & enfin, pour qu'il ne se passe rien à son insçu dans le cabinet du Prince Allié, qui puisse être préjudiciable à son Maître.



CHAPITRE L.

De la Guerre Civile.

LA Guerre civile est toujours malheureuse pour le Prince qui la soutient. Elle peut avoir différentes origines ; la dureté du gouvernement, tant Politique qu'Ecclesiastique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou sous un regne foible, & les intelligences d'un Ennemi attentif à susciter des affaires au dedans, à un voisin qui le veut attaquer, ou contre lequel il est en Guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du gouvernement, est la plus dangereuse, parce que tout le Corps de l'Etat est également aliéné, & que l'émotion est souvent générale.

Le Prince qui ne devoit en accuser que lui-même, n'a de ressource pour calmer les esprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il commettoit le soin du détail des affaires.

Il doit souffrir qu'ils soient accusés des fautes qu'il leur aura peut-

être ordonné de faire, les éloigner de ses Conseils, & les punir même sévèrement, de peur que les séditieux ne se chargent de ce soin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là il détourne la haine personnelle que l'on pourroit avoir conçüe contre lui, & donne à ceux qui lui sont restés fidèles, un moyen sûr d'agir par des discours sur les esprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine sur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéi trop régulièrement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, est plus impétueuse que la première, parce que les cervaux sont gâtés, & la révolte soutenüe par une espèce de gens à qui il n'en coûte que des discours; mais aussi elle est moins général, parce que le Prince y peut toujours opposer le parti contraire pour les sentimens de Religion. * En cas même que ce remède ne pût être assez efficace, celui d'accorder une liberté de conscience lui est sûr. *

Il faut appaiser cette espèce de

Guerre avec toute la douceur & la dextérité possible, sans y employer les Ministres Ecclésiastiques du parti contraire à celui des révoltés, au moins tant que la révolte dure.

Il ne faut se servir de la force & des supplices qu'à l'extrémité, parce que le Prince s'affoiblit lui-même en se privant du nombre de ses Sujets, & qu'en un mot, il lui est plus politiquement essentiel d'avoir des Sujets fidèles, que des Sujets opposés sur des sentimens de Religion, tant qu'ils vivent paisiblement entr'eux, & fidèlement envers lui.

Dans une minorité, ou sous un règne foible, il est fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cause des factions parmi les Grands. Celles qui naissent dans une minorité peuvent être prévûes par les sages dispositions du Prince prédécesseur, qui se sentant près de mourir, peut donner une forme de Gouvernement, qui satisfasse au moins la plus grande partie de son Etat, lequel, en ce cas-là, se trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura fait des personnes

qui devront composer le Conseil de son successeur mineur, soit de gens équitables & expérimentés au Gouvernement, & exempts d'avarice & d'ambition, qui seules peuvent causer la désunion entre les Membres de ce Conseil. En ce cas, la foiblesse du Gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvû qu'à sa majorité il sçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les Guerres civiles qui se forment sous un règne foible, sont sans nombre, & renaissent à mesure qu'elles finissent, parce que c'est le Prince même qui en est l'origine. Il élève mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite: il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entre eux, & les force à prendre des mesures contre l'oppression. Il surcharge les peuples avec excès & sans raison plausibles; ils en murmurent d'abord, & deviennent susceptibles de sédition dès qu'il se montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible,

La troisième espèce de Guerre civile est la plus aisée à calmer, parce que cette émotion n'est jamais générale.

Si elle est suscitée par les intelligences des Ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut à la première fumée de ce feu, porter toutes ses forces contre le séditieux, & l'accabler par toutes sortes de moyens, avant qu'il ait eu le tems de se mettre en état de résister.

Si les intelligences de l'Ennemi ne sont point soutenues par un chef puissant, cette émotion populaire, sans ordre & sans conduite, se doit appaiser par le châtiment sévère des plus mutins qu'on observera de faire en différens lieux, afin de partager les exemples du châtiment, auxquels il faut faire succéder ceux de la clémence, & se contenter à l'égard du reste des séditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui sera employée, ou à fortifier quelques postes, qui tiennent à l'avenir en respect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres besoins de l'Etat, mais toujours à quelque usage utile, & qui paroisse.*

En un mot, cette dernière espèce de Guerre se prévient aisément, quand le Prince & les gens dont il se sert, tant dans son Conseil, que dans les Provinces de son Etat, sont attentifs sur la conduite des particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de justes sujets de mécontentement, ou qui ont des intérêts ou des alliances avec les voisins de l'Etat.

REMARQUES SUR LES
Chapitres précédens.

JE renfermerai toutes mes réflexions sur les sixièmes Chapitres précédens dans une même Remarque, parce qu'en faisant observer les fautes qui ont été faites dans le cours des Guerres que j'ai vûes, ou de notre part, ou de celle de nos Ennemis, je ferai sentir que ces fautes ont été les véritables raisons qui ont changé les espèces de Guerres, & les ont dans la suite renduës différentes de ce qu'elles étoient dans leur origine.

Ma première réflexion tombera sur la Guerre offensive commencée
en

DU M. DE FEUQUIERE. 41
en 1667. Lorsque le Roi déclara la
Guerre à l'Espagne pour les droits
de la Reine sur le Brabant, Sa Ma-
jesté fit publier des Manifestes, pour
établir la justice des prétentions de
cette Princesse.

Cela étoit bien pensé, & pouvoit
faire un bon effet sur les esprits des
Peuples que l'on vouloit conquérir
par la force des armes; mais il auroit
été des maximes de la politique d'un
Prince qui veut entreprendre une
Guerre, d'avoir fait précéder la pu-
blication de ses Manifestes & la dé-
claration de la Guerre par une le-
vée considérable d'Infanterie, puis-
qu'il étoit raisonnable de penser qu'il
en faudroit beaucoup, pour garder
les grandes Villes que l'on vouloit
conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus
facile à faire sans éclat, que les hom-
mes étoient fort communs en Fran-
ce dans ce tems-là, & que le Roi
n'avoit qu'à faire payer les Soldats
effectifs qu'un Capitaine avoit levés
d'une revue de Commissaire à l'au-
tre, pour avoir les Compagnies aussi
fortes qu'il l'auroit voulu; après

quoi, à l'ouverture de la Guerre ; on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du service, & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit aussi faire agir les Armées plus efficacement. Les Espagnols avoient fort peu de Troupes, leurs Places étoient en fort mauvais état & dégarnies de munitions de Guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'Armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de soutenir un siège, auroit ouvert ses portes. Les autres grosses Villes sans défense en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent, emportoit celle des Tribunaux & des Bourses. Qu'est-ce qu'auroient pû faire les Troupes qui se seroient enfermées dans les places de Guerre, que de les rendre toutes les unes après les autres ? Ainsi la conquête de tous les Pays-Bas n'auroit pas plus coûté de tems au Roi, que ce dont il se rendit le maître.

Je sçais qu'on me peut objecter

la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontière du Royaume à ce centre des Pays-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'Armée pendant sa marche, & pour un séjour de cinq ou six jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les grosses Villes sans défense qui sont autour de Bruxelles.

Je sçai encore que l'on me dira, qu'il étoit impossible de conduire si loin la grosse Artillerie & les Munitions de Guerre, qui auroient été nécessaires pour prendre Bruxelles, si la Place avoit voulu se défendre; mais je répondrai à cela que dans la saison où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne sont point occupés au labourage ni à aucune recolte; & qu'ainsi l'on pouvoit aisément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les employer à ce transport. Ainsi ce n'a point été l'impossibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raison qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entière des Bays-Bas Espagnols , l'Armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer les brèches que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant , & dans le reste de la Campagne on prit des Villes , qui , comme on l'a vû , ne décidoient de rien pour la conquête des Pays-Bas.

Toutes ces entreprises furent même interrompues par deux absences que le Roi fit pour aller voir Madame de Montespan , qu'il avoit fait approcher de la frontière avec la Reine , sous le prétexte de montrer cette Princesse à ces Peuples qu'on prétendoit être devenus ses sujets.

Dans la suite les Espagnols furent secourus par les Hollandois , & la triple-Alliance se forma contre nous ; de sorte que nous fûmes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres , & de rendre à l'Espagne la Franche - Comté , que le Roi avoit conquise pendant

DU M. DE FEUQUIERE. 45
Phyver en 1667. à 1668. parce qu'il
s'étoit obligé de rendre ce qu'il
conquéreroit depuis les paroles don-
nées aux Médiateurs de la paix, en
cas que par le Traité qui intervien-
droit, on lui cédât la possession de
ce qu'il avoit conquis en Flan-
dres, & où il avoit tenu des Gar-
nisons.

Par ce que je viens de dire, il est
aisé de connoître, que la France
s'est fort mal conduite dans cette
Guerre purement offensive de sa
part; & que les Espagnols dont la
négligence dans le gouvernement
avoit tatalement exposé les Pays-
Bas & la Franche-Comté, s'en sont
tirés à bon marché, après la faute
qu'ils avoient faite, d'être aussi dé-
pourvûs qu'ils l'étoient dans des
Etats éloignés, & sur lesquels ils
avoient dû voir depuis plus de six
mois que l'orage alloit tomber.

Ainsi par rapport aux préceptes
que j'ai donnés sur la manière de
faire ou de soutenir les différentes
espèces de Guerre, je puis dire que
la France dans cette occasion a
failli contre nos maximes, pour se

bien conduire dans une Guerre offensive, & que l'Espagne n'a pas aussi eu la conduite sage & prévoyante qu'un Etat doit avoir, soit pour éviter une Guerre offensive qu'on se prépare à lui faire, soit pour en soutenir une défensive, & trouver dans la manière de la soutenir, les moyens de faire changer la constitution de cette Guerre en la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, qui est la moins dangereuse de toutes les espèces de Guerre.

La Guerre offensive que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes sur cette espèce de Guerre, qui ne doit jamais être entreprise que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette Guerre offensive en celle qui se fait entre Puissances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil, & des mauvais discours des Hollandois. Voilà ce que portoit no-

tre Déclaration de Guerre. Un Etat orgueilleux est puni par son abaissement , qui ne peut se trouver ou qu'en lui diminuant l'étendue de ce qu'il possède , ou en lui ôtant tout le plus qu'il est possible de ses richesses en argent , ou enfin en le contraignant de faire des soumissions.

Si c'étoient là les objets des deux Rois Alliés , & en particulier les vûes du Roi dans cette expédition , il pouvoit se contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin qu'ils occupoient sur les Princes à qui elles appartenoient : c'étoit avoir diminué les possessions des Hollandois.

Il ne devoit pas aussi refuser les soumissions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire , & les dédommagemens des frais de la Guerre qu'ils s'offroient de rembourser. Par la premiere de ces offres , il rabaissoit leur orgueil ; par la seconde , il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainsi trois mois après la Déclaration de cette Guerre offensive .

la raison vouloit qu'elle finit par une satisfaction entière sur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la Guerre offensive , qu'il est avantageux de terminer avant qu'elle ait eu le tems de dégénérer en Guerre entre Puissances égales , les offres des Hollandois ne furent pas trouvées suffisantes ; & sans agir ensuite avec capacité & application , pour conserver ce que l'on avoit conquis sur eux , on leur donna le tems de faire avancer de puissans secours , que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoyèrent jusques sur le Rhin , de se faire joindre par toutes les Troupes Espagnoles des Pays-Bas , & de faire leur paix particuliere avec l'Angleterre. De sorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ses conquêtes de Hollande , & de ramener son Armée en France , parce que celle de l'Empereur s'étoit renduë maîtresse de Bonn , qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne , & avoit en sa disposition les Places Espagnoles

les de la basse - Meuse , & qu'ainsi l'Armée de France dans les conquêtes de Hollande , ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Royaume , que par Grave ou Mafstrick , ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses que les Hollandois lui étoient venus faire à Utreck , il auroit terminé glorieusement cette Guerre ; après quoi ramenant ses Armées , & se couvrant du prétexte que les Espagnols avoient rompu avec lui , par l'envoi de leurs Troupes aux Hollandois , il pouvoit tomber sur les Pays-Bas Catholiques , les conquérir en fort peu de tems , & conserver cette conquête , malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés , parce que le parti puissant que la France avoit en ce tems-là en Allemagne , joint aux forces de cette Couronne , auroit été plus que suffisant , pour empêcher l'Armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi presque dans

la même année, commencé & fini glorieusement, & avec un grand profit, deux Guerres offensives, qui dans la suite se sont tournées en Guerres entre Puissances égales, sans beaucoup davantage pour la France, & qui ont été terminées par le Traité de Nimégue, dans lequel les Hollandois, qui étoient les Parties principales à la Déclaration de la Guerre en 1672. n'étoient presque plus regardés que comme auxiliaires de la Maison d'Autriche.

Ce second exemple de Guerre offensive, fera encore aisément connoître, que nous nous sommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette espèce de Guerre, & que les Hollandois, nos premiers Ennemis, ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait sortir la Guerre de chez eux, ont scû la transporter chez leurs Alliés; dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & se sont relevés d'une ruine totale, à laquelle ils s'étoient trop orgueilleusement exposés.

La Guerre offensive que la France a commencée contre l'Empereur

DU M. DE FEUQUIERE. SI
au mois de Septembre 1688. a eu
l'origine que j'ai dit ci-dessus, lors-
que j'ai réfléchi sur le caractère des
Princes paisibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a
été la nécessité en bonne politique
de prendre des sûretés contre l'Em-
pereur, pour qu'il ne pût pas ap-
procher facilement de nos nouvel-
les frontieres, & nous faire la Guer-
re, après qu'il auroit terminé celle
qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penser que
ce Prince n'attendroit pas l'expira-
tion de sa Trêve de vingt ans, faite
après la prise de Luxembourg sur les
Espagnols; & il étoit sûr que l'Em-
pire irrité par nos réunions, suivroit
les mouvemens de l'Empereur, dès
que ses Troupes s'approcheroient du
Rhin.

Il n'étoit pas même raisonnable
de croire, que toute l'Europe vit
paisiblement l'accroissement du Roi,
pendant qu'il se disoit en pleine
paix avec tous ses voisins désarmés,
& que toutes les Puissances ne se
joignissent pas à l'Empereur, dès
qu'il auroit terminé la Guerre con-

tre les Turcs, & qu'il auroit ramené dans ses Etats & dans l'Empire toutes les Troupes qui faisoient la Guerre en Hongrie.

Ainsi la France après avoir irrité toute l'Europe, devoit s'attendre à une grande Guerre, dès que toutes ces Puissances irritées auroient formé une Ligue pour la lui faire.

A toutes ces raisons générales, il y en avoit encore une particulière à ajouter, qui étoit de grand poids. L'Empereur faisoit si avantageusement la Guerre contre les Turcs, & l'Empire Ottoman étoit si bas, qu'il étoit fort à craindre que si nous avions différé à le soutenir par une diversion contre l'Empereur, ce Prince n'eût porté ses conquêtes jusqu'à Constantinople, & n'eût ainsi chassé les Turcs de toute l'Europe.

Cette augmentation de Domaine & de Puissance de la Maison d'Autriche Allemande, lui auroit sans doute donné des vûes contre l'Europe Chrétienne, & selon toutes les apparences cette ambitieuse

Maison auroit voulu se rendre l'Empire héréditaire : cela seul lui auroit donné une puissance sans bornes, & l'auroit mise en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joseph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe ; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puissante diversion ; par-là nous prévenions les suites fâcheuses de leur chute, & nous prenions des mesures contre l'établissement d'une Puissance supérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maison d'Autriche notre ennemie.

Toutes ces raisons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vraies, après tout ce que la France avoit fait irriter l'Empire, l'Empereur & les Espagnols, furent si vivement représentés au Roi par son Ministre irrité en secret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet sur l'esprit de ce Prince,

& le déterminèrent à attaquer Philisbourg qu'il avoit cédé à l'Empereur par le Traité de Nimégue , pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cédé Fribourg, ancien Domaine de la Maison d'Autriche.

Comme le Domaine de Philisbourg est une dépendance de l'Evêché de Spire , l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la place étoit à lui.

Si après sa prise on l'avoit rasée , & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire , l'Empereur n'auroit pas eu le crédit à la Diète d'engager l'Empire à déclarer la Guerre à la France pour cette entreprise , qui dans le fond n'auroit offensé que l'Empereur ; mais pour convaincre la Diète que nous n'avions pas eu intention d'offenser l'Empire, en prenant cette sûreté contre les desseins avenir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repasser le Rhin à l'Armée, après avoir rasé Philisbourg.

DU M. DE FEUQUERRE. §

Loin de cette conduite sage, & propre à s'assurer dans la suite de ce que nous avions occupé sur tous nos voisins pendant la paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beau-frere de l'Empereur, on prit ses Places, on les rasa, & on en brûla les habitations.

On en usa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes, quoique ces deux Villes fussent Impériales; on s'empara de Mayence & de presque tout son Electorat: on en fit de même de Trèves & de son Electorat, à la réserve de Coblentz que l'on bombardâ.

Le Cardinal de Furstemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maison de Baden, & l'on fit payer des contributions à tous les Etats de l'Empire, situés entre le Mein & le haut Palatinat de Baviere, le Danube, & même jusqu'à Ausbourg. Le prétexte de ces contributions, étoit pour se rembourser des frais du Siège de Philisbourg, qu'il n'étoit pas raison-

nable de faire payer à ces membres de l'Empire.

Voilà ce que l'on fit pour commencer une Guerre offensive , non seulement contre l'Empereur , mais contre tout le Corps de l'Empire.

Jusqu'à présent la politique de la France avoit été bien éloignée des maximes qu'elle suivit en cette occasion. Dans toutes les Guerres précédentes , cette Couronne avoit toujours tâché de ne se point brouiller avec le Corps de l'Empire , quoiqu'elle fût en Guerre avec l'Empereur , comme Prince de la Maison d'Autriche , & avoit avec un grand soin ménagé le Parti Protestant , & même les Princes Catholiques , pour que l'Empereur ne pût pas dans une Diète générale avoir assez de crédit , pour engager le Corps de l'Empire à déclarer la Guerre à la France.

Dans cette occasion les règles de cette ancienne politique ne furent point suivies. On choqua en même tems l'Empereur & l'Empire , de maniere que par un résultat de la Diète de Ratisbonne , tout l'Empire concourut avec l'Empereur à une

DU M. DE FEUQUIERE. 57
déclaration de Guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Espagnols & les Hollandois ne verroient pas paisiblement allumer une aussi grande Guerre sans y prendre part, & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & soutenir avec avantage une Guerre offensive, de s'affûrer contre les occasions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du pays dans lequel il a entrepris de porter une Guerre offensive.

On ne prit pourtant en France aucunes mesures, pour traverser les Hollandois dans l'entreprise qu'on les voyoit prêts à executer sur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui, avec une Flotte puissante & des Troupes des Hollandois, aborda dans ce Royaume, y fut reçu par ses Partisans, chassa le Roi Jacques son beau-pere, s'établit sur son Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la Famille Royale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder sa protection.

L'Ecosse & l'Irlande étoient restées fidelles à ce Prince malheureux ; mais l'Ecosse fut promptement réduite ; & l'Irlande à la faveur de quelque secours de la France , se soutint encore l'année suivante dans les intérêts de son Roi légitime. Mais après sa réduction , les Anglois engagés à soutenir le nouveau Roi qu'ils venoient de se donner , s'unirent facilement avec les Espagnols & les Hollandois pour faire la Guerre à la France , qui se trouva ces trois Puissances pour ennemis , pendant qu'elle avoit encore la Guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoye , & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ses Etats , nous eûmes avec ce Prince des manieres fort dures : il n'est point de mon sujet d'en dire les raisons.

Comme on connoissoit le caractère ambitieux , vindicatif & intéressé de ce Prince , on crut avec raison qu'il pourroit prendre des liaisons avec nos Ennemis , & nous troubler à contre-tems pour Casal , Pignerol & le Dauphiné. On voulut

DU M. DE FEUQUIÈRE. 59
de lui des assurances trop fortes ,
qu'il ne prendroit aucun engage-
ment contre nous , puisque l'on exi-
geoit qu'il nous livrât sa Citadelle
de Turin pour gage de sa parole.
On faisoit pendant cette négocia-
tion avancer une Armée sur la fron-
tiere de ses Etats , sous prétexte de
porter la Guerre aux Espagnols dans
le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne se
trouvoit pas en état de soutenir nos
premiers efforts contre lui , il tira la
négociation en longueur , autant de
tems qui lui en fallut pour conclure
des Traités secrets avec l'Empereur ,
l'Angleterre , l'Espagne & la Hol-
lande , après quoi il nous déclara
lui-même la Guerre au commence-
ment de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Ita-
lie où la France fût en repos. Par la
Déclaration de M. le Duc de Savoye
cette Couronne se vit en Guerre de
tous les côtés.

Je ne me suis engagé dans cette
longue digression , que pour faire
connoître combien la France s'est
éloignée des règles de la bonne po-

litique, sur les maximes à suivre pour entreprendre une Guerre offensive, & la terminer avec avantage.

L'événement n'a que trop justifié la vérité de ce que je dis sur ce sujet ; puisque la France après avoir gagné autant de Bataille qu'elle en a donné, pris même par tout des Places d'une grande importance, & soutenu cette Guerre pendant dix années, s'est trouvé forcée, pour désunir ce grand nombre d'Ennemis, de rendre à M. de Savoye tout ce qu'on avoit conquis de ses Etats, & même l'importante Place de Pignerol avec son Territoire ; & par le Traité de Paix de Riswick, de rendre aux Espagnols presque toutes les Places que nous avions prises sur eux ; à l'Empereur les Villes de Philisbourg, Fribourg & Brisack. Strasbourg seul nous est resté, sans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels sont les dangers que court un Prince, lorsqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit suivre, quand il veut entreprendre une Guerre offensive, il

DU M. DE FEUQUIERE. 61
me paroît ici utile de parler des fautes qui ont été faites dans la seule Guerre défensive, que la France a soutenue de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Espagne, tombée entièrement sur la tête d'un Prince de la Maison de France, sembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroissoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puissance, en état de réunir toutes les autres Puissances pour s'opposer à son bonheur. Cependant la Ligue formidable qu'on a laissée former, a eu jusqu'à présent des succès heureux, que je suis même persuadé avoir surpassé son attente.

Pour traiter cette matiere, par rapport au sujet seul de la Guerre défensive soutenue avec prudence, je crois nécessaire de dire quel étoit l'Etat de l'Europe dans le tems de ce grand événement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la Guerre défensive, beaucoup plus sensibles & plus aisées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne, avoit été précédée d'un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour le maintien d'un équilibre convenable au reste de l'Europe, entre les deux Maisons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu sans la participation de l'Empereur, lui fut proposé par les Anglois & les Hollandois, pour le maintien de cet équilibre souhaité par toute l'Europe, & même déjà signé par la France. Mais l'Empereur refusa de l'approuver, & de le signer, comme contraire à ses intérêts, & au prétendu droit de sa Maison Allemande, au défaut des mâles dans la branche Espagnole.

Les autres Puissances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour sa garantie, contre celles des Parties qui ne voudroit pas se soumettre à son exécution dans le tems.

Voilà la situation où étoit toute l'Europe, lorsque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Testa-

DU M. DE FEUQUIERE, 63
ment, par lequel en reconnoissant les
justes droits de la Maison de Bour-
bon, il appelloit à la succession de
tous ses Etats M. le Duc d'Anjou,
second de M. le Dauphin.

Ce Testament fut apporté en France
par des Seigneurs députés du
Conseil de la Monarchie d'Espagne,
& accepté de M. le Duc d'Anjou
après la renonciation du Roi & de
M. le Dauphin, & de M. le Duc de
Bourgogne en sa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume,
& les Hollandois se plaignirent d'a-
bord de ce que le Roi avoit fait ac-
cepter ce Testament de Charles II,
par le Duc d'Anjou, son petit-fils,
sans leur avoir offert de s'en tenir au
Traité de partage, dont ces deux
Puissances lui avoient garanti l'exé-
cution.

Mais dans le fond comment l'exé-
cution de ce Traité auroit-elle été
possible dans la circonstance présen-
te ? Ce Testament ne vouloit en au-
cune maniere que la Monarchie fût
démembrée ; le Conseil d'Espagne
vouloit l'exécution formelle & pré-
cise du Testament, & protestoit de

se donner à l'Empereur, en cas que le Roi refusât d'accepter le Testament pour le Duc d'Anjou, son petit-fils.

L'Empereur même avoit refusé de signer ce Traité de partage, quelque instance que lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois; ainsi il n'y avoit plus aucun moyen de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en sequestre une Monarchie comme celle-là? Il n'y a personne de bon sens qui puisse penser, qu'il pût y avoir de la possibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le signer, en cas qu'il eût persisté dans ce refus.

Le Testament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choses; l'une que la Maison d'Autriche Allemande, qui pendant tout le Regne de Charles II. avoit paru conduire le Conseil d'Espagne, s'y seroit fait des créatures, & auroit des Partisans secrets; l'autre que l'Empereur trouveroit dans la Personne du Roi Guillaume,

DU M. DE FEUQUIERE. 65
Guillaume, dans la Nation Angloise & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les esprits disposés en sa faveur.

L'Empereur tout seul n'étoit pas en état de soutenir par les Armes les droits qu'il prétendoit avoir sur la succession d'Espagne. Aussi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puissant parti contre la Maison de France. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, quoique mourant, craignoit deux inconveniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit personnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui suscitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le second inconvenient regardoit la nation Angloise, qui l'assuroit du concours de son Parlement contre la France & l'Espagne, parce qu'elle craignoit que ces deux nations de concert ne voulussent faire à son préjudice le commerce, que les Anglois faisoient avec les Espagnols en Espagne pour leurs laines, dans le nouveau monde pour les autres marchandises de l'Europe, & que

celui que les Anglois faisoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devint trop difficile par la privation des Ports des Etats de la Monarchie Espagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raisonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs differens commerces, furent encore susceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur révolte d'une partie de la Monarchie d'Espagne dans les Pays-Bas.

Des Princes d'Allemagne qui entrèrent dans cette Ligue, les uns y furent portés par leur inclination particulière pour l'Empereur, les autres par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des subsides considérables.

Les deux Princes considérables, qui sont entrés les derniers dans la Ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoye.

Le premier, qui avoit d'abord pa-

DU M. DE FEUQUIERE. 67
rû vouloir demeurer neutre, & con-
server même une liaison particulie-
re avec la France, a couvert son
manque de parole, du prétexte de
la crainte des Flottes Angloises &
Hollandoises qui menaçoient ses
Etats hors du Portugal, de ruiner son
commerce dans les deux Indes, &
d'entrer même de force dans la ri-
viere de Lisbonne & dans ses autres
Ports.

Il est assez vrai-semblable, que la
Ligue lui a promis quelques accrois-
semens de Domaine aux dépens du
continent de l'Espagne, & que les
subsides que l'Angleterre & la Hol-
lande lui donnent, lui rendent la
Guerre moins onéreuse. D'ailleurs
ce Prince peut avoir appréhendé
que la France qui avoit soutenu le
Portugal dans sa révolte contre l'Es-
pagne, n'aidât dans la suite à le dé-
pouiller, & à rejoindre son petit
Royaume aux autres Couronnes de
cette Monarchie.

Toutes ces raisons de crainte &
d'intérêt peuvent avoir porté le Roi
de Portugal à prendre des liaisons
avec les Ennemis des deux Cou-

ronnes, qui les engageassent dans la suite à le protéger contre l'Espagne, & qui le fissent comprendre dans un Traité de Paix générale pour la sûreté & la garantie de son Etat, comme il est à présent.

M. le Duc de Savoye sembloit avoir des raisons puissantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princesses ses filles. Mais un Prince d'un caractère dont je l'ai représenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire, & prit des liaisons secrètes avec les Ennemis des deux Couronnes.

A la tête des Armées de France & d'Espagne, il étoit en correspondance avec M. le Prince Eugene qui commandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de sa trahison, avant que de faire éclater son ressentiment : & ce ne fut qu'alors que l'on eut de justes craintes des effets de cette trahison, que sa Majesté ordonna à M. le Duc de Vandôme de faire arrêter les troupes

DU M. DE FEUQUIERE. 69
de ce Prince, dont une partie étoit
jointe à l'Armée des deux Couron-
nes, & de lui déclarer la Guerre.

Du récit succinct que je viens de
faire des motifs particuliers des Puif-
sances qui se sont liguées contre les
deux Couronnes, je passerai au su-
jet de la matiere que je traite, qui est
celle de la Guerre défensive, & fe-
rai voir quelles ont été les princi-
pales fautes contre les règles de cet-
te espèce de Guerre, qui ne doit
jamais être choisie par un Prince par
préférence à l'offensive.

C'est un principe certain de poli-
tique & de guerre, qu'une Puissan-
ce doit toujours faire tous ses efforts
par la négociation & par les armes,
pour désunir ceux qui se veulent li-
guer contr'elle, ou pour empêcher
que les forces des Princes ligués se
puissent unir pour agir de concert.
Examinons à présent si la conduite
des deux Couronnes a été réglée
sur ce principe.

Quoique l'Empereur soit la seule
véritable partie dans la conjoncture
présente, il est pourtant certain que
par ses seules forces il ne pouvoit

agir contre les deux Couronnes, que du côté du haut Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la Guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ses Armées du côté du bas Rhin, pour s'approcher des Pays-Bas Catholiques, & pourvû que de gré ou de force nous eussions empêché les Vénitiens de laisser le débouché du Tirol libre à l'Armée de l'Empereur, il est certain qu'elle ne seroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la Guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaison avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il est certain qu'elles évitoient la Guerre dans les Pays-Bas, & dans le continent de l'Espagne, où il auroit été impossible à l'Empereur de porter des Troupes, & de faire agir avec efficace les Partisans secrets de sa Maison.

Il falloit donc aussi-tôt après l'acceptation du Testament, donner des sûretés aux Hollandois pour leur Commerce, telles qu'elles leur parussent raisonnables, & engager

DU M. DE FEUQUIERE. 71
la Couronne d'Espagne à leur céder
en propriété quelques Places, qui
leur servissent de barriere pour la
conservation de leurs Etats, & qui
leur ôtassent l'idée de crainte qu'on
leur donnoit de la nouvelle gran-
deur de la Maison de France.

Je n'entre point en politique dans
les moyens de procurer toutes ces
sûretés aux Hollandois; cela n'est
pas de mon sujet. Il me paroît pour-
tant que ce Traité, qu'il ne falloit
pas hésiter de faire avantageusement
pour cette République, produisoit
infailliblement deux bons effets pour
les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois
désintéressés dans cette affaire, n'au-
roient pas pris d'engagemens avec
l'Empereur pour un intérêt qui ne
regardoit que sa Maison.

Le second, que ces mêmes Hol-
landois, rassurés pour leur propre
Etat & leur commerce, auroient
avec plaisir concouru avec nous à la
ruine de celui des Anglois, & cela
avec d'autant plus de certitude, que
la mort prochaine du Roi d'Angle-
terre Guillaume, que l'on voyoit

comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems-là, auroit vrai-semblablement désuni ces deux Puissances maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vrai-semblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leur propre Etats, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontieres de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois Bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs Troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les Armes de France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir
une

une plus voisine de leur Etat , pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonspecte , de s'assurer de ces Troupes après leur sortie des Places Espagnoles, au moins jusqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois , on eût pû être sûr de les avoir rassurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maison de Baviere & le Duc de Volfembutel étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer , & on introduisit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne , des Troupes sous le nom de Troupes du Cercle de Bourgogne , qui depuis long-tems ne fournissoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche , avant que d'avoir pris aucune mesure avec les Hollandois , ne leur fit que trop sentir que nous les entourions du côté du Rhin , comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse , ce qui les engagea à se lier absolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois , je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette nation est ennemie de la France par une inclination naturelle , & par ses anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture il ne paroïssoit pas si indispensablement nécessaire de prendre des mesures avec les Anglois. Il auroit pû suffire de traiter avec les Hollandois , même à leur exclusion , quoique le Roi Guillaume tint ces deux Puissances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fussent désintéressés dans cette affaire , il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils eussent pû faire avec l'Empereur , ils ne pouvoient sans les Ports des Hollandois & sans leur consentement , débarquer des Troupes de ce côté du continent , pour aider l'Empereur à faire la conquête des Pays-Bas Espagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande , tenir la

Mer contre nous , ni porter des Troupes en Espagne en assez grand nombre , pour mettre le parti Autrichien en état d'éclater. Ils ne pouvoient faire passer des Flottes dans la Méditerranée , pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie , pour les intérêts de l'Empereur , parce qu'ils n'auroient eu aucun Port sur la côte de l'Europe.

Ainsi il suffisoit aux deux Couronnes d'être sûres que les Hollandois seroient tranquilles , parce qu'ils auroient eu sujet de l'être , pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre , malgré ses mauvaises intentions , son chagrin sur l'affaire du Traité de partage , & ses craintes pour son commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer , ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puissances liguées , & leurs actions pour l'offensive.

Ces fautes furent faites contre les règles d'une politique prévoyante , qui va à empêcher une Ligue trop puissante de commencer à entrer en action par l'offensive.

Il restoit encore un moyen sûr pour se parer des effets de cette Guerre offensive qu'on se préparoit à leur faire, en ne se réduisant pas d'abord soi-même à la défensive, & en agissant offensivement, & avec vivacité, contre les Puissances, qu'on auroit vûes se préparer les premières à la Guerre, & lever des Troupes.

Je passe donc à présent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ouverture de la Guerre, contre les maximes qui font le sujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits sur les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie: le premier étoit son droit général sur la succession entière d'Espagne, comme Prince de la Maison d'Autriche: le second, son droit comme Empereur de pouvoir investir le Duché de Milan comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ses droits, empêcher que son Armée n'entrât en Italie. Il en assembloit une sous le commandement de M. le Prince

Etienne. On ne voulut pas dans ce tems , que ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere , qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes , & qui avoit déjà un corps considérable de Troupes , & l'on voulut que cet Electeur laissât paisiblement assembler l'Armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette Armée pût porter la guerre dans le Milanès , il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin , elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contenterent d'un Traité de neutralité avec cette République , qui ne vouloit pas s'opposer à aucune des deux Puissances ; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes , & les assistances réelles étoient pour l'Empereur , avec qui les Vénitiens , par rapport aux intérêts commun contre les Turcs , garderont toujours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat , qui commandoit

L'Armée des deux Couronnes, la fit vivre sur un petit coin de l'Etat de Venise, en payant jusqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, seulement pour la forme, se contentoient des billets des Commissaires de l'Empereur pour ce que ses Troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'Armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne sans s'y opposer, & lui laissa commencer les premières hostilités.

Il est certain que si dans cette conjoncture essentielle pour prévenir la Guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux sûrs pour placer les Magasins sur l'Adige, & au-delà de cette rivière, & que l'Armée portée au-delà de l'Adige, se fût opposée à celle de l'Empereur au débouché des Montagnes du Tirol, il auroit été impossible à l'Empereur de faire entrer son Armée en Italie.

On négligea cette précaution, &

celle de s'assurer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Volfembute^l ; ce qui auroit été facile pendant que nous étions les maîtres des Places du bas-Rhin de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire sur le haut-Rhin par Huningue & Strasbourg. De sorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maison d'Hanover accablèrent M. le Duc de Volfembutel, qui avoit levé à nos dépens un corps de plus de douze mille hommes, lesquels même pour la plus grande partie passèrent au service des Alliés ; après quoi ces deux Princes s'approchèrent vers le bas-Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point assez soutenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laissa aussi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur par son crédit à la Diète & dans l'Empire, travailloit paisiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre Armée aux portes de Nimégue, on s'en éloigna sans raison ; on perdit Kaizervert, & les autres Places de

l'Electorat de Cologne , & ensuite la Gueldre , les Places Espagnoles de la Meuse, Limbourg & Liège.

Je ne parle ici de ces pertes que parce qu'elles ont été les suites indispensables de nos fautes , faites contre les règles à observer , quand on veut par choix soutenir une Guerre défensive. Tous les autres malheurs qui ont suivi ceux-ci , & qui ont plus de rapport à la disposition particulière , qu'à la générale , trouveront leur place dans mes réflexions sur les différentes opérations de la Guerre.

Je passerai à présent à la troisième espèce de Guerre , qui est celle qui se fait entre Puissances égales.

Je dis qu'elle réside entièrement dans la capacité du Général qui en est chargé , & dans la supériorité de son génie sur celui du Général qui lui est opposé , afin de se procurer les occasions de changer la constitution de cette Guerre , & d'en faire dans la suite une offensive. Pour prouver la vérité de cette maxime , je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems , mên-

DU M. DE FEUQUIERE 81
me entre des Généraux habiles, qui
ont changé la constitution d'une
Guerre sans action décisive.

En l'année 1673. le Maréchal de
Turenne étoit sur le Tauber avec
l'Armée du Roi, pour empêcher
que M. de Montecuculli avec l'Ar-
mée de l'Empereur ne pût s'appro-
cher du bas-Rhin, & se joindre aux
Espagnols & aux Hollandois.

L'Armée du Roi tiroit son pain de
Wirtzbourg par un Traité fait avec
M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui
portoit que ce Prince laisseroit cuire
librement le pain dans sa Ville, & ne
souffriroit pas que M. de Montecu-
culli y fit entrer des Troupes pour
troubler nos Convois. Sur la foi de
ce Traité le Maréchal de Turenne
négligea d'envoyer des escortes assez
fortes, pour recevoir nos Caïssons à
la sortie de la Ville, & les conduire
sûrement à l'Armée.

M. de Montecuculli, qui n'osoit
s'avancer vers le bas-Rhin, tant que
M. de Turenne seroit au milieu de
la Franconie, agit si efficacement
auprès de M. de Wirtzbourg, que
ce Prince manquant à son Traité

avec M. de Turenne, laissa passer des Troupes de l'Empereur au travers de sa Ville, immédiatement après la sortie de nos Caïssons, dont la foible escorte fut battue, & le convoi de pain enlevé.

L'Armée du Roi se trouvant donc tout-à-coup sans pain & sans farines, plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg, M. de Turenne fut contraint de la ramener sur le champ à portée de tirer son pain de cette Place; & M. de Montecuculli débarassé de M. de Turenne, sans crainte qu'il pût se maintenir dans le fond de la Franconie, ni le suivre de près faute de subsistance, marcha au bas Rhin, & fit faire le Siège de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet événement seul qui changea la constitution de la Guerre en Allemagne, obligea dans la suite le Roi d'abandonner les Places de Hollande, & donna le moyen à l'Armée de l'Empereur de prendre ses quartiers d'Hyver entre le Rhin & la Meuse, & de se joindre la Campagne suivante de 1674. aux

DU M. DE FEUQUIERE 83
Armées d'Espagne & de Hollande,
qui , par ce renfort considérable ,
crurent avoir changé la constitution
de la Guerre , & être en état de la
faire offensive de leur part contre la
France.

En effet , quoiqu'au commence-
ment de l'année 1674. le Roi se fût
rendu maître de la Franche-Comté,
la Guerre en Flandres auroit été
défensive de notre part , par la jon-
ction des Troupes de l'Empereur
à celles des Espagnols & des Hol-
landois , si M. le Prince n'avoit fait
changer la nature de cette Guerre ,
en battant l'Armée ennemie à Se-
neff.

Le bon succès de cet événement
fut absolument dû à la présomption
des Ennemis , qui crurent par leur
supériorité pouvoir impunément
prêter le flanc à l'Armée de M. le
Prince , en décampant de Senneff,
& à la capacité de M. le Prince ,
qui scut se mettre en disposition de
profiter de la témérité de ce mou-
vement.

Au commencement de cette mê-
me année , M. de Turenne avoit

battu un Corps de Troupes à Sinsheim. * Dans la suite il avoit donné la Bataille d'Einsheim, * dont le succès quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait décisif, n'avoit pas laissé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la Guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'espèce de celle qui se fait entre Puissances égales, alloit devenir entièrement défensive de notre part, par la jonction aux Ennemis d'un grand nombre de Troupes, qui leur étoient venues de l'Allemagne, & par la nécessité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat Pays d'Alsace, & de se retirer dans la Lorraine Allemande, si ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laissé rétablir son Armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver au secours qui lui fut envoyé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce Pays-là, ne s'étoit, par une marche qu'il

DU M. DE FEUQUIERE. 85
scut cacher aux Ennemis , porté
dans les premiers jours de Janvier
de l'année 1675. au milieu des quar-
tiers d'Hyver que l'Armée enne-
mie avoit pris dans la haute-Alsa-
ce. Il en enleva plusieurs , battit
ceux qui s'étoient rassemblés auprès
de Mulhausen & de Colmar ; &
par ces heureux événemens , for-
ça l'Armée ennemie encore fort su-
périeure à la sienne , à repasser le
Rhin pour se mettre en sûreté dans
des quartiers d'Hyver fort éloignés
de nous.

En l'année 1675. la Guerre en
Allemagne avoit commencé par
l'offensive de notre part. * Au-
moins nos mouvemens répondoient-
ils à cette espèce de Guerre. * La
mort seule de M. de Turenne al-
loit faire changer l'offensive en dé-
fensive , si M. de Montecuculli a-
voit pû battre l'Armée du Roi à
Altenheim ; mais cette journée
n'ayant rien décidé , & l'Armée
du Roi ayant repassé paisiblement
le Rhin , pendant que Monsieur
de Montecuculli étoit allé repasser
le Fleuve sur le Pont de Stras-

bourg , M. le Maréchal de Duras , qui étoit venu prendre le commandement de l'Armée , la porta avec diligence à la hauteur de Schlestat , où il campa la droite à cette Ville , & la gauche , à la Montagne au Bourg de Chastenai , pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit , après avoir passé à Strasbourg. De sorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres , & s'étant maintenu dans ce poste , la Guerre pour le reste de la Campagne , reprit la nature de celle qui se fait entre Puissances égales , & même avec tant d'égalité , que M. de Montecuculli ayant formé le siège de Haguenau , fut obligé de le lever , parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres suivantes jusqu'à la paix de Nimégué , la Guerre commençoit toujours en Flandres par l'offensive , & la prise de quelques-unes des Places des Espagnols ; après quoi elle se tournoit en Guerre entre Puissances égales. On ne s'appliquoit qu'à conserver ce que l'on

DU M. DE FEUQUIERE. 87
avoit acquis, & l'on ne se commettoit à aucun événement capable de faire changer la constitution de la Guerre, de l'espèce dont elle avoit été projetée, sans se laisser réduire à la défensive ; ce qui est capital à éviter.

Dans cette même année 1675. le mépris que M. le Maréchal de Créqui eut pour une Armée composée des Troupes de la Maison d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & causa ensuite la perte de Trèves.

Les Ennemis n'avoient pas projeté de faire contre la France de ce côté-là une Guerre offensive, qui eût des succès considérables, quoiqu'ils fussent supérieures en nombre de Troupes. Ils ne songeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Créqui de Trèves, & se seroient crus bien-heureux d'en pouvoir former le Siège, sans crainte d'y être troublés.

M. le Maréchal de Créqui se négligea sur les attentions raisonnables à prendre, lorsqu'on se trou-

ve près d'une Armée ennemie supérieure. Il crut que la bonté de ses Troupes suppléeroit à leur nombre; il fut battu, & par sa faute changea la constitution de cette Guerre, qui étoit & devoit être de la troisième espèce, & la rendit toute offensive de la part des Ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Trèves, où M. le Maréchal de Créqui s'étoit jetté après la perte de la Bataille.

Ce fut cet événement, qui en l'année 1677. donna occasion à M. le Duc de Lorraine de former le projet de sa Campagne, come je le dirai dans la suite.

En l'année 1676. les Ennemis fort supérieurs en Allemagne, commencerent la Campagne par l'offensive, & chercherent les moyens de faire abandonner l'Alsace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi.

Ce Général en se plaçant à Saint Jean des Choux près de Saverne, se procura la facilité d'être joint par un secours que le Roi lui envoyoit de Flandres, après la prise de Condé &
de

DU M. DE FEUQUIERE. 89
de Bouchain. Il auroit même pu
dans la suite empêcher M. le Duc
de Lorraine, qui commandoit l'Ar-
mée de l'Empereur, de prendre
Philisbourg dont il forma le Siège,
après avoir inutilement tenté de
combattre M. de Luxembourg avant
la jonction du secours qui lui venoit
de Flandres. M. de Luxembourg
même auroit pu prendre Strasbourg
pendant que M. de Lorraine étoit
attaché à Philisbourg, on auroit pu
le forcer d'abandonner son Siège
pour venir au secours de Strasbourg.
Mais la politique du Cabinet
l'emporta sur tous les moyens, que
ce Général proposa pour éviter la
perte de Philisbourg; de sorte que
dans cette année la guerre d'Alle-
magne n'y fut point maintenue,
dans cette troisième espèce dont je
parle à présent, & fut offensive de
la part de nos Ennemis: en quoi M.
de Luxembourg ne peut être blâmé,
puisque'il fut continuellement gêné
par les ordres de la Cour différens
de ses vûes. sub anno 1675. et 1676.
La prise de Trêves en 1675. &
celle de Philisbourg en 1676. firent

concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France.

Il projetta donc de se servir de Trèves & de Luxembourg, pour rentrer dans ses Etats par le côté de la Saare ou de la Meuse. Il vouloit se servir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la Haute-Alsace. Il avoit destiné pour cela un Corps de Troupes sous le commandement de M. le Duc de Saxe-Eisenac, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui seroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit besoin.

A tous ces grands moyens pour faciliter le projet d'une Guerre offensive, se joignit celui d'une puissante Armée. M. le Duc de Lorraine assemble donc son Armée principale auprès de Trèves, & fit passer presque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eisenac devoit entrer en Alsace.

M. le Maréchal de Créqui, qui commandoit l'Armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Conzabruck, se

DU M. DE FREQUIERE. 91
trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Montclar, qui fut destiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenac.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine espéroit une révolution en sa faveur des Lorrains ses Sujets, lorsqu'ils verroient leur Prince si près de la Frontière à la tête d'une puissante Armée ; mais cela n'arriva pas, soit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un soulèvement, soit que ces Peuples attendissent que leur Prince eût au moins campé sur ses terres, pour lui faire paroître leur affection.

M. le Duc de Lorraine ayant passé la Saare avec toute son Armée, vint camper jusqu'auprès de Metz ; mais M. le Maréchal de Créqui scut lui rendre ses subsistances si difficiles par l'usage qu'il fit de Thionville, le serra tellement dans ses tourages, par celui que de petits Partis faisoient des avantages du Pays couvert de bois, & se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saa-

re, fut forcé d'abandonner cette première partie de son projet, pour aller tâcher à entrer en France par le côté de la Meuse. Il y marcha jusques vis-à-vis de Mouson, toujours si sagement côtoyé par M. le Maréchal de Créqui, qu'il ne lui fut jamais possible d'entreprendre ni sur notre Frontière, ni sur l'Armée.

La Campagne s'écoula presque toute entière dans ces mouvemens, qui ne produisirent à nos Ennemis qu'une grande perte d'hommes; & un grand dépérissement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'Armée ennemie dans cet état songea à marcher en Alsace pour y finir la Campagne: mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plutôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin en y entrant, d'apprendre que le Corps de Troupes de M. d'Eisenac s'étant tenu un peu trop de tems sur la Kintze, avoit été obligé pour éviter sa

perte entière, de se sauver dans une Isle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette Armée n'étoit sortie que par un Passeport, que M. le Maréchal de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offensive de la part de nos Ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Créqui ont bien promptement fait changer cette offensive en Guerre entre Puissances égales; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se procurer la supériorité sur son Ennemi, la lui acquit si pleinement à la fin de cette Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de son Armée ayant été obligé de la séparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort secrètement s'étoit préparé au Siège de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa Cavalerie, pour marcher au secours de cette Ville.

Au commencement de 1678. la Guerre de Flandres avoit à son ordinaire commencé par des Siéges d'avant saison.

Après la prise de Gand & d'Ypres le Roi avoit laissé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de son Armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fit lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'observer seulement l'Armée ennemie sans se commettre; ce que ce Général exécuta jusqu'à ce que M. le Prince d'Orange de concert avec les Espagnols chagrins de ce que la paix venoit d'être signée à Nimégué entre la France & la Hollande, vint attaquer l'Armée du Roi, qui étoit campée sur la bruyère de Casteau, voulant bien ignorer que cette paix fût signée.

Le ruisseau de Saint Denys séparoit les deux Armées; ainsi il étoit impossible qu'elles en vinssent à une action décisive. Cependant ce Prince fit attaquer les Troupes du Roi par l'Abbaye de Saint Denys, & par Casteau.

Le combat fut sanglant & si long que M. le Prince d'Orange voyant que cette action entreprise sans apparence d'y réussir, & seulement pour plaire aux Espagnols, ne pouvoit troubler une Paix signée, se détermina sur le minuit d'envoyer dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la signature de la Paix.

* Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera sa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince se met, quand il confie le commandement de son Armée à un Général susceptible de ses intérêts particuliers par préférence à ceux de son Maître. Mon dessein est de faire connoître, que lorsque l'on veut se procurer un événement qui change la constitution d'une Guerre, il faut que ce soit avec assez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'assurer de réussir dans ce projet; sans cela la condition du Général, qui n'a pas eu un succès heureux, devient beaucoup plus mauvaise & difficile dans la suite de la Guerre, tant par la perte qu'il a faite dans

cette action trop peu judicieusement entreprise, que par la supériorité entière qu'il donne au Général, qui lui est opposé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occasions, qui peuvent porter à une décision.*

Au commencement de 1689. le Roi se trouvoit le Maître du cours du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Rhimberg, à la réserve de Coblentz & de Cologne.

M. le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humières en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit opposé à M. de Duras, & M. de Waldeck à M. d'Humières.

Les Troupes des Ennemis étoient fort supérieures à celles du Roi en qualité de Troupes, parce que presque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainsi le Roi résolut de se tenir pour cette Campagne sur la défensive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles Levées de se former, & de s'accoutumer à être ensemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'Armée

d'Armée de ses Troupes dans l'Electorat de Cologne , où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furstemberg , qui furent aisément dissipées , tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur , que par leur mauvaise disposition.

Nous avions seulement une bonne garnison dans Bonn , où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg qui avoit dissipé les Troupes de M. le Cardinal de Furstemberg , qui étoient dans la Westphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin , forma une puissante Armée , tant de ses Troupes , que de celles des Princes de la basse-Allemagne , & assembla tout ce qui lui étoit nécessaire pour un grand Siège , qui ne pouvoit être que celui de Bonn , qu'on se contenta de pourvoir d'une bonne garnison avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défensive pour cette Campagne. Dans les règles d'une Guerre défensive judicieusement

MEMOIRES
exécutées par le Général qui en étoit chargé, il sembloit que le Rhin étoit une assez bonne barrière, pour empêcher M. de Lorraine de passer ce fleuve devant notre Armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le Siège de Mayence, seule entreprise raisonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la Guerre en deçà du Rhin, & faire subsister l'Armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop son Armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin sans opposition, & lui laissa paisiblement former le Siège de Mayence, Place plutôt mauvaise que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laissa pas de défendre avec beaucoup de capacité, jusqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre manque de munition de Guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de son Infanterie descendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainsi cette Campa-

gée d'une défensive mal exécutée, coûta au Roi tout le Rhin, depuis Philisbourg jusqu'à Rhimberg, & établit la Guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être, pour excuser M. de Duras, que l'Armée de l'Empereur étoit composée d'un puissant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puisqu'elle venoit pour la plupart de Hongrie, & que presque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle; qu'ainsi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

Cela est vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, si M. de Lorraine n'avoit pas eu le Rhin à passer pour s'attacher à Mayence, qui est en deçà de ce fleuve.

Mais ce n'est pas la supériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont sur une rivière comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une Armée.

Ainsi si M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entreprise à craindre que celle du Siège de Mayence, s'étoit placé plus près du Rhin

qu'il ne fit, n'est-il pas aisé de penser qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller passer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de passer ce fleuve; auquel cas la Guerre n'auroit pû être portée dès cette année jusqu'aux portes de Landau, ni être soutenue par M. de Lorraine sans Mayence, parce qu'il auroit toujours été loin de ses Vivres.

M. le Maréchal d'Humieres ne se conduisit pas mieux en Flandres, où il reçut assez mal à propos un échec à Walcourt,

De maniere qu'après la perte de Mayence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de son Armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'Armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dans cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moyens de changer la constitution d'une Guerre.

Celle qu'on s'étoit proposé de faire cette Campagne en Flandres

DU M. DE FEUQUIERE. 101
étoit de la troisième espèce d'entre
Puissances égales, dans laquelle les
Généraux doivent s'appliquer à se
procurer des avantages qui changent
la nature de cette Guerre. Ce fut à
quoi M. de Luxembourg pensa avec
application.

M. de Waldeck lui étoit supé-
rieur, parce que la Cour vouloit
que M. de Boufflers avec un Corps
de Troupes veillât avec attention
aux entreprises de nos Ennemis con-
tre les Places de la basse Meuse.
Ainsi quoique M. de Boufflers fût aux
ordres de M. de Luxembourg, ce
Général ne pouvoit pourtant se ser-
vir du Corps que commandoit M.
de Boufflers, qu'autant qu'il ne per-
droit pas de vûe la protection des
Places de la basse Meuse.

M. de Waldeck après plusieurs
mouvemens au-delà de la Sambre,
dans lesquels M. de Luxembourg
l'observoit toujours de près en-deçà
de cette rivière, vint enfin se cam-
per à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxem-
bourg, toujours attentif à se procu-
rer un avantage qui changeât la con-

situation de la Guerre, scût si bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il souhaitoit. Il se plaça pour cela vis-à-vis de l'Armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux Troupes de M. de Boufflers une marche assez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck scût qu'elles eussent marché.

Pour couvrir mieux à l'Ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la Bataille il fit passer un Corps de Cavalerie au-delà de la Sambre, pour amuser M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le passage de toute son armée; après quoi il le combattit avec un succès si heureux, que la supériorité de l'Armée du Roi se trouva établie pour tout le reste de la Campagne, sur celle de ses Ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une Guerre entre Puissances égales, un Général habile & d'un génie supérieur à celui de son Ennemi, peut sans se commettre au caprice de la fortune, & par sa capacité seule, trouver les moyens de

DU M. DE FEUQUIERE. 103
changer la constitution embarrassante de cette Guerre offensive de sa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puisque je ferai voir que la Guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoye, devoit d'abord être offensive de notre part : que cependant dès son commencement elle se tourna en Guerre entre Puissances égales ; que l'événement de la Bataille de Staffarde lui fit reprendre sa première nature, qui devoit être celle de l'offensive ; qu'en suite sans aucune raison elle revint à se faire entre Puissances égales ; & qu'enfin la Campagne se termina par l'offensive de notre part. Ainsi l'on voit que la Guerre en Piémont y a changé quatre fois d'espèce. Voici comment la Guerre a été conduite dans ce pays-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs que dans le tems que M. de Savoye paroissoit agir de concert avec les Généraux de l'Armée du Roi dans la Guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des

I iij.

mesurés avec les Ennemis du Roi ; & que ce fut lui qui déclara le premier la Guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la soutenir ; ses Troupes n'étoient pas ensemble ; les Espagnols n'osoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laissant Casal derriere eux, & les Allemans n'y pouvoient arriver de trois mois.

Presque toute l'Infanterie, dont le Roi voulut composer son Armée de Piémont, avoit passé les Alpes ; une partie de la Cavalerie avoit aussi passé les monts ; le reste avec les équipages d'Artillerie & de Vivres étoit à portée de passer.

Dans cette situation, il est certain que si ce qui étoit déjà passé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reste ne joignit ; & il auroit été impossible à M. de Savoye de se faire joindre près de sa Capitale pour sa conservation, par les Troupes séparées qui étoient en Savoye, dans le Comté de Nice, & dans les autres extremités de ses Etats.

Par ce récit il est aisé de compren-

DU M. DE FEUQUIERE. 105
dre que si M. de Catinat, dont
une partie de l'Armée s'étoit assem-
blée à Veillane dans la Vallée de
Suze, avoit marché sur la plaine de
Millesfleurs, & que l'autre partie qui
étoit près de Pignerol l'y eût joint le
même jour, il auroit été impossible
à M. de Savoye, qui étoit alors dans
Turin seulement avec deux Batail-
lons de ses Gardes, d'y être joint
par le reste de ses Troupes séparées,
comme je l'ai dit.

Ainsi l'on auroit pû commencer
la Guerre en Piémont par le Siège
de Turin, & même dès ce premier
tems, forcer M. le Duc de Savoye
d'accepter des conditions de Paix,
telles que l'on auroit voulu les lui
imposer.

Au lieu de prendre ce parti, M.
de Catinat en sortant de la vallée
de Suze avec la partie de son Ar-
mée qui y étoit, parut seulement
une nuit sur la plaine de Millesfleurs,
& dès le lendemain vint près de Pi-
gnerol joindre le reste de son Armée
qui y étoit.

Par ce mouvement en arriere, il
donna à M. de Savoye le tems de

mettre ensemble son Infanterie séparée, & aux Troupes Espagnoles la facilité de sortir du Milanès, & de venir au-devant de l'orage qu'ils avoient cru destiné à fondre sur eux.

Ainsi cette première faute faite dans la manière de s'assembler à l'ouverture d'une Guerre, en détermina absolument l'espèce. Elle devoit être offensive de notre part; elle se trouva de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales.

La Guerre continua ainsi pendant trois mois, & l'Armée du Roi se seroit vûe forcée à sortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des Troupes que la Ligue envoyoit à M. de Savoye, si par un événement heureux, M. de Catinat ne s'étoit pas conservé l'égalité des forces, même après la jonction des secours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoye à Carignan, & qu'ainsi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemands ne joignissent M. de Savoye. Il étoit même

DU M. DE FEUQUIERE. 107
impossible d'attaquer ce Prince dans
le poste de Carignan, où il avoit re-
tranché tout le front de son Camp.

Dans la nécessité où l'Armée du
Roi se trouvoit de combattre & de
vaincre, pour se conserver dans la
suite de la Campagne au moins l'é-
galité avec l'Armée ennemie, après
l'arrivée des secours qu'elle attendoit
d'Allemagne, M. de Catinat réso-
lut de faire marcher l'Armée du Roi
à Salusses, qui est de l'autre côté du
Pô, pour attirer M. de Savoye à sa
suite. Cette marche ne pouvoit se
faire qu'en prêtant le flanc à l'Enne-
mi.

On ne laissa pas de hazarder ce
mouvement, afin de tenter M. de
Savoye, & de l'engager à quitter
son poste de Carignan. Ce qu'il fit,
comptant qu'en marchant de front,
dans le flanc de l'Armée du Roi, il
la combattroit avec avantage à son
passage du Pô, ou battroit son ar-
riere-garde, ou tout au moins se
camperoit avec avantage entre l'Ar-
mée du Roi & Pignerol, d'où l'on
tiroit le pain.

Dès que l'avant-garde de l'Ar-

mée du Roi fut près de Salusses; M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui sont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce Pays; il fit même tirer quelques volées de canon contre Salusses, afin d'engager par ce bruit M. de Savoye à marcher pour tomber sur notre arriere-garde.

Sur la fin du jour l'on sçut que le Corps de Cavelerie, qui couvroit notre arriere-garde, étoit à vûe de l'Ennemi. On sçut même par deux Déserteurs que toute l'Armée Ennemie suivoit; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat se servit du reste du jour & de la nuit, pour faire revenir les Troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Salusses, & mettre l'Armée en disposition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'Armée ennemie avoit passé la nuit dans la plaine de Sraffarde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta sur elle une victoire complete.

Cet exemple fera connoître, qu'il

DU M. DE FEUQUIERE. 109
est bien dangereux de précipiter le
tems d'une action, quand avec un
peu de patience on peut raisonna-
blement s'assurer de faire changer
avec avantage la constitution de la
Guerre, dans laquelle on se trouve
engagé.

J'ai remarqué ci-dessus que M. de
Catinat ; par la faute qu'il avoit fai-
te dans la maniere d'assembler son
Armée, avoit à l'ouverture de cette
Guerre perdu l'avantage de la faire
offensive, & qu'elle étoit devenue
de l'espèce de celle qui se fait entre
Puissances égales.

Aussi par l'impatience que M. de
Savoye eut de combattre avant l'ar-
rivée de ses secours d'Allemagne,
parce qu'il crut le pouvoir faire avec
quelque avantage, dans la persua-
sion que nous ne nous serions pas
servi du tems de la nuit pour nous
mettre en disposition de combattre
le lendemain, ce Prince perdit tout
l'avantage d'avoir tourné cette Guer-
re de défensive de sa part, en Guer-
re entre Puissances égales dès son
commencement, & celui de nous
faire une Guerre offensive après

110 M E M O I R E S
l'arrivée de ses secours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne peut pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine de Piémont au-delà du Pô, entre cette rivière & le Tanaro, où l'Armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvignies, qui commandoit les Troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoye, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites; mais que M. de Savoye, faute d'expérience à la Guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine, & s'opiniâtra à combattre.

* Je passe à present aux réflexions à faire sur la quatrième espèce de Guerre, que j'ai dit être celle dans

DU M. DE FEUQUIERE. III
laquelle un Prince s'engage pour
secourir son Allié.

J'ai dit que cette espèce de Guerre se faisoit de différentes manieres, & sous de différens prétextes ; ou en exécution d'un Traité précédemment fait ; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalousie ou d'intérêt, contre une Puissance ambitieuse ; ou par les secours que l'on fournit à son Allié, & dont l'espèce aura été stipulée par le Traité, soit en Troupes, en argent, ou en munitions de Guerre ou de bouche ; ou enfin par des diversions contre la Puissance qui attaque, ou contre les Alliés de l'agresseur.

Pour examiner quelles ont été les Guerres de secours que j'ai vûes faire de mon tems, quelles en ont été les raisons, & comment elles ont été terminées : je dirai que la première que j'ai vûe faire a été, lorsque le Roi envoya aux Hollandois un corps de Troupes auxiliaires, pour les servir contre l'Evêque de Munster, qui les inquiétoit du côté de l'Owerissel.

On ne vouloit pas donner le tems à la maison d'Autriche , ancienne ennemie de la France & des Hollandois , de prendre part à cette querelle. Ce fut là le motif du secours envoyé aux Hollandois nos Alliés , qui fit son effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munster à conclure promptement la Paix avec la Hollande.

Cette Guerre s'est donc faite en vertu des Traités d'Alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occasion d'y prendre part , ce qu'il auroit sans doute voulu faire , afin d'avoir un prétexte spécieux d'approcher ses Troupes des Pays-Bas Catholiques , sans donner atteinte au Traité de Munster.

Le second envoi de Troupes auxiliaires que le Roi a fait a été lorsqu'il en prêta à M. l'Electeur de Mayence de Schonborn , pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe , qui est de l'Electorat de Mayence. La seule présence de ces Troupes termina cette affaire à la satisfaction de cet Electeur. Ainsi cet envoi de Troupes

Troupes qui ne produisit pourtant point de Guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié en pouvoit desirer.

La troisième Guerre de secours qui suivit celle-ci, fut lorsque le Roi gratuitement, & à ses dépens, envoya un Corps de Troupes considérable jusqu'en Hongrie pour secourir l'Empereur Leopold puissamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de Saint Godard, qui força les Turcs à faire la Paix peu de jours après, fut dû à la valeur des Troupes du Roi, l'Empereur ne laissa pas de payer de beaucoup d'ingratitude ce service rendu dans une conjoncture aussi décisive pour lui, & ne voulut avoir aucune attention, ni à la simple subsistance de nos Troupes, pendant qu'elles agissoient pour son service, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple justifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince lorsqu'il secourt son Ami & son Allié, prit avec lui des mesures sûres, soit pour la conservation raisonnable,

114 M E M O I R E S
la sûreté, & la subsistance de ses
Troupes, soit pour les dédomma-
gemens, ou les remplacemens en
nature des autres espèces de secours
qu'il fournit à son Allié.

L'empereur même affecta de
regarder ce secours plutôt comme
un devoir à l'égard de l'Empire, à
cause de l'Alsace occupée par le
Roi, quoique détachée de l'Em-
pire par le Traité de Munster, que
comme un secours purement gra-
tuit.

Je puis même dire que ce secours
fut donné trop généreusement, &
contre les maximes judicieuses à sui-
vre en pareil cas, à cause que l'on
pouvoit en France s'attendre, que
l'Empereur toujours attaché à ses
grandes vûes donneront à ce se-
cours la raison d'un devoir dû à
l'Empire, & non celle d'un secours
gratuit.

La quatrième Guerre de secours à
été, lorsque le Roi envoya encore
gratuitement des Troupes en Can-
die assiégée par les Turcs sur les
Vénitiens.

Ce secours purement gratuit de

la part du Roi, avoit pour objet le maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puissance ennemie du nom Chrétien; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette Guerre, que celui de sa gloire, & de secourir gratuitement les Vénitiens que le Turc opprimoit.

Les grands secours que l'Empereur, les Espagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnerent aux Hollandois en l'année 1672. ont eu pour objet la jalousie de la grande puissance de la France, & dans la personne de l'Empereur l'intérêt de ne point laisser accabler la Hollande, parce qu'il jugeoit que sa ruine feroit suivie de celle des Pays-Bas Catholiques, appartenans à la Maison d'Autriche Espagnole. Ainsi cette Guerre de secours a eu pour objet les justes jalousies qui se prennent contre un Prince Conquérant, & a été entreprise avec raison, suivant les maximes de cette quatrième espèce de Guerre.

Dans la Guerre présente qui est celle qui a commencé en 1701. les Puissances qui se sont liguées contre

les deux Couronnes, ont presque toutes eu des vûes différentes.

L'Empereur y a eu un intérêt personnel de sa Maison Allemande, dépouillée de la succession qu'elle prétend des Etats de la branche Espagnole.

L'Empire & ses Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, sont auxiliaires de l'Empereur, & n'ont de véritable prétention sur aucune des parties de la Monarchie d'Espagne.

Ainsi il est évident que cette Guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puissances, n'a pour objet que la jalousie qu'elles ont conçue de la grandeur de la Maison de France, si on la laissoit réunir paisiblement en la Personne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Espagne.

Je finirai mes Réflexions sur les différentes espèces de Guerres par les Civiles, qui en font la cinquième espèce.

Il y en a eu deux grandes en France dans le siècle passé, dont je ne parlerai point, parce qu'elles ont

DU M. DE FEUQUIERE. 117
été terminées, l'une avant ma naissance, l'autre dans mon enfance.

Celle que l'on a nommé la Guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les Ennemis de l'Etat, & la foiblesse du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de Paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La seconde qu'on a appelé la Guerre des Princes, n'a point eu la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui se sont cru maltraités dans un tems de Minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Ministre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Royaume, ont plutôt été des émeutes populaires, que des Guerres civiles, puisqu'il ne s'est point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il se soit montré un Chef, ou par le châtiment des Peuples qui s'é-

toient mutinés, ou par la juste modération, ou suppression des impôts, qui avoient causé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires, celui des Cévennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré long-tems, quoique sans Chef, au moins apparent, parce qu'il a été fomenté par les Emissaires secrets de nos Ennemis, leur argent, & celui même qui a été secretement levé dans le Royaume sur les gens de même croyance.

Ce mouvement n'a été appaisé que par des supplices, & la ruine de ce pays. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été ni si considérable, ni d'une si longue durée, si ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préféré l'intérêt du Roi au leur particulier.

La Guerre civile en Angleterre, qui se termina par le parricide du Roi Charles I. décapité par une Sentence des Commissaires nommés par le Parlement de ce Royaume, sous

DU M. DE FEUQUIERE. 115
prétexte des infractions des Loix
faites par ce Prince, est un exemple
quoique d'une dureté criante, qui
fait connoître, combien l'amour de
la conservation des Loix, est puis-
sant dans le cœur des Anglois.

La Guerre que les mécontents de
Hongrie soutiennent depuis près de
quarante ans contre l'Empereur, qui
est le Roi, a pour origine le main-
tien des Privileges de la Nation, aus-
quels l'Empereur a donné des at-
teintes continuelles.

Ce Prince qui est de la Maison
d'Autriche, après avoir rendu la
Couronne de Bohême héréditaire
dans sa Maison, au lieu qu'elle étoit
élective, en a voulu faire autant de
celle de Hongrie. Les Grands de ce
Royaume situé entre l'Allemagne &
les Etats du Turc, qui même en
possédoit plus de la moitié, se sont
opposés à ce changement. L'Em-
pereur en a gagné plusieurs par des
bienfaits, & a cru pouvoir impuné-
ment accabler les autres. Ceux qui
ont échappé au poison, aux meur-
tres & aux supplices ont pris les ar-
mes; ont eu recours à la protection

du Turc. Ils ont même contracté des Alliances avec les Puissances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte de Tekely.

Le Chef avec des succès différens a cependant soutenu la Guerre contre l'Empereur, ou seul, ou joint aux Turcs, jusqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de Paix de Carlowitz, & contraint de chercher une retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années l'Empereur sous prétexte de ses conquêtes sur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diète générale des Etats de ce Royaume son droit héréditaire sur la Couronne de Hongrie dans sa Maison. La présence des Troupes Allemandes, & l'attachement de plusieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le succès de la Diète favorable; ensuite de quoi ce Prince reprit ses maximes sévères contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de sa Maison.

Du

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fut bientôt emprisonné sous de légers prétextes ; mais ayant trouvé le moyen de s'évader de la prison, il se retira en Hongrie, où il a sçu soulever presque tout le Royaume, irrité de l'infraction de ses privilèges, & de la dureté du gouvernement Allemand. Et depuis sept ans sans le secours des Turcs, & seulement par son crédit personnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puissances, qui sont en Guerre contre l'Empereur ; il sçait se maintenir, & a même enlevé à l'Empereur plusieurs Places fortes ; s'est fait reconnoître Prince de Transylvanie, & a eu le crédit de faire publier un interrègne en Hongrie dans une Diète de ses Partisans, & Confédérés. Voilà quel est l'état de la Hongrie dans le temps que j'écris.

Cet exemple justifie suffisamment ce que j'ai avancé dans mes Maximes, en parlant des Guerres civiles, qu'un Prince se doit soigneusement observer sur la manière de

gouverner ses Sujets, soit anciens ; soit nouveaux ; qu'il ne les doit jamais irriter, ou par lui-même, ou par ceux qu'il charge du gouvernement particulier de ses Peuples, envers lesquels il ne doit jamais avoir recours à la dureté, qu'après avoir épuisé toutes les manières douces de gagner les cœurs de ses Sujets ; parce que quand toute une Nation ou un Peuple est irrité, ses mouvements séditieux sont généraux ; or le Prince doit soigneusement observer que ce malheur n'arrive pas.

En effet il est constant sur la matière présente, que si l'Empereur n'eût pas inquiété les Protestans, & les Grands de Hongrie de cette Religion dans son exercice ; qu'il ne les eût pas abandonnés au zèle indifférent & à l'avidité des Jesuites, auxquels il donnoit les biens de ces Seigneurs, qu'il confisquoit ; & s'il n'avoit pas renversé les Privilèges de toute la Nation dans la Diète d'Odembourg, où il fit déclarer la succession héréditaire de cette Couronne dans sa Maison, ou l'abolition de l'Élection ; il est certain, dis-je, que la

DU M. DE FEUQUIERE. 129
mouvement y auroit été bien moins
général.

Il falloit donc que l'Empereur
dans les règles d'une politique cir-
conspecte, pour éviter une Guerre
civile en Hongrie, ne donnât at-
teinte que successivement aux Pri-
vilèges de cette Nation; & après
avoir achevé de gagner par la dou-
ceur, les bienfaits, & les établisse-
mens en Allemagne, les Seigneurs
qu'il croyoit les moins attachés à sa
Maison. Il ne devoit pas même sup-
primer la Dignité de Palatin, qu'il
avoit plusieurs fois fait exercer par
un Allemand, contre les Loix du
Royaume de Hongrie, qui excluent
tout Etranger de cette dignité; & il
en devoit revêtir un Seigneur Hon-
grois, dont il connût l'attachement
aux interêts de sa Maison.

Par cette conduite circonspecte,
& cachée, il auroit insensiblement
conduit les Grands au joug, sans
qu'ils s'en fussent apperçus, qu'après
qu'il leur auroit été absolument im-
possible de le secouer.

Je ne parlerai ici de la révocation de
Messine arrivée en l'année 1676.

que pour prouver encore quels sont les dangers d'un gouvernement dur & sévère à contre-tems sur un Peuple naturellement léger, & qui veut conserver les privilèges, sous lesquels il s'est soumis à un Prince.

Cette révolte auroit été suivie de la perte entière de ce Royaume pour les Espagnols, si le commandement de l'Armée du Roi en ce pays-là avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la pesanteur & la paresse naturelle donna le tems aux Espagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conservation du reste de l'Isle.

Cet exemple fera sentir, que si un Prince doit être circonspect pour éviter la révolte de ses Sujets, il faut aussi que le Prince que les Sujets révoltés appellent, soit vif à soutenir la révolte, & circonspect dans ses manieres, pour ne point aliener les cœurs des révoltés, & ne les point faire ressouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la révolte présente des Catalans doive être mise au nombre des Guerres civiles, puisqu'elle

DU M. DE FEUQUIERE. 125
a été suscitée par des Sujets puissans,
& des Peuples qui avoient reconnu
& prêté serment de fidélité au Roi
Philippe V. cependant ce souleve-
ment n'a pas eu pour origine la du-
reté du gouvernement, ni l'infraction
des Privilèges de ces Peuples;
mais bien le changement de l'au-
torité Royale d'une Maison dans une
autre.

Quelques Grands de l'Espagne af-
fectionnés à la Maison d'Autriche,
& mécontents du changement, au-
quel ils n'avoient point eu de part,
ont pris secrètement des liaisons
avec les Ennemis de leur nouveau
Roi. Ils n'auroient pas pû faire éclat-
ter leurs mauvais desseins, si les Peu-
ples ne leur avoient pas été favora-
bles. Ils se sont servis des suggestions
des Moines, espèce dont la Maison
d'Autriche est en possession de se
servir beaucoup plus utilement pour
ses intérêts, qu'aucune autre Puif-
sance de l'Europe, & d'autant plus
dangereuse dans un Etat, que tous
ses mouvemens pour l'ébranler sont
secrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une

Guerre civile toute différente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû être prévenue par un peu plus d'application sur la conduite des premiers Grands mécontents ; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal secret , dont les Moines se sont trouvés les Maîtres. Cependant il est aisé de croire que ce venin caché porté par les Moines n'auroit pas eu un grand effet, s'il n'avoit été soutenu par des Chefs , qui se sont montrés , & par les secours étrangers , que les Puissances liguées avec l'Empereur ont porté en Espagne.

CHAPITRE LI.

Des dispositions & projets de Guerre.

IL y a deux sortes de dispositions qui regardent la Guerre. La première est le plan général qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & son Conseil , dans lequel seront agitées les raisons & les moyens de faire cette Guerre. Les délibérations en doivent être sages

DU M. DE FROUVILLE. 127
& lentes, afin de bien peser toutes les
conséquences de l'entreprise, & de
n'oublier aucun des moyens pour la
conduire à une fin heureuse.

La seconde disposition se peut ap-
peller particulière, puisqu'elle ne
regarde que l'exécution du dessein
formé. Quoiqu'il en ait été parlé
dans le Chapitre des différentes es-
pèces de Guerres, cependant il me
paroît nécessaire de dire ici un mot
en général sur les différentes espèces
de dispositions particulières, qui doi-
vent succéder au plan général.

Les unes regardent la disposition
des Troupes, par rapport à la na-
ture des entreprises, & la manière de
les employer; les autres la disposition
des munitions de guerre & de bou-
che, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matieres trouveront
leur place dans la suite de ce dis-
cours, lorsqu'il sera parlé en parti-
culier des différentes opérations de
Guerre. On posera seulement pour
maxime certaine, qu'aucune entre-
prise ne peut réussir sans une bonne
disposition précédente, & qu'ainsi
le projet & la bonne disposition sont

Pamende l'entreprise, l'exécution n'étant qu'un corps sans ame, si elle n'a pas été précédée de tout ce qui est absolument nécessaire à la réussite.

R E M A R Q U E S.

Je parlerai ici des dispositions générales, & des projets qui se doivent former pour faire avec avantage une Guerre, qui n'est point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux dispositions & projets généraux, que j'ai vû faire dans les tems qui ont précédé les Guerres, laissant ce que j'aurai à dire sur le sujet des dispositions particulières, lorsque la matiere des Chapitres m'en donnera l'occasion.

Il est certain qu'il y a eu un tems considérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Espagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de certe mort vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine sur le Brabant, avoit fait lever quelque

tems auparavant un nombre suffisant d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aisément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Royaume; si par des achats secrets de chevaux pour le service de son artillerie & de ses vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre suffisant, s'il avoit fait faire dans des Pays éloignés de la frontiere de la Flandre des Corps de charettes, & des achats de bled, son invasion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquérir tous les Pays Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il auroit aussi aisément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce pays qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puissance en état de le forcer à abandonner sa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquérir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puisque les levées d'Infanterie, & même de Cavale-

rie, succederent à l'entrée de l'Armée en Flandres; de sorte que ce ne fut que faute de Troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pu prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il est certain encore que si le Roi avoit eu des équipages pour ses vivres & son artillerie, il auroit pu à l'ouverture de la Campagne, porter toute son Armée devant Bruxelles, dont la prise auroit entraîné la perte entière des Pays-Bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvus de tout pour leur défense.

Ainsi je puis dire que la disposition générale, & le projet de cette Guerre, a manqué contre les maximes & les règles qui doivent être observés par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eu le tems de les faire toutes.

Lorsqu'en l'année 1672. le Roi fit la Guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit sur eux, s'il avoit écouté les propositions de paix qu'ils lui firent & qui étoient avantageuses, il auroit terminé glorieusement cette Guerre qu'il ne

DU M. DE FEUQUIERE. 131
paroïssoit avoir entreprise que pour
humilier, & non pas pour détruire
entièrement cette République trop
fière, & dont il étoit mal content,
à cause du Traité de la triple-Al-
liance, dont elle avoit été la Pro-
motrice.

Si donc le Roi après avoir donné
la paix aux Hollandois, s'étoit servi
du prétexte que les Espagnols lui
avoient fourni eux-mêmes de rom-
pre avec eux, à cause des secours
qu'ils avoient donnés aux Hollan-
dois au delà des conventions de
leur Traité de défense mutuelle, il
est d'une vérité constante, que le
Roi en ramenant toutes ses Armées
vers la France auroit pû conquérir
tout le reste de la Flandre & du Bra-
bant en six semaines de tems, sans
craindre que l'Empereur eût pû
avoir le tems de le venir troubler
dans ses conquêtes, ni lui faire la
Guerre dans la suite en faveur de
l'Espagne.

Les Etats de cette Monarchie
après la conquête des Pays-Bas Ca-
tholiques auroient été trop séparés
de l'Allemagne, & des Pays hérédi-

taires de la Maison d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû troubler le Roi dans la possession de ce nouveau Domaine, dont il auroit accru ses Etats.

Ainsi donc dans ce projet de Guerre contre la Hollande, l'on n'a eu que des vûes fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que sur ce qui regardoit la Guerre à faire contre cette République, sans penser que si les Espagnols y prenoient part, il falloit se mettre en état d'en profiter par la conquête du reste des Pays-bas Catholiques.

Lorsqu'en l'année 1688. le Roi déclara la Guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philisbourg, si l'on avoit rasé cette Place après l'avoir prise, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le Domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire payer les frais de ce Siège aux Etats de l'Empire, situés dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat, & en chasser M. l'Electeur Palatin, il est certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la

DU M. DE FEUQUIERE. 133
Guerre au Roi par un Décret de la Diète, pour épouser les intérêts personnels de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entièrement occupé à la Guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eu dans ce tems-là plus de Troupes sur pied, & que l'on n'eût pas fait succéder les levées à la déclaration de la Guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites secrètement, il paroît encore vrai-semblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eu le tems d'armer, ne se feroit pas déclaré contre la France; au lieu que le tems qui fut employé pour les levées, lui donna celui de faire les siennes.

Ainsi donc encore la rupture avec l'Empereur par la prise de Philisbourg, ne devoit être en bonne politique qu'une sage précaution contre ce Prince; qu'on prévoyoit bien qu'il nous feroit la Guerre quand il seroit débarrassé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Strasbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Empire par la demande des contributions sans raison. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire la querelle générale de la particulière que nous faisions à l'Empereur, seul offensé dans la prise de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ses Troupes après avoir rasé cette Place, il est presque certain que cette expédition pour s'assurer dans la suite contre les vûes de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Riswick en l'année 1697. la politique vouloit que le Roi se tint puissamment armé, & se conservât tout le plus de Troupes qu'il lui auroit été possible d'entretenir par préférence à toute autre dépense.

Le dépérissement de la santé des Rois d'Espagne & d'Angleterre, que l'on voioit visiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la constitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à rester armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raison de politique, on cassa à contre tems un grand nombre de Troupes, dont la plus grande partie des vieux soldats passa en Allemagne, où ils ont péri au service de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Royaume, la réforme se fit dans les Places frontieres.

Voilà quelles sont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux dispositions générales, & aux projets de Guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du Secret.

C'EST une maxime incontestablement vraie, que du Secret & de la diligence dépend la réussite & le bonheur de toutes les entreprises.

Le Prince ne doit commettre son secret qu'à son Conseil, & au seul Général; & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui doivent

136 M E M O I R E S
être indispensablement chargés de
la diligente expédition du projet
arrêté, & seulement quant à ce qui
les regarde.

Ceci se doit entendre des opérations de Guerre, qui se trouvent dans le cas de demander un secret inviolable, & qui doit rester entre très-peu de personnes, jusqu'au moment que doit commencer l'exécution du dessein formé : car il se présente souvent à la Guerre des cas, dans lesquels, quoiqu'il faille un grand secret, cependant il est d'abord entre plusieurs personnes, comme les Officiers Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général.

Ces cas sont de différente nature ; comme lorsqu'il faut délibérer sur le choix d'une entreprise, quand on se trouve en état d'en avoir en main plusieurs à exécuter ; s'il est nécessaire de combattre, & où il faut conduire un Ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poste avantageux ; si lorsqu'on est obligé

obligé de marcher , & qu'on le peut faire de différentes manieres , on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas , j'ose dire que tous les avis sont bons à prendre , pour de tous les différens sentimens en composer le meilleur ; parce qu'il arrive souvent que plusieurs ayant fait attention , les uns à une chose , les autres à une autre , on évite , par l'entiere connoissance que l'on acquiert , de tomber en faisant ces mouvemens , dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévûs , & qui pourroient avoir des suites fâcheuses.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces délibérations , parce que toujours il faut vivre , & être sûr de la subsistance.

R E M A R Q U E S.

JE n'ai de réflexions à faire sur le sujet de ce Chapitre , que pour la différence & la comparaison des Ministères de Guerre que j'ai vûs.

Sous celui de M. de Louvois ,
Ministre habile & d'une grande

capacité , & qui avoit une attention soigneuse à ne proposer au Roi que des gens qu'il croyoit habiles , & qui effectivement étoient les plus capables d'exécuter les entreprises concertées avec un grand secret , elles ont presque toutes réussi.

Sous le Ministère de M. de Barbezieux , qui à cause de sa jeunesse ne s'est pas trouvé si fort le maître du choix de ceux qui ont été employés , ou qui peut-être même s'abandonnoit à ses préventions plus que ne faisoit M. de Louvois son père , plus accrédité que lui dans l'esprit du Roi , les entreprises n'ont pas toujours été exécutées avec un aussi grand secret , & par conséquent n'ont pas été si heureuses.

Sous le Ministère de M. de Chamillard , homme que le goût seul du Roi a élevé à une Charge principale , dont il n'avoit pas la plus petite teinture , nous avons vû , & nous voions encore les affaires de la Guerre manquer presque toutes , parce qu'il n'y a plus de secret , & que tout se trouve pénétré & scû

long-tems même avant l'exécution de manière que rien n'est inconnu à nos Ennemis.

Le Ministre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagne, s'en est remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les copistes de ce qu'il auroit dû penser lui-même. Ainsi trop de gens se sont trouvés employés, pour arranger l'exécution d'un projet, dont le secret devoit assurer la réussite.

Les exemples de ce que je dis seroient aussi nombreux à rapporter, que les occasions où le secret auroit été nécessaire se sont présentées. Ceux mêmes que M. Chamillard a choisis pour travailler sous lui, se sont trouvés pour la plupart incapables des emplois dans ses Bureaux infiniment au-dessus de leur portée. Ainsi le secret n'a point été gardé par des gens qui ne sçavoient pas penser.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raisons du dépérissement des affaires du Roi par le manque de secret.

CHAPITRE LIII.

De la connoissance des Pays.

LA connoissance des Pays s'acquiert par les cartes, par les conversations qu'on a avec ceux qui les connoissent, ou qui en sont, & encore infiniment mieux par la vûe & le séjour qu'on y fait. Elle est le fondement des entreprises à former sur les places, des marches, des campemens, des subsistances, de la sûreté des convois & des batailles.

Ainsi on peut dire, que non seulement le Prince & son Conseil, mais même tous ceux qui sont chargés d'exécuter ses projets, doivent avoir une connoissance parfaite du pays.

R E M A R Q U E S.

Mes réflexions sur ce sujet ne tomberont que sur les fautes que j'ai vu faire, ou dont j'ai eu une connoissance entière.

Il est certain qu'en l'année 1667. si le Roi lorsqu'il déclara la Guerre

DU M. DE FEUQUIERE. 145
à l'Espagne, avoit d'abord porté son
Armée devant Bruxelles, Capitale
des Pays-Bas Catholiques, il se se-
roit facilement rendu maître de cet-
te Ville, dont la perte pour les Es-
pagnols auroit entraîné celle de tout
le Pays, par les raisons que j'ai dites
ailleurs.

Cette faute a été faite par le
manque de la connoissance exacte
de la constitution des Pays-Bas,
par rapport au plan général de la
Guerre qu'on y vouloit faire, &
qui en devoit précéder la déclara-
tion, & les opérations particu-
lières.

Dans cette occasion, la crainte
que l'Armée ne manquât de pain
pendant sa marche, n'étoit pas d'un
poids assez considérable. L'on sçait
qu'il est facile d'en faire porter au
soldat pour six jours, & l'on pouvoit
faire suivre l'Armée d'un assez puis-
sant convoi de farine, pour avoir
de quoi la faire vivre quinze jours.
Ce tems étoit plus que suffisant, pour
soumettre les grosses Villes sans dé-
fense qui sont auprès de Bruxelles,
& qui dans cette saison auroient fa-

142 M E M O I R E S
cilement fourni du pain à l'Armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'Armée la grosse Artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs Bruxelles étoit si dépourvûe, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs places, même de Guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les finances du pays résidoient, parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eu une connoissance exacte de la Flandre que l'on

DU M. DE FEUQUIERE. 143
vouloit attaquer, & des ressources
que le Roi pouvoit trouver dans les
Provinces de ses Etats, voisines de
la Flandre, il auroit été facile de
porter d'abord la Guerre dans le cen-
tre du pays, & de le conquérir dans
une seule Campagne.

En l'année 1672. le manque de
la connoissance exacte des niveaux
des eaux des canaux de la Hollan-
de, & de leurs effets, fut cause que
l'on perdit le tems de s'approcher
d'Amsterdam dès que le Roi fut mas-
tre d'Utrecht, & que l'on n'occupa
pas assez tôt Muyden, d'où cette
grande Ville tire la plus grande par-
tie de ses eaux douces.

Ce même manque de connoissan-
ce des niveaux des eaux, nous en-
gagea dans la suite à couper des di-
gues, qui firent des effets contraires
à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi se détermina à
ne faire qu'une Guerre défensive en
Piémont pour l'année 1692. sur ce
qu'il fut représenté qu'elle étoit sou-
tenable, pourvû que ses forces en
Infanterie fussent supérieures à celles
des Ennemis.

Les événemens de la Campagne de la même année 1692. justifient la fausseté de ce projet. Quoique Pignerol fut une Place formidable pour les ennemis , que nous fussions maîtres de Nice & de Suze , & que M. de Catinat eût pour la défensive le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoye , ce Prince ne laissa pas de prendre Ambrun derrière M. de Catinat , & de-là auroit pénétré en Dauphiné , sans la petite vérole dont il fut surpris , comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la Guerre qui a commencé en Piémont en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol ; nous avions rasé Nice après l'avoir prise ; nous possédions seulement Suze ; nous voulions la protéger , garder Exiles & Fenestrelles , & empêcher que M. de Savoye n'entrât en Provence. On sçait qu'il en a pensé coûter Toulon , & quarante-cinq gros Vaisseaux que le Roi avoit dans ce Port , & qu'il en a ensuite coûté Suze.

Quoique la perte de cette place
ne

DU M. DE FEUQUIERE. 145
ne doit être attribuée qu'à l'ignorante présomption du Maréchal de Tessé & au manque de la connoissance exacte du pays, je ne laisserai pourtant pas de faire voir ici en quoi réside la fausseté du projet de défensive pour le Dauphiné, que la connoissance du pays ne put jamais redresser.

Le Piémont est un bassin, autour de la moitié duquel s'élèvent les Alpes. Par conséquent celui qui est dans ce bassin n'a pas plus de chemin à faire pour en sortir, & passer en-deçà d'un côté du bassin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défensive, soient égales sur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il est inférieur par tout où l'assaillant fait un premier effort, qui sera toujours général de sa part, & couvert par de fausses démonstrations, éloignées de son véritable objet.

Il est même comme impossible que cette infériorité ne dure longtemps, parce que par la constitution du pays en-deçà des Alpes, il faut bien des jours pour rassembler des

Troupes placées autour du bassin. D'ailleurs la prodigieuse quantité de cols & de passages dans les Montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y opposer presque insurmontable.

Ces passages partent presque tous du même centre, qui est la plaine du Piémont, & ont pourtant des sorties en-deçà fort éloignées les unes des autres. C'est ce qui fait que les différens Corps de Troupes, qu'on est obligé de séparer pour s'opposer au moins au plus aisé de ces passages, sont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication ensemble.

En l'année 1708. le projet de défensive sans Suze, a été celui que l'on a suivi de ce côté-là. On y a même employé un Général qui n'avoit aucune connoissance du pays. Outre ses attentions pour la Provence & le Bas - Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoye, dégarnie de Places, & même pour le haut-

DU M. DE FEUQUIERE. 147
Rhône, jusqu'où l'on a crû durant
quelque tems que M. de Savoye vou-
loit pénétrer, parce qu'il avoit un
fort gros Corps de Cavalerie, qui
auroit parû inutile pour des entre-
prises dans les Montagnes.

Ces attentions raisonnables ainfi
multipliées, ont donné le moyen à
M. le Duc de Savoye, qui avoit
passé un Corps de Troupes consi-
dérable jusqu'à S. Jean de Maurien-
ne, de repasser tout à coup par les
dessus de Modane, & de prendre
Exiles, avant que notre Armée cam-
pée près du Fort de Barrault pût se-
courir cette Place. Ensuite de quoi
nous avons encore perdu Fenestrel-
les dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les princi-
pales fautes qu'on a faites de mon-
tems, par le manque de la connois-
sance exacte du pays, par rapport à
la constitution général de la Guer-
re de Piémont: d'où je conclus qu'il
n'y a que l'ignorance, qui puisse
avoir fait naître la pensée, qu'il soit
possible de soutenir une Guerre dé-
fensive de ce côté-là, exempte de
quelques inconveniens chaque an-
née.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'est passé dans la Guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention suffisante dans mes remarques sur le Chapitre, qui traite des dispositions & projets de Guerre.

J'examinerai présentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoissance des pays a fait faire à nous ou à nos Ennemis, par rapport aux événemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange ayant assemblé toutes les forces des Hollandois & des Espagnols, vint à la Meuse pour combattre M. de Luxembourg entre Mastrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hainault & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Généraux

DU M. DE FEUQUIERE, 149
de se joindre ; & de les combattre
l'un ou l'autre avant leur jonction.
Le manque de connoissance de la
constitution du pays lui fit prendre
pour vraies les fausses démonstra-
tions que M. de Luxembourg fit,
pendant qu'il étoit campé sur la ri-
vière d'Ourte , de vouloir prendre
sa marche par la Condros & les Ar-
dennes , pour gagner Sedan ou Mé-
zières.

Le Prince d'Orange s'approcha
de Huy & de Namur, & par-là s'é-
loigna trop de la grande chaussée,
de sorte que M. de Schomberg put
avec sa Cavalerie s'avancer jusques
auprès de Tongres , en même tems
que M. de Luxembourg par une
marche vive, passa la Meuse à Mas-
trick , & arriva à Tongres sans au-
cun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit
bien connu la Condros & les Ar-
dennes , il auroit senti quelles au-
roient dû être les difficultés que M.
de Luxembourg auroit trouvées
dans ce pays-là au mois de Décem-
bre , pour y passer avec une Armée ,
qui ne pouvoit trouver du pain que

dans les Places de la haute-Meuse, après avoir quitté Mastrick & Liège.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorsque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'Armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des Ennemis, qui crurent par cette supériorité pouvoir faire le Siège de Tournai.

L'Ennemi présomptueux se flata de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prêtant le flanc à l'Armée du Roi dans le commencement de sa marche. Il avoit à passer deux ou trois petits défilés, séparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps assez puissant pour recevoir son arriere-garde, en cas qu'elle fût chargée & renversée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eu la précaution de laisser des Troupes dans la premiere petite plaine, pour y recevoir son arriere-garde, qui étoit dedans & derriere le villa-

DU M. DE FEUQUIERE. 151
ge de Seneff, il est certain que feu M.
le Prince n'auroit pû entreprendre
que sur cette arriere-garde, dans le
tems qu'elle se feroit mise en mouve-
ment pour quitter le village de Se-
neff, & la petite plaine qui étoit der-
rière ce village, & qu'il n'auroit pû
pousser les Troupes que jusqu'au
premier défilé.

Mais l'Ennemi présomptueux,
comme je l'ai dit, & à qui M. le
Prince, à la faveur d'une petite hau-
teur qui étoit au-dessus du village
de Seneff, cachoit toute sa disposi-
tion pour l'attaquer, méprisa les at-
tentions particulières & judicieuses
sur cette constitution de pays, &
continua sa marche, comme si la
Colonne n'avoit pas été occupée
par ces défilés, & qu'elle ne pût pas
avoir à craindre un Ennemi voisin,
& de qui on ne pouvoit voir les
mouvemens: faute dont M. le Prin-
ce profita sur le champ, par le suc-
cès que tout le monde a scû qu'a-
voit eu la bataille de Seneff.

Exemple qui justifie qu'un Géné-
ral par la présomption de supériori-
té, ne doit jamais se négliger sur les

attentions qu'il doit avoir pour le pays dans lequel il conduit son Armée, & pour celui où il la fait marcher, soit lorsqu'il est à portée de son ennemi, soit même qu'il s'en croie hors de portée; parce que souvent cela se trouve faux par la vigilance d'un Ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas sçu, se fera mis en état de se prévaloir des fautes que son adversaire pourra avoir commises par négligence, ou son manque de connoissance du pays dans lequel il est.

Cette négligence pensa perdre une seconde fois M. le Prince d'Orange au Siège d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le pays, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient sur sa ligne de circonvallation, & il s'y seroit placé avant l'arrivée de l'Armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoissance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alsace, lui fit soutenir cette Province contre des forces infiniment supérieures aux siennes, & le rendit mê-

DU M. DE FEUQUIERE. 153
me victorieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernières forcèrent les Ennemis à abandonner les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croyoient solidement établis dans la haute-Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du pays où l'on fait la Guerre, dans la perte de la bataille de Conzarbrick.

Si M. le Maréchal de Créqui avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçu qu'il y avoit des gués aux deux côtés du Pont, & n'auroit pas campé son Armée hors de portée du Pont & des gués.

Les Ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Créqui étoit au fourage, marchèrent à la rivière sur trois colonnes. Les deux de Cavalerie entrèrent dans les gués qui étoient au deux côtés du Pont; celle d'Infanterie ne put être retenuë par le feu de la Tour qui étoit sur le Pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainsi toute l'Armée ennemie se trouva fort promptement en bataille, & en deça de la rivière, marcha à l'Armée du Roi qui n'avoit pas eu le tems de s'y mettre, & la battit sans peine.

Cette même année & presque dans le même tems, si M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aisément battu l'Armée du Roi, lorsqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle se retira de Salsbach à Altenheim, où étoit son pont sur le Rhin.

Ou si sans la fuivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim, comme il le fit sans succès, ce Général avoit passé le Rhin à Strasbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schlestat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié, s'il y avoit été placé avec son Armée, il auroit aisément empêché que celle du Roi ne pût passer le Rhin sur le pont d'Altenheim, à la tête duquel il lui auroit été aisé de se présenter.

Par ce mouvement, l'Armée du Roi auroit été obligée de remonter

DU M. DE FEUQUIERE. 155
le Rhin jusqu'à Brissack pour repasser en-deçà ; auquel cas M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute son Armée vis-à-vis de Brissack , dont il auroit aisément détruit le pont , après s'être rendu maître du Mortier , qui étoit la seule Fortification qui fût en-deçà du Rhin.

Ces mouvemens sûrs à être faits par un Général , qui auroit eu une connoissance axacte du Pays , rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alsace , de Lorraine & de la Franche-Comté , où il n'y avoit point de Troupes ; ce qui lui auroit été d'autant plus aisé à exécuter , que l'Armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Créqui , seroit sans opposition entrée dans les Evêchés , & que ces deux Armées jointes se seroient trouvées entre l'Armée du Roi de l'autre côté du Rhin , & celle qui auroit pû être formée dans la suite derriere la Meuse , ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems considérable , qui auroit été plus que suffisant pour

produire la perte de la Lorraine, de l'Alsace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple est un des plus marqués, pour convaincre de la nécessité indispensable de prendre une connoissance exacte des Pays dans lesquels on doit faire la Guerre, non-seulement aux environs de l'Armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieure du Pays ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un événement heureux.

En l'année 1678. si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la situation où se trouvoit l'Armée du Roi sur la bruyère de Casteau, le ruisseau de Saint Denys étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la Paix qu'il sçavoit signée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Espagne, il n'auroit pas attaqué l'Abbaye de Saint-Denys, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les Troupes en-deça du ruisseau, & il ne se seroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais

DU M. DE FEUQUIERE 157
avoir un succès heureux pour lui.

En l'année 1690. si M. de Luxembourg n'avoit pas profité sur le champ de la connoissance du Pays, pour dérober à M. de Valdeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute son aile gauche, & qui changea toute la disposition apparente de sa Bataille, & le mit dans le flanc droit de son Ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuse Bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matière de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres manieres de connoître un Pays, que par l'étude qu'on en a faite sur les Cartes, ou par les entretiens avec ceux qui les connoissent.

Ces deux manieres de le connoître en donnent une idée général, sur laquelle on forme un plan de Guerre ou de Campagne; mais fort souvent c'est le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particulière de la Guerre par les avantages qu'il se procure sur son Ennemi, dans le tems même de l'action, on dans celui qui la précède, & dont le moment ne doit pas être différé,

Dans cette même année à la Bataille de Staffarde, si M. de Savoye avoit connu son Pays, il auroit porté sa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta; & il en fut le maître pendant plusieurs heures.

Par ce mouvement son Armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'Armée du Roi pouvoit l'aborder. Il auroit eu sa droite protégée par des Cassines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui setrouva trop éloignée de la ligne pour pouvoir la soutenir. Il auroit eu sa gauche appuyée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette disposition.

Ce que je dis de cette journée n'est que pour faire connoître que la connoissance d'un Pays doit faire sentir à un Général, que quoique le poste dans lequel il veut attendre son Ennemi soit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire, parce que c'est souvent un petit avantage qu'on se procure par sa capacité, qui fait la décision d'un grand événement.

DU M. DE FEUQUIÈRE. 139

En 1691. si M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoye avoient mieux connu leur Pays, lorsque l'Armée du Roi décampa de Morette pour venir à Salusses; si ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plaine de Revel en-deça du Pô, avoient passé avec toute leur Armée cette rivière à Morette dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus sur Salusses camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'Armée du Roi de passer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour se retirer du côté de Pignerol, sans essuyer un échec considérable.

Il auroit même été impossible qu'elle eût pû dans son séjour à Salusses, prendre les fourages qui étoient dans le Pays, depuis Salusses jusqu'à Fossan. Ce mouvement seul auroit forcé M. de Carinat dans ce même jour, à abandonner la Garnison de Carmagnolle.

En 1692. si M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le pays des environs de Wormes, il auroit battu M. le Landgrave de Hesse auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoissance du Pays procura à M. de Luxembourg les moyens de préparer ses marches vers la Flandre, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches sur l'Armée du Roi.

En 1695. si M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi-bien connu le dedans de la Mehaigne que M. de Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y seroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Bouesse.

Dans cette occasion décisive pour faire lever le Siège de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'Ennemi qu'il vouloit attaquer, que le derrière de son Camp; parce que c'étoit sa mauvaise disposition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la seconde ligne, qui faisoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la disposition qu'il pouvoit donner à son attaque, dont le

principale effort étoit à son choix.

En 1701. si M. le Maréchal de Catinat avoit eu une entière connoissance du pays entre l'Adige & le Pô, il ne se seroit pas autant séparé qu'il le fit, & n'auroit pas exposé l'Armée du Roi à être battue en détail, comme cela pensa arriver au Combat de Carpi.

En 1704. si M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marsin, après la malheureuse journée de Hochstet, avoient connu tous les avantages de la situation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les Ennemis eussent songé à entrer en Baviere après le gain de cette Bataille, & se seroient trouvés en état de se maintenir en Allemagne, au moins jusqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & jusqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette Guerre en Allemagne, la connoissance de la constitution du pays avoit porté M. l'Electeur à se saisir

d'Ulm, comme d'un poste nécessaire sur le haut-Danube, pour s'assurer une communication avec la France. Il falloit donc se maintenir dans ce poste, puisque l'occasion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. si M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu se servir de la connoissance qu'il avoit du poste de Ramillies, il pouvoit sans crainte dégarnir sa gauche pour fortifier sa droite, puisqu'il voyoit que l'Ennemi dégarnissoit sa droite pour faire son principal effort à sa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le Champ de Bataille, pouvoit se servir utilement de Louvain & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Escault, & de la Lys. Tous ces Pays & bons postes étoient suffisamment connus, si la tranquillité d'esprit avoit été assez grande, pour faire réfléchir sur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Alpes,

DU M. DE FEUQUIERE. 163
il ne se seroit pas amusé pendant
deux mois à courir inutilement après
M. le Duc de Savoye sorti de Turin
avec sa Cavalerie : & quand il eut
conduit ce Prince à l'entrée de la
vallée de Luzerne , il n'auroit pas
aussi imprudemment qu'il le fit ,
mandé au Roi qu'il tenoit l'Ennemi
avec sa Cavalerie dans un pays , d'où
il ne pouvoit plus lui échaper ; &
il auroit sçû qu'il n'y a aucune des
vallées qui aboutissent dans le Pié-
mont qui n'ait plusieurs communi-
cations par des sentiers pratiqua-
bles avec les Villes voisines , &
qu'ainsi M. de Savoye sortiroit de la
Vallée de Luzerne , par la droite ou
par la gauche , selon ce qu'il lui con-
viendroit de faire , pour se débar-
rasser de M. de la Feuillade qui étoit
devant lui.

Si Messieurs de Marsin & de la
Feuillade avoient seulement connu
les environs de Turin , ils auroient
sçû , que puisqu'ils vouloient faire
prendre à M. le Duc d'Orléans le
parti d'attendre M. de Savoye & M.
le Prince Eugène dans les lignes de
Turin , ils laissoient ainsi l'Ennemi

maître du choix de son terrain pour l'attaque des lignes, soit par un côté de la droite; soit par l'autre; & qu'ainsi le côté de Chivas devoit avoir d'aussi bonnes lignes que le reste du Camp.

Cependant manque de connoître le pays, ces deux Généraux n'imaginèrent jamais qu'il fût praticable à l'Ennemi d'entreprendre sur le quartier du Balon, & de passer la Doire si proche de notre Armée. C'est pourtant ce qu'il étoit aisé de penser, puisque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoissance du pays porta encore M. de la Feuillade à conseiller à M. le Duc d'Orléans qui étoit blessé, de faire marcher l'Armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune subsistance, ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repasser le Pô sur les ponts que nous avions au-dessus du Camp.

En l'année 1707. si M. le Maréchal de Tessé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoye & M.

DU M. DE FEUQUIERE. 165
le Prince Eugène, lorsqu'ils abandonnerent l'entreprise de Toulon, avoit connu le Piémont, & les facilités que M. de Savoye pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine, dès qu'il y feroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoyé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moyen auroient été sûrement garentis.

Quoi que dans cette occasion l'on puisse avec raison accuser M. le Maréchal de Tessé, de n'avoir pas supputés les journées que M. de Savoye avoit à employer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, sur la connoissance qu'il devoit avoir de ce pays, cependant j'attribuerois plus aisément cette grande faute à une ignorance présomptueuse, qu'au manque de cette supputation, que tous les Officiers de son Armée faisoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. si M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandre, il auroit pensé que pour se conserver pendant toute la Campagne une su-

périorité entière sur les Ennemis son capital étoit d'assûrer sa jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugène pût faire la sienne avec M. de Malboorough, quoique ce Prince en partant du Rhin se fût donné plusieurs marches sur M. de Berwick.

M. de Vendôme, par la connoissance du pays, ne devoit donc songer qu'à faire un mouvement, qui retenant Malboorough entre Louvain & Bruxelles, forcât M. le Prince Eugène à aller chercher sa jonction avec M. de Malboorough par derrière le Demer.

Par-là M. de Vendôme faisoit perdre à M. le Prince Eugène toutes les marches qu'il avoit gagnées sur M. de Berwick, qui, par ce moyen, auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugène eut pû joindre M. de Malboorough.

Cette faute dans un mouvement, que la connoissance du pays devoit faire voir à M. de Vendôme être sûr pour operer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugène, a été capitale pour

DU M. DE FEUQUIERE. 167
la Campagne. Car la jonction de
M. de Berwick mettoit M. de Ven-
dôme dans une si grande superiori-
té sur M. de Malboorough, qu'il lui
auroit été impossible de tenir entre
Louvain & Bruxelles.

Si M. de Malboorough avoit pris
le parti de passer le Demer pour al-
ler au-devant de M. le Prince Eu-
gène, il abandonnoit également
Bruxelles & Louvain; s'il s'étoit re-
tiré derriere la Senne, il abandon-
noit Louvain & Malines, & sa jon-
ction avec M. le Prince Eugène de-
venoit presque impossible.

Ainsi il est certain que si M. de
Vendôme avoit marché à Genap,
au lieu de marcher à Gand, il au-
roit retardé la jonction de M. le
Prince Eugène avec M. de Malboo-
rough d'assez de jours pour être
joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux
connu la Flandre, après avoir man-
qué la jonction de M. de Berwick
avant celle de M. le Prince Eugène
avec M. de Malboorough, il n'au-
roit eu qu'à tenir la Dendre, pour
faire faire derriere lui le Siège d'Ou-

denarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit passé l'Escault sans perte de tems, il pouvoit venir masquer Oudenarde de si près, que si les Ennemis après leur jonction avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fit le Siège, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre, ni faire des ponts sur l'Escault devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette riviere.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement que la connoissance du pays lui indiquoit, il en feroit résulté un bien. il auroit conservé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le Siège de Menin derriere lui, sans qu'il eût été possible aux Ennemis de s'y opposer, & auroit par conséquent sauvé Lille sans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi pendant le Siège de Menin, parce que les Ennemis en s'éloignant de Gand auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le pays des environs d'Oudenarde,

DU M. DE FEUQUIERE. 169
narde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigades , contre un Corps d'Infanterie , dont il ignoroit le nombre , que le Pais couvert & coupé lui cachoit entierement.

Enfin , si M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Pais fertile qui environne Lille , il n'auroit pas imaginé d'affamer les Ennemis au Siège de cette Place , en les enfermant dans ce grand cercle , dans lequel il croïoit les tenir ; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence , les Ennemis la perceroient sans difficulté , par tout où ils voudroient faire un effort pour en sortir.

Si M. le Comte de la Motthe avoit connu un Pais dans lequel il commandoit depuis quinze ou seize ans , il lui auroit été bien aisé de se servir plus avantageusement qu'il n'a fait du Corps considérable qui étoit à ses ordres , pour empêcher que les Ennemis ne tirassent des convois d'Ostende pour le Siège de Lille , & il ne se seroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal , pour ne pas

connoître un Païs , dans lequel il étoit depuis si long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages possibles de la connoissance de l'Artois , pour empêcher que les Ennemis ne pénétraissent dans cette Province , & ne portassent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans sa disposition générale pour parer à un aussi grand inconvénient ; mais sa disposition particulière pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été si bonne.

L'Infanterie de sa gauche le long du bois de Sars étoit trop étendue , puisqu'elle ne pouvoit être soutenue d'une seconde ligne , & qu'elle pouvoit être embrassée par la droite de l'Ennemi , qui débordoit notre gauche , laquelle ne voïoit pas même la disposition que l'Ennemi faisoit pour l'attaquer , parce que ses mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois au-dessus de l'extrémité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit , ou trop avancé , ou trop

DU M. DE FEUQUIERE. 171
reculé dans la Trouée. C'est ce que
les plans les plus exacts m'ont pû
faire bien connoître ; & ce qui me
paroit de plus certain , c'est que le
parti le plus raisonnable à prendre ,
auroit été celui de tenir toute l'Ar-
mée en-deça de la Trouée, dont le
front auroit été occupé par plusieurs
lignes, en recourbant la droite & la
gauche sur les bois de Sars & de Jan-
sars, afin que ces deux ailes pûssent
plus facilement charger les Ennemis
en flanc, lorsqu'ils seroient débou-
chés de la Trouée, pour attaquer
notre front, en cas qu'ils eussent osé
l'entreprendre, ce que je ne puis
croire.

Si même M. le Maréchal de Vil-
lars en arrivant le neuf au Camp de
Malplaquet, avoit lui-même recon-
nu le Pais au-delà de la Trouée, je
suis persuadé qu'il auroit dès ce mê-
me jour combattu la tête des Enne-
mis, qui paroissoit au-delà de la
Trouée, & auroit fait un effort pour
mettre son armée en bataille, en lais-
sant la Trouée derriere son Camp.
Cette seule disposition auroit empê-
ché les Ennemis de tenter le Siège de
Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siège de Mons avant le tems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut assembler une Armée assez puissante, pour faire lever le Siège; mais M. de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'observance, sçut se placer si judicieusement devant l'Ennemi, qu'il le contraignit de voir prendre la place, sans pouvoir la secourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à son Armée, étoient d'une Guerre défensive judicieusement dirigée, pendant que l'Armée du Roi faisoit le Siège, & agissoit offensivement; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offensive & la défensive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée, quand ces mouvemens sont bien conduits.*

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siège de Turin, & tout étoit prêt pour cette expédition; mais les ordres de la Cour changèrent sur le point de mettre ce projet

à exécution , & l'ou ouvrit la Campagne par le Siège de Carmagnole , ensuite par le changement de la garnison de Casal , & l'introduction d'une somme considérable d'argent dans cette Place , qu'on jugeoit bien qui seroit long-tems sans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps considérable de Troupes changea la constitution de la guerre en ce Pays. Elle devint toute offensive de la part de nos Ennemis, quoiqu'ils ne fussent supérieurs qu'en Cavalerie , & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ses Ennemis , & ne régla ses mouvemens que sur les leurs , en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé ; mais comme la discussion de ses mouvemens sera faite ailleurs lorsque la matière la requérera , je n'en parlerai point ici , que pour dire qu'ils auroient dû être tels , qu'au moins il auroit soutenu , s'il s'étoit mieux conduit , la guerre qui se fait entre

174 MEMOIRES
Puissances égales , au lui de se réduire
lui-même à la défensive.

Je sçai bien qu'après la mort de
M. de Louvois , arrivée au mois de
Juillet 1691. les Ennemis de ce Mi-
nistre persuaderent au Roi , que la
guerre offensive en Piémont étoit
d'une grande dépense & de peu d'u-
tilité, Je sçai même que le Roi en-
voya de Chanlay à M. de Catinat ,
pour être mieux informé de l'état de
cette guerre , & pour concerter
avec ce Général les moyens d'y sou-
tenir une défensive , en conservant
ce que l'on avoit conquis sur M. de
Savoie.

Mais tout ce projet pour l'avenir
ne devoit pas être exécuté d'avance,
& M. de Catinat étoit en état par
ses forces de soutenir pour le reste
de la Campagne , une guerre de
l'espèce de celle qui se fait entre
Puissances égales , sans se commettre
pour cela à un événement malheu-
reux par le mauvais succès d'un com-
bat qu'il pouvoit éviter , & soutenir
cette troisième espèce de guerre
moins fâcheuse que la défensive.

* Les amas prodigieux de bled qu'il

DU M. DE FEUQUIERE. 175
avoit faits à Carmagnole ne pou-
voient pas lui faire craindre, que son
Armée pût manquer de pain en de-
là du Pô. L'on sçait que la fertilité
du Pays ne lui devoit pas faire ap-
préhender qu'elle pût manquer de
fourages.

Il n'étoit donc question pour sou-
tenir la guerre avec égalité, que de
sçavoir se placer avantageusement
pour son Infanterie dans un Pays, où
tout est poste quand on le veut.

Tous ces moyens furent négligés
par M. de Catinat. Campé avanta-
geusement auprès de Carmagnole,
il prit de l'inquiétude d'une marche
que l'Ennemi fit en deça du Pô,
comme pour s'approcher de Salusses.
Il crut qu'il lui étoit capital d'y arri-
ver avant l'Ennemi; il s'éloigna de
Carmagnole par ce mouvement, &
en laissa même ensuite former le Siè-
ge par un détachement de l'Armée
Ennemie, dont la plus grande partie
étoit dans le même tems campée
dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere après
avoir pris Carmagnole étoit venu
camper avec toute son Armée dans

la plaine de Scarnafis , où elle auroit eu pour sa subsistance tout ce que nous avions assemblé dans Carmagnole qui étoit immense , & qu'en même tems M. le Duc de Savoye l'eût joint , en passant le Pô vis-à-vis de Staffarde ; il est certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repasser le Pô si près de l'Ennemi , auquel elle auroit prêté le flanc , & qu'elle ne se seroit pas retirée à Pignerol , sans un échec , ou tout au moins sans la perte de ses gros équipages , en cas qu'elle eût pris sa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général , à qui le hazard seul , ou les fautes de son Ennemi , ont acquis la supériorité , doit en profiter sans perte de tems ; sans quoi cette supériorité acquise par hazard , ou par une faute que son Ennemi aura faite , mais qui ne sera pas sans remèdes , n'avance pas beaucoup les affaires de son Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché jusqu'à la plaine de Revel , puisque ne pouvant tirer ses vivres

DU M. DE FEUQUIERE. 177
que de Turin, & laissant l'Armée du
Roi entre Turin & lui, il se commet-
toit continuellement à avoir ses con-
vois enlevés.*

L'année 1692. produisit bien des
événemens, qui serviront à prou-
ver de quelle conséquences il est
d'observer avec exactitude les règles
que j'ai données, pour se condui-
re dans les différentes espèces de
Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par
le Siège de Namur, qu'il prit malgré
les traverses de la saison pluvieuse,
& malgré les efforts de M. le Prince
d'Orange, qui marcha au secours
de cette Place avec une puissante
Armée.

M. de Luxembourg avec une Ar-
mée d'observance, fut chargé par
le Roi de s'opposer à l'entrée de
l'Armée de M. le Prince d'Orange
dans la Mehaigne. C'étoit une opé-
ration de Guerre purement de dé-
fensive. Ce Général se conduisit
avec une capacité infinie dans tous
les mouvemens qu'il fut obligé de
faire, pour s'opposer de près à ceux
que M. le Prince d'Orange faisoit

devant lui, pour se procurer le moyen d'entrer dans la Mehaigne avec toute son Armée.

Toutes les marches vigilantes, & mesurées avec capacité, furent si justes, qu'il fut impossible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de passer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroissoit devoir faire la décision d'une affaire, où il s'agissoit de se donner par la protection de son feu, le moyen de porter sa Cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg sçut si bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour l'y forcer, il sçut si bien profiter de la supériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la manière dont il la plaça, toujours hors de portée de souffrir du feu de l'Infanterie ennemie, & cependant tou-

DU M. DE FEUQUIERE. 179
jours en état de s'opposer avec succès aux efforts de l'Ennemi, qu'il parut toujours désirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore sentir, combien la supériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-dessus de celui qui lui est opposé, & qui lui est inférieur en vûes.

En effet dans cette occasion M. le Prince d'Orange étoit infiniment supérieur en Infanterie à M. de Luxembourg, & il paroissoit qu'il n'étoit question pour ce Prince, que de s'assurer le passage de la Mehaigne, afin de pouvoir sous la protection de son feu déboucher sa Cavalerie, & la former en dedans de cette rivière, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par sa manière de se placer, scut réduire son Ennemi à l'impossibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triste nécessité d'être le témoin oculaire de la prise de Namur.

Ainsi dans cette occasion d'une action purement de défensive, M.

180 M E M O I R E S
de Luxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il devoit vrai-semblablement attendre de sa supériorité en Infanterie, qui paroïssoit devoir faire la décision d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ses mouvemens d'une capacité consommée ce Général se conduisit dans la défensive, comme s'il eût désiré de trouver les occasions de se porter à l'offensive, quoique son unique but fût de faire prendre paisiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. se donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le succès, quoiqu'heureux, ne laissa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la prise de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conservation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne se fît de Courtray, où M. de Luxembourg vouloit prendre ses quartiers de fourages. Pour cet effet il se tenoit toujours assez près de l'Ennemi, & se plaçoit de maniere

DU M. DE FEUQUIERE. 181
qu'il pût toujours le devancer de
quelques marches , lorsqu'il vou-
droit exécuter son dessein de venir
achever la Campagne entre l'Escault
& la Lys.

Tout le monde a sçu que M. de
Luxembourg avoit un Espion dans
la Secretairerie de M. le Prince d'O-
range , & que cet Espion découvert
fut forcé par M. le Prince d'Orange
de mander à M. de Luxembourg ,
que les Ennemis devoient faire le
lendemain un grand fourage de son
côté. M. le Prince d'Orange vou-
loit par ce faux avis , que M. de Lu-
xembourg ne prit point d'inquié-
tude des Troupes , qu'il pourroit par
d'autres Espions , ou par ses Partis ,
apprendre qui marcheroient du cô-
té de son Armée , & qu'il ne les con-
sidérât que comme une grosse escor-
te , commandée pour couvrir les
Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne
fit pas beaucoup de cas des premiers
avis de la marche des Ennemis , qui
lui furent donnés par un Partisan
qui étoit à la petite Guerre ; ainsi
toute l'Armée ennemie se trouva

presque entièrement sortie des défilés qui séparoiént les deux Armées, & à la vûe du Camp, sans que M. de Luxembourg eût pensé de faire prendre les armes à ses Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite, furent attaqués, & forcés d'abandonner leur Camp avant que l'Armée fut en bataille. Le désordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour se rétablir sur le terrain d'où l'Ennemi avoit chassé cette Brigade d'Infanterie, eut un succès si heureux, qu'après un combat fort long & fort rude, dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut poussé jusques dans les défilés qu'il avoit passés, & contraint à une honteuse retraite.

Exemple qui justifie, que non seulement dans une Guerre défensive, mais même dans une action purement défensive, un Général supérieur en génie, sçait si judicieu-

DU M. DE FEUQUIERE. 183
sement profiter des moindres fautes
de son Ennemi dans sa conduite
pour l'attaque, qu'il parvient sou-
vent à changer la nature de l'action,
& devient l'attaquant de celui qui
étoit son agresseur dans le commen-
cement de l'action.

Il est certain que M. le Prince
d'Orange ne poussa pas avec assez
de vigueur la Brigade d'Infanterie,
qui couvroit la droite de Cavalerie,
après qu'il lui eut fait abandonner
son Camp, ni même les Dragons de
la droite placés le long du ruisseau,
qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxem-
bourg eut le tems de faire monter à
cheval toute la Cavalerie de la droi-
te, & de faire venir promptement
de sa seconde ligne des Bataillons,
qui couvrirent le front de la Cava-
lerie trop exposée au feu de l'Infan-
terie ennemie, qui avoit déposé la
Brigade d'Infanterie, dont j'ai par-
lé. Cette Infanterie força ensuite
les Ennemis à abandonner le terrain
avantageux où cette Brigade étoit
campée, de manière que le combat
étant devenu égal à la droite, de-

vint bien-tôt avantageux pour les Troupes du Roi sur le front du centre.

Comme ce n'est point ici où je prétends détailler les actions particulières, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matière de ce Chapitre, pour prouver que l'objet principal d'un Général dans quelque espèce de Guerre qu'il se trouve engagé, doit toujours être de la faire offensive, parce que c'est l'espèce qui se soutient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour son Prince.

Dans cette même année 1692. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conserver l'Alsace & ses Places, & de vivre autant qu'il lui seroit possible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défensive ; mais elle ne lui lioit pas les mains pour se procurer une entière supériorité sur ses Ennemis, sans se commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le

cours

DU M. DE FEUQUIERE. 185
cours de cette Campagne , il laissa
échaper trois occasions de changer
en offensive la Guerre défensive ,
dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions qui lui furent présentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Mayence , & avoir consommé les fourages du voisinage de cette Place , notre Général étoit revenu à Alzay dans le Palatinat. Les Ennemis étoient séparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Hesse , étoit près de Mayence & de l'autre côté du Rhin ; l'autre du côté du bas-Neckre , aussi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Mayence , M. le Landgrave dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes , passa le Rhin à Mayence , & remontant ce Fleuve , vint attaquer les Tours de Wormes , où il y avoit un Poste de deux cens hommes qui souffrirent le Canon , de sorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au secours des Tours attaquées , & arriva

de fort bonne heure, & toute entière, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal placé, & son Camp étoit si peu soutenable, que l'Armée du Roi pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément sur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainsi campée entre la hauteur & le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges quoique fort brave homme de sa personne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, passât sur deux ou trois colonnes un petit ruisseau, qu'il falloit traverser pour se placer avant l'Ennemi sur la hauteur qui étoit sur son Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour consumma le reste du jour ; le lendemain ne fut pas mieux employé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de se

DU M. DE FEUQUIERE. 187
mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique simplement chargé par le Roi d'une Guerre défensive en Allemagne, avoit dans cette occasion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une supériorité qui ne pouvoit pas le faire douter du succès, il est constant que sans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la constitution de la Guerre, & même que sans s'engager à entreprendre dans la suite, il auroit conservé le reste de la Campagne une supériorité agréable à son Maître.

La seconde occasion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de se donner encore une entière supériorité sur les Ennemis, & à faire sans se commettre changer la constitution de la Guerre défensive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le dessein de faire un pont sur le Rhin à l'Isle de Santhouen, pour passer dans le Palatinat, portèrent

toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Escadrons , qui campoient à Altrip , pour observer les mouvemens de l'Ennemi ; & sous le prétexte de la commodité des fourages , il s'étoit avec le reste de son Armée éloigné de neuf lieues de ce Corps détaché.

Ce corps par sa foiblesse & son éloignement , ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fît un pont à la faveur d'une crûe du Rhin , & ne passât ensuite cette rivière , lorsque les eaux seroient retirées.

Je commandois ce Corps , & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la construction de ce pont, de sa perfection , & du passage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçûs ordre de M. le Maréchal de Lorges , que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retirasse à Philisbourg ; ce que je n'au-

rois pû exécuter sans séparer l'Armée du Roi en deux , & laisser l'Ennemi maître d'entrer en Alsace , parce que le reste de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter ponctuellement cet ordre ; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire , me força à me poster sur le bord d'une branche du Sireback , que je disputai assez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être soutenu avant que d'être forcé ; ce qui me réussit après un long combat.

Notre Armée entière eut donc le tems d'arriver au Spireback , & de se former devant ce ruisseau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert , d'où elle ne pouvoit ressortir que par deux portes.

Tout le monde sçait comme les Landwerts sont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un succès indubitable , il ne falloit que de l'attention sur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûe , & se préparer des passages sur le ruisseau , dont nous étions les maîtres. Cependant quelques rémontrances que

P'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges, il laissa tranquillement ressortir cette Armée du Landwerd par la même porte qu'elle y étoit entrée:

Ainsi dans cette seconde occasion, ce Général négligea encore de faire changer la constitution de la Guerre, sans pourtant se commettre à une action douteuse, & il s'attacha scrupuleusement à une défensive trop restreinte, pour profiter des fautes de son Ennemi.

La troisième occasion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas se donner la supériorité sur les Ennemis, & de bons quartiers d'hiver à son Armée aux dépens des Ennemis du Roi, fut telle. Sur la fin de la Campagne, l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback où elle avoit fait un pont sur le Rhin.

L'Armée du Roi s'avança ensuite à Phortzheim sur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Administrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwhingen

avec un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps, le battit, & prit M. l'Administrateur. Il étoit aisé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce pays, & marcher avec toute l'Armée au secours du Château d'Eberbourg, assiégé par M. le Landgrave, que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire ainsi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités sur le sujet des maximes pour la Guerre défensive, feront suffisamment connoître, que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, sçait se prévaloir des fautes de son adversaire, sans pourtant rien hazarder, il lui est souvent facile de faire changer la constitution d'une Guerre défensive, & par-là de la rendre plus avantageuse à son Prince, & même de moindre dépense.

Après la mort de M. de Louvois

arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea absolument de face en Piémont, & le Roi résolut pour la Campagne suivante de ne faire de ce côté-là qu'une Guerre défensive, dont l'objet ne fut que de soutenir Pignerol, Suze, Nice, & la Savoye.

Ce système de Guerre proposé par des gens qui ne connoissoient pas la constitution du pays, fut cependant approuvé; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défense, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Escadrons,

M. de Catinat plaça sa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhône pour la commodité de sa subsistance, & toute son Infanterie en plusieurs Corps, comme il le jugea à propos pour soutenir sa défensive.

Cependant M. de Savoye supérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette disposition ne laissa pas de pénétrer par le Quiéras jusqu'à Ambrun, où il conduisit du canon, en fit le Siège, & prit cette Ville derrière M. de Catinat

DU M. DE FEUQUIERE. 193
Catinat. Il seroit même descendu
jusques dans la plaine du Dauphiné,
sans la petite vérole dont il fut sur-
pris à Ambrun, & dont il fut fort
mal.

Il est certain que si l'on avoit don-
né à M. de Catinat un équipage de
vivres propre à conduire le pain à
l'Armée dans la plaine de Piémont,
& des chevaux d'Artillerie pour un
équipage de Campagne, l'on au-
roit ôté à M. de Savoye toutes ses
vûes pour entreprendre ; parce qu'il
auroit toujours craint que l'Armée
du Roi ne rentrât en Piémont, ce
qu'il vouloit absolument éviter. Mais
quand ce Prince vit par la manière
dont on avoit composé l'Armée du
Roi, qu'il n'avoit plus à craindre
qu'elle pût entrer dans la plaine,
par l'impossibilité où elle auroit été
d'y subsister, dès qu'elle auroit été
hors de portée d'aller prendre elle-
même son pain dans Pignerol, il se
résolut à l'offensive, quoique fort
inférieur en Infanterie, dans un pays
de montagnes, où elle semble de-
voir seule assurer toutes les opéra-
tions de guerre.

Tome II.

R

La premiere faute faite sur cette défensive mal réglée , regarde entièrement la Cour. Elle devoit supputer les dépenses à faire pour la soutenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artillerie, dont tous les chariots étoient restés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente , & l'entretien des équipages , auroit été bien au-dessous de celles de la quantité d'Infanterie que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la présence ailleurs auroit été plus utile au service du Roi; & on auroit ainsi préféré une offensive , qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puissances égales, à une défensive aussi restrainte que celle qu'il fut résolu que l'on feroit.

La seconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoissoit , & la plaine de Piémont , & ce vaste centre des Alpes, depuis Nice jusqu'au Lac de Genève, devoit sçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également sur

DU M. DE FRUQUIERE. 195
toute cette circonférence, & qu'ain-
si il seroit nécessairement le plus foi-
ble par tout, dès qu'il sépareroit son
Infanterie, comme il le fit par sa
disposition.

Je sçai qu'il craignit en ne gardant
pas avec de l'Infanterie tous les prin-
cipaux côtés, & même les War,
que la Cavalerie ennemie fort supé-
rieure à la sienne, ne pénétrât ou
en Provence, ou en Dauphiné, &
ne fit de grands désordres dans ces
Provinces. Mais il me paroît que
cette crainte étoit mal fondée par
deux raisons.

La premiere est que si cette Cava-
lerie ennemie avoit passé les Alpes
sans opposition, il auroit au moins été
bien facile de la détruire à son re-
tour, en plaçant à propos de l'In-
fanterie dans les cols, & les lieux
serrés, où elle auroit voulu passer.

La seconde, est qu'en ce cas-là
M. de Catinat n'auroit eu qu'à en-
trer lui-même dans la plaine de Pié-
mont avec toutes ses forces, & mar-
cher à M. de Savoye, qu'il auroit
vrai-semblablement trouvé posté
avec son Infanterie à l'entrée de la

vallée, où il auroit voulu recevoir la Cavalerie à son retour, & par la grande supériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aisément détruit celle de M. de Savoye.

Ainsi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaise disposition. Il avoit séparé son Infanterie en trop de Corps, qui se sont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Il avoit trop éloigné sa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun usage, pas même faire appréhender à M. de Savoye qu'elle pût faire une course dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans son expédition; de manière que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puissant au double que celui de M. de Savoye, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne, exécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exemple qui fait connoître, qu'une défensive par choix doit être

mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'est jamais prudent à un Général de prendre ce parti si absolument, qu'il s'ôte tous les moyens de profiter des mouvemens hazardés qu'un Ennemi qui veut entreprendre, est quelquefois forcé de faire, & que la disposition pour la défensive doit toujours être telle, que l'on puisse, si l'on en trouve l'occasion favorable, faire changer la constitution de cette espèce de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puissante offensive en Flandres, & d'une exacte défensive en Allemagne & en Italie.

On assembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi se mit à la tête de celle qui marcha jusqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choisi pour commander celle qui étoit assemblée à Geury près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Parck près

de Louvain. Toutes les mesures pour rendre cette grande entreprise sûre dans son exécution, avoient précédemment été très-judicieusement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même sur le point d'être exécutées, lorsque tout-à-coup par des raisons que tout le monde a sçues, mais qui ne font point du sujet que je traite, ce projet d'offensive en Flandres fut changé en celui d'une défensive; & au contraire l'offensive fut résolue en Allemagne au lieu de la défensive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de son Armée, auxquelles on substitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi, & l'on forma des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne sous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévu, & sans aucune bonne raison, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vu à la veille d'être accablé

DU M. DE FEUQUIERE. 199
sans ressource, & fit penser à ce Prince qu'il pourroit après la séparation des deux Armées du Roi, se montrer devant M. de Luxembourg, qui sçut pourtant le contenir dans son Camp de Parck par celui de Meldert qu'il prit à propos.

Ainsi M. de Luxembourg malgré la diminution de son Armée & son changement dans la qualité des Troupes, ne laissa pas de paroître encore agir avec supériorité sur les Ennemis, par les ressources que son génie de guerre lui fournit. La suite de la Campagne le justifie encore mieux ; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matière de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le tems de l'ouverture de la Campagne.

Les Espagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontières de Champagne que par Charleroi sur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liège sur la Meuse, dont la conservation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'ils avoient même couverte

d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours , leur donnoient donc de justes sujets d'appréhension pour Charleroi & Liège d'un côté , & pour leur Armée , & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liège , ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre ; nous nous trouvions après cela sur Mastrick , & par conséquent nous ne leur laissions plus de communication avec l'Allemagne que par le bas-Rhin & la basse-Meuse. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Parck , Louvain , Malines , Anvers , & Bruxelles n'auroient pû être soutenus , & la Flandre entière auroit couru grand risque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange , qui voyoit également la ruine de son parti dans l'une des deux pertes de Liège , ou de Louvain dans un commencement de Campagne , mais pourtant avec cette différence , que la perte de Liège ne

DU M. DE FEUQUIERE. 201
Il seroit pas fait d'abord sentir avec
tant d'éclat que celle de Louvain,
& qui d'ailleurs par la jonction de
nos deux Armées à Gemblours n'o-
soit se commettre au sort d'une Ba-
taille, dont la perte auroit entraîné
celle de toute la Ligue; M. le Prince
d'Orange, dis-je, prit donc le parti
de séparer ses forces.

Il se plaça, comme je l'ai dit, à
Parck, avec la plus grande partie de
son Armée, & mit dans le Camp
retranché de Liège un Corps confi-
dérable d'Infanterie & de Cavale-
rie, qu'il crut capable de résister
assez de tems à nos efforts en cas que
nous l'eussions attaqué, pour avoir
le tems de porter un nouveau se-
cours aux Troupes attaquées, fai-
sant marcher ce secours à couvert
du Demer, & l'introduisant dans le
Camp retranché par l'autre côté de
la Meuse.

Ce parti de soutenir Liège de
cette manière avoit un grand incon-
vénient, comme je le ferai voir lors-
que je parlerai de la Bataille de
Neerwinde; c'est que pour faire
marcher sûrement ce Corps deta-

ché, il falloit que le Prince d'Orange s'avancât lui-même avec toute son Armée à portée de protéger cette marche ; ainsi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre , à quoi les Espagnols ne vouloient absolument point consentir.

Aussi ce Prince ne faisoit-il entrevoir la possibilité de porter ce secours au Camp retranché de Liège, que pour faire sentir à M. de Luxembourg que cette entreprise lui seroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la disposition de nos Ennemis ; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre , je dirai seulement que cette disposition devoit bien plutôt favoriser l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon sujet , qui est celui de la Guerre défensive , & ferai voir que M. de Luxembourg par la seule supériorité du génie de guerre sur M. le Prince d'Orange , scût, malgré l'abandon de son projet , se continuer dans la représentation de maître de la Campagne , pendant le

DU M. DE FEUQUIERE. 203
cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange, & prit Charleroi à la fin de la Campagne; & qu'ainsi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fût plus chargé que d'une Guerre défensive, ou tout au plus de la Guerre qui se fait entre Puissances égales, ce sçavant Capitaine ne laissa pas de prendre sur son Adversaire les tems heureux, qui lui procurèrent des avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg pour parvenir à changer la constitution de la Guerre. Aussi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, séparé de celui des Ennemis à Parck par les bois de Meerdal.

Par cette situation il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liège derrière lui; de manière que ces Troupes n'osoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en se couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raisons;

l'une qu'elles ne pouvoient quitter Liège, sans nous laisser la possibilité de nous en emparer, avant que M. le Prince d'Orange eût pû troubler l'exécution de cette entreprise, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre que ces Troupes pouvoient courir un grand risque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui-même n'osoit quitter le Camp de Park pour favoriser cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainsi tant qu'il fut possible à M. de Luxembourg de subsister dans son Camp de Meldert, il se trouva par ce poste supérieur & maître de la Campagne, quoique son Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pû les rassembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette seule situation parvenu à changer la constitution de la Guerre défensive, en celle qui se fait entre Puissances égales, ce beau début ne le satisfaisoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à

devenir l'offenseur , pour combattre son Ennemi avec tous les avantages qu'un génie supérieur sçait se donner , pour se procurer un succès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange , qu'il n'eût encore diminué ses forces déjà séparées. De la maniere dont ce Prince étoit placé à Parck , M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni sur les convois , ni sur les fourages de l'Ennemi ; il fallut donc pour parvenir à son dessein de combattre avec avantage , trouver dans la fertilité de son imagination un avantage sur son Ennemi plus décidé , que celui de lui enlever un convoi , ou battre un grand fourage.

Pour cela il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liège. Il fit rapprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt , qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le pays de Luxembourg & la basse-Meuse ; il fit remuer dans Namur beaucoup de ca-

non, de munitions de guerre, ou d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette Place; Après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute son Armée à portée de Liège, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de fascines, comme s'il avoit voulu s'en servir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange à qui tous les mouvemens qui se faisoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liège. Il quitta son Camp de Parck, pour suivre M. de Luxembourg de loin, & se mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liège autant de Troupes qu'il y en avoit, en faisant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de son détachement pour Liège, régla ses mouvemens devant cette Place, de maniere qu'il pût être sûr de l'affoiblissement de l'Armée de M. le Prince d'Oran-

ge, avant que de mettre son dessein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange qui se sentoit fort supérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liège, se tenoit avec tout le reste de son Armée, sa droite à la Getthe, sa gauche à Roms-dorph, le long du ruisseau de Landen, le village de Neerwinden à sa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croyoit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poste qu'il s'étoit choisi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la présomption que lui donnoit sa supériorité en Troupes, ne songea qu'à rassurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans son Camp de Neerwinde, où il se croyoit en sûreté,

& où M. de Luxembourg avoit pourtant résolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçu une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir nos Chatellenies, & des ordres secrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué; & dès que la nuit fut venue, il marcha à l'Ennemi avec tout le reste de l'Armée. Il le trouva tranquille dans son Camp, parce qu'il croyoit M. de Luxembourg occupé à son entreprise de Liege, & affoibli même d'une partie de son Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandre.

Un orage terrible survenu dans le moment que l'Armée se mettoit en marche, l'appesantit si fort, qu'elle ne put arriver assez tôt pour combattre ce même jour; il fallut attendre au lendemain, que la bataille se donna avec le succès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

Ce récit n'a été détaillé avec toutes

tes ses circonstances, que pour rendre sensible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires sur la Guerre, lorsque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défensive entre Puissances égales, résidoit toute entière dans l'esprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la supériorité de génie sur son Adversaire s'étoit souvent trouvé seule capable de faire changer la constitution de cette espèce de Guerre toujours désagréable à soutenir.

Car enfin, qu'est-il de plus vrai, que si M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été aussi désagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en son lieu ?

Le gain de la bataille de Neerwinde fut si effectif, qu'il procura la supériorité entière à l'Armée du Roi pour le reste de la Campagne ; de manière qu'à la fin de Septembre elle forma le Siège de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla

encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vécut enfin aux dépens des Ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver. Voici quelles furent les fautes, qui firent perdre à M. le Prince d'Orange sa supériorité véritable.

La premiere fut, après le départ du Roi pour son retour, & celui de M. le Dauphin avec son Armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause qu'il ne put sortir de son Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Melder, & qu'il ne pût aussi se faire joindre par les Troupes qui étoient à Liège, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laissoit sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il auroit eüe, s'ils avoient été ensemble.

La seconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liège pour un des-

DU M. DE FEUQUIERE. 211
sein certain , & de s'être déplacé
avant que ce Général eût effective-
ment formé l'attaque de Liège.

La troisième, d'avoir trop prom-
ptement détaché M. de Wirtemberg
pour aller en Flandres, dans la sup-
position qu'il auroit le tems d'exé-
cuter cette entreprise pendant que
M. de Luxembourg seroit occupé à
Liège.

La quatrième qui mit M. de Lu-
xembourg en état de profiter des
trois premières , fut celle de s'ê-
tre tenu à portée d'une action gé-
nérale, après s'être affoibli par les
détachemens pour Liège , & pour
la Flandre.

La cinquième, sans laquelle M.
de Luxembourg n'auroit encore que
foiblement réussi dans son dessein
de changer la constitution de la
Guerre, & n'auroit pû parvenir tout
au plus même qu'à faire une Guerre
égale , & sans avantage le reste de
la Campagne, fut celle de croire
qu'ayant eu le tems de retrancher le
front de son Camp , dont les ailes
étoient couvertes par la Getthe &
le ruisseau de Landen , M. de Lu-

embourg, dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec la Cavalerie à deux heures après-midi à vûe du Camp ennemi, se désisteroit du désir de le combattre, lorsque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange, sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il se fût servi du tems de la nuit, pour faire passer la Getthe à son Armée, & mettre cette rivière devant lui, il est certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits, pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la constitution de la Guerre, & se donner la supériorité sur son Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé sans

DU M. DE FEUQUIERE. 213
combat , parce que M. le Prince
d'Orange en se couvrant de la Get-
the & évitant de combattre , se pro-
curoit le moyen infailible de rejoin-
dre toutes ses forces , & de se con-
server par-là la supériorité sur M. de
Luxembourg.

Exemple qui justifie , combien fa-
cilement une premiere faute faite
devant un Général d'un génie su-
périeur , conduit aisément à toutes
les autres , & jusqu'à celle qui déci-
de de la constitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-dessus , que le premier
projet pour la Campagne d'Allema-
gne avoit été d'y demeurer sur la
défensive , & que celui même des
Ennemis étoit de ne rien entrepren-
dre de ce côté là , parce qu'ils vou-
loient agir avec supériorité en Hon-
grie & en Piémont , à quoi ils étoient
conviés par ce qui s'étoit passé l'an-
née précédente en ce pays-là.

Mais M. le Dauphin ayant mar-
ché en Allemagne avec son Armée ,
& y ayant joint celle que comman-
doit M. le Maréchal de Lorges
pour agir conjointement contre
l'Armée de l'Empire commandée

par M. le Prince de Baden, ce Prince qui vit fondre sur lui une Armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de manière à pouvoir seulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en seroit assez dans l'état où il se trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétrassions plus avant, & espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offensive que M. de Savoye avoit résolu de faire contre nous, le débarrasseroit de nos grandes forces en Allemagne pour marcher au secours de Pignerol, ou de la Flandre, & qu'ainsi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hyver dans l'Empire.

Pour cet effet M. de Baden fortifia un Camp pour toute son Armée sur la hauteur qui tombe sur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'é-

DU M. DE FEUQUIERE. 215
toit point soutenable si l'Armée du
Roi avoit passée le Neckre à Nec-
kerfuhl & à Wimphen, & qu'elle
eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de
faire. On le tâta du côté de Lauffen
où il n'étoit point attaquable ; on
s'amusa à courir & à piller le Wir-
temberg, que M. le Prince de Ba-
den abandonnoit ; & après avoir
inutilement fatigué l'Armée pen-
dant quelque tems, & fait beaucoup
de desordre dans le Wirtemberg ;
on se retira, parce que comme M.
de Baden l'avoit sagement prévu,
le Siège de Pignerol que M. de Sa-
voye commençoit à former, obligea
le Roi à faire détacher de son Armée
d'Allemagne beaucoup de Cavale-
rie, afin de mettre M. de Catinat en
état de secourir cette place, & de
combattre M. de Savoye, en cas que
ce Prince s'opiniât au dessein de
ce Siège.

Cet exemple de la judicieuse dé-
fensive de M. le Prince de Baden en
Allemagne, servira à faire connois-
tre, que cette espece de guerre peut
se soutenir sans désavantage marqué,

quand on peut réduire l'agresseur à un point d'attaque préalable à aucune autre entreprise, & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet essentiel de son projet de défensive, de s'opposer à un Ennemi, qui attaque avec grande supériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il est certain que M. le Prince de Baden dans cette espece de guerre avoit judicieusement pensé, d'abandonner de son bon gré tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le soutenir par partie, sans exposer aussi quelques parties de son Armée fort inférieure à la nôtre, & que ses moindres pertes auroient été fort considérables pour lui dans l'état où il se trouvoit, & auroient absolument décidé de notre supériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conséquence infinie de se maintenir dans une espece d'égalité, par le choix d'un bon poste.

Par les raisons contraires, il est aussi

aussi certain que l'agraisseur ne doit jamais se négliger, sur les attentions à avoir pour décider de la supériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui consommoient le pain qu'il ne tiroit que de Philisbourg & du Fort-Louis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poste, que M. le Prince de Baden avoit pris sur la hauteur de Heilbron, il auroit scû que ce poste n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit scû que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & soutenu de l'Armée Ennemie, il falloit passer cette rivière à Nekerfulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec succès contre cette Ville, ou étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il avoit passé le Neckre, il auroit aisément vû que le poste de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, &

à s'aller mettre en sûreté derrière le Koker.

Il étoit même impossible à M. de Baden de s'opposer au passage du Neckre par deux raisons. La première, c'est qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, sans se déposer de la hauteur où étoit son Camp.

La seconde, c'est que par la nature du terrain, les Troupes auroient souffert une perte considérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Neckre, le terrain de la Campagne est plus élevé que de l'autre, & qu'ainsi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage sur la sienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offensive, & que M. le Prince de Baden s'est fort bien conduit par la défensive, & a tiré un parti avantageux d'un poste, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de sûreté; sans être effectivement de la nature de ceux qui sont assez bons, pour y oser tenir contre une Armée supérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, &

DU M. DE FEUQUIERE. 219
qu'il faut les attaquer par une tête
qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui se fit en Piémont
cette même Campagne 1693. me
fournira plusieurs réflexions, tant sur
la défensive mal réglée, que sur une
offensive heureuse, qui n'a pourtant
point été suivie d'un succès avanta-
geux.

La Cour avoit résolu de ne faire
contre M. de Savoye qu'une guerre
défensive. Je l'ai dit ailleurs ; mais
M. de Catinat qui l'année précé-
dente s'étoit mal trouvé de la dis-
position dans laquelle il s'étoit mis,
y voulut changer quelque chose,
parce qu'il crut que M. de Savoye se
feroit pour l'offensive un objet diffé-
rent de celui qui lui avoit fait porter
ses vûes sur le Dauphiné, en laissant
nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la disposition de
M. de Catinat pour son Infanterie.
Il en mit considérablement dans Pi-
gnerol, forma un Camp sur la hau-
teur de Rochecostel, plaça quelques
Bataillons dans le Pragelas ; dans les
passages du Dauphiné & de la Vallée
de Barcelonette, & sur le War ; sa

Cavalerie resta au Camp de Sablon;

Ce Général crut par cette disposition, qu'en montrant à M. de Savoye ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siège de Casal ou de Nice; que la vûë seule de cette Infanterie suffiroit pour empêcher M. de Savoye de penser à entreprendre sur Pignerol, ou sur Suze, & qu'ainsi la défensive alloit être fort sûre & même fort tranquille.

Cette disposition générale auroit été bonne, si M. de Catinat y avoit ajouté une autre disposition particulière, sans laquelle la générale ne pouvoit réussir.

Pour empêcher que le Siège de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoye, il falloit empêcher qu'il ne prit le Fort de sainte Brigitte, qui étoit au-dessus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne déposât ce corps d'Infanterie qui étoit campé sur Rochecostel.

Pour que M. de Savoye ne pût pas former le Siège de sainte Brigitte, il falloit faire un Camp retranché

DU M. DE FEUQUIERE. 221
depuis ce Fort jusqu'à la Citadelle ;
& pour empêcher qu'il ne dépostât
l'Infanterie qui étoit sur Rochecostel,
il falloit que ce Camp pût com-
muniquer avec Pignerol , & ne point
souffrir que M. de Savoye se faisît de
l'Abbaye de S. Pierre & des derrie-
res de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M.
de Savoye ne portât toute son In-
fanterie dans le Pragelas par la Val-
lée de S. Martin ? Qu'est-ce qu'elle
y auroit fait ? Elle y auroit tout au
plus brûlé quelques Villages de nül-
le importance , & auroit eu bien de
la peine à y vivre quelques jours.
Toute cette expédition même ne
produisoit rien contre Pignerol , ni
contre Briançon & Suze , que M. de
Catinat protégeoit du Mont Gené-
vre.

Il falloit encore ajoûter à cette
disposition particuliere une chose
essentielle , principalement dans un
Pays comme celui-là ; c'étoit de
charger de l'exécution des mouve-
mens à faire faire à cette Infanterie ,
& du commandement de Pignerol ,
des gens qui en fussent capables ; &

c'est ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoye s'étant donc approché de Pignerol avec toute son Armée, connut aisément les défauts de notre disposition, & en profita sans perdre de tems. Il assiégea le Fort de sainte Brigitte, & le prit; déposa sans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecostel; la suivit jusqu'au Mont Genève; bombardâ Pignerol, & ensuite songea à en faire le Siège dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaise disposition, qui auroit même été plus funeste, si le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un corps considérable de Cavalerie de son Armée d'Allemagne, que mit M. de Catinat en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoye.

Ce Prince de son côté rempli de la présomption que ces premiers succès lui avoient donnés, & se confiant trop en la bonté de sa Cavalerie Allemande, laissa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, sans venir avec son Armée au-devant de lui. Il ne vouloit point

abandonner son dessein sur Pignerol, quoique la tranchée ne fut point encore ouverte; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non-seulement le Siège lui en deviendrait plus facile, mais qu'il détruiroit absolument l'Armée battue avant qu'elle eût pû se mettre en sûreté derrière Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle osât s'arrêter.

Ainsi il se persuada que pourvû qu'il battit l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la sienne & Turin, non-seulement il prendroit aisément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de son projet d'offensive après les premiers succès de sa Campagne,) mais reprendrait Suze, la Savoye, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & jusqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites, contre les regles des deux

guerres défensive & offensive.

Lorsque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défensive, j'y ai donné des règles pour la soutenir différemment, suivant la différente constitution des Pays.

Comme ces règles sont générales, & qu'ici je réfléchis sur cette matière par les occasions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes réflexions plus sensibles, & pour les appuyer par des raisons solides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoie & du Comté de Nice; il avoit une bonne Garnison dans Casal, & possédoit Suze au pied du mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc se donner une situation de défensive, qui en protégeant les Places au-delà des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courses des Ennemis. Car on ne pouvoit raisonnablement craindre aucune entreprise de ce côté-là de la

part des Ennemis, dont la réussite les pût mettre en état de se procurer un établissement solide en-deçà des Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puissante artillerie de Siège; & toutes les charrettes tant pour le service de l'Artillerie, que pour ce lui des vivres, qui avoient servi les Campagnes précédentes, étoient aussi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis; mais aussi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maîtres de se promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle suivant notre projet de défensive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient comme je l'ai dit, supérieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raisonnable de penser, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défensive étoit sûre, pour

vû que notre Infanterie fût placée de manière qu'elle fût toujours en force devant celle de l'Ennemi, soit par son nombre, soit par le choix de bons postes, dans lesquels elle fût en sûreté, jusqu'à ce que le reste de l'Infanterie pût être rassemblé pour agir.

Par ce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le Bassin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, jusqu'au Lac de Genève.

Ils avoient donc Casal derrière eux, Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes, & tout le centre que forment les Montagnes; nous avions devant nous la plaine de Piémont, l'Armée des Ennemis toute ensemble, & Turin.

Ainsi notre premier désavantage étoit en ce que nous avions séparé notre Infanterie en plusieurs Corps; pour garder ce vaste ceintre de Montagnes, & que notre Cavalerie, étoit trop en arrière, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies, de manière que

quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie , il ne laissoit pas d'être supérieure par tout où il auroit résolu de faire son effort ensemble , parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous ; situation d'autant plus triste pour M. de Catinat , que le danger dans lequel elle nous mettoit , ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les règles d'une judicieuse défensive , dont la bonne disposition est la seule sûreté à prendre contre les événemens malheureux , qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire , il est certain premierement , que l'Ennemi ne pouvoit se porter sur Casal pour en former le Siège , qu'avec toute son Infanterie , & qu'en laissant sa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont , pour nous en chicaner l'entrée , lorsque nous aurions rassemblé toutes nos forces pour marcher au secours de cette Place ; & que cette Cavalerie supérieure à la nô-

tre ne pouvoit agir avec succès contre l'Armée du Roi en tête, mais seulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ses marches, ou en prenant ses derrieres, pour enlever ses convois, en cas qu'elle eût été nécessitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle osé se tenir si près de toute notre Armée, dans une plaine, qui quoiqu'elle soit fort unie, ne laisse pas d'être remplie de défilés presque continuels par la nature du Pays? Elle auroit sûrement été obligée de nous abandonner le terrain, même de loin, à mesure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager, notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhension, moins raisonnable à avoir en Piémont, que dans les autres Pays où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenuë derriere nous, pour empêcher que nous pussions tirer des convois de Pignerol, il auroit été aisé de parer cet

Inconvénient , pour le tems qui étoit nécessaire à faire lever le Siège de Casal , en faisant porter de la farine par nos charettes au lieu de pain ; car enfin il n'y a que vingt-deux lieues de Pignerol à Casal.

D'ailleurs la distance de Pignerol à Turin n'est pas si grande , que nous n'eussions pû pousser cette Cavalerie devant nous jusqu'au-delà de cette Place , que nous aurions pû tout au moins bombarder , & réduire en cendres si nous l'avions voulu , & désoler la plaine de Piémont ce que M. de Savoye n'auroit pas voulu souffrir. Ainsi dans la conjoncture présente , il ne paroissoit pas qu'il y eût raisonnablement rien à craindre pour Casal.

Secondement , nous ne devons pas craindre les Siéges de Nice & de Villefranche, Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie sur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût en ces objets d'entreprise , il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec son Infanterie , en laissant la Cavalerie seule dans la plai

ne pour nous en chicaner la possession.

Nous ne devions pas le craindre par les raisons que je viens de dire, en parlant de son entreprise sur Casal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition, il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût passé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoye ne pouvoit même tirer son canon, ses munitions de Guerre, & son pain, que d'Onégia, ou des Places Espagnoles de la côte de Toscane. Comment cela lui auroit-il été possible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainsi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raisons rien à craindre pour Antibes.

Troisièmement, nous n'avions rien à appréhender du côté de la vallée de Barcelonette, & des autres vallées en remontant, que des courses pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des bestiaux dans les montagnes.

Ces objets étoient bien petits pour une Armée, qui se proposoit une forte offensive, Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ces pays-là, dont le nombre auroit aisément augmenté par celle qui étoit campée sur le Mont-Genèvre, & qui se seroit trouvée suffisamment en force, pour obliger l'Ennemi à se retirer, & pour l'empêcher de prendre un établissement sur la Durance.

Il avoit encore un raisonnement à faire, pour se rassurer contre les entreprises des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y seroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le remède auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, dequoi auroit-elle vécu, si en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en suivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été mise à l'entrée

d'une vallée, pour rassurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer?

Quatrièmement, il ne paroissoit pas raisonnable d'avoir des sujets d'appréhension pour la Savoye du côté de la Maurienne & de la Tarentaise, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aouste & le petit S. Bernard; ainsi le seul objet de défensive capital à avoir, étoit de protéger Sainte Brigitte, Pignerol, & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offensive des Ennemis, & toute notre défensive, il y avoit de notre part plusieurs choses à faire, dont les unes n'étoient que des démonstrations, les autres des choses essentielles.

Les démonstrations étoient, la réparation des chariots de l'Artillerie & des Vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépense étoit capable de faire penser à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainsi il ne nous auroit donné
aucunes

DU M. DE FEUQUIERE. 233
aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défensive , parce qu'il auroit jugé que nous n'en aurions pris aucune , puisque nous nous serions préparés à agir offensivement, dès qu'il nous auroit présenté le moyen de le faire avantageusement , en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point aussi mettre sa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de son principal Corps d'Infanterie , pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en servir dans la plaine de Piémont , en cas qu'il lui en donnât le moyen, en s'attachant à des entreprises éloignées de Pignerol. Il devoit faire subsister dans la Savoye sa Cavalerie, & la séparer pour sa commodité des fourrages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette saison.

Et je ne trouve pas que la raison de garantir le bas-Dauphiné & la Provence des courses de la Cavalerie ennemie, fût assez bonne par les raisons que j'ai dites ci-dessus , en parlant des objets que pouvoient

avoir les Ennemis , pour agir offensivement de ces côtés , pour engager ce Général à mettre les quarante Escadrons qu'il avoit , tout-à-fait hors de portée de faire craindre M. de Savoye pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit aussi choisir pour commander dans Pignerol , & à cette tête de notre principale défensive , un autre homme que le Comte de Tessé , qui avec un Corps considérable d'Infanterie , ne sçut pas trouver les moyens de garantir le Fort de Sainte Brigitte qu'il laissa prendre par M. de Savoye , qui ensuite se saisit de l'Abbaye de Saint Pierre , du Malenage , de la redoute & des hauteurs de Tourines ; coupa la communication du Camp de Rochecostel avec Pignerol ; déposa l'Infanterie qui étoit campée sur Rochecostel , & la poussa jusqu'à Mantoules & Fenestrelles ; de sorte que si M. de Savoye , après avoir bombardé Pignerol , s'étoit mis aussitôt après en devoir de former le Siège de cette Place , il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit [pri-

DU M. DE FEUQUIERE. 235
se, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siège à ce Prince.

Exemple qui justifie ce que j'ai dit dans mes maximes sur la Guerre défensive, que la manière de la soutenir réside entièrement dans la bonne disposition générale, dans laquelle se sçait mettre le Général qui en est chargé & dans la prévoyante capacité de ceux à qui ce Général commet le détail des mouvemens particuliers qu'il faut faire, pour prévenir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les fautes y sont capitales, & presque toujours sans remède.

Car ce n'en est point un raisonnable, que celui d'avoir recours au succès d'une bataille, quand on a projeté de rester sur une judicieuse défensive, & que par les fautes faites contre les véritables règles de la Guerre défensive, on se laisse réduire à un moyen d'extrémité, quand on a crû pouvoir s'en passer, sans s'exposer à de grands inconveniens.

C'est ce que je prouve par ce qui

a suivi l'événement heureux de la bataille de la Marsaille. La Victoire fut complète ; cependant elle ne put pas apporter un grand changement aux affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie se fussent fort éloignés de la nôtre , elle ne fut pourtant pas en état , ni d'entreprendre sur Turin , ni de faire le Siège de Coni , ni même d'hiverner en Piémont , tant parce qu'il ne se trouva point de chariots en état pour remuer & servir l'Artillerie , que parce que les voitures des mulets ne se trouvoient pas suffisantes , pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol , & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve , qu'on ne doit jamais tellement se déterminer par son choix à une Guerre défensive , que l'on se prive absolument des moyens de la tourner en offensive , en cas que les fautes de l'Ennemi , ou des succès heureux rendent la chose possible.

L'année 1694. fut assez difficile à passer en France , non par des mouvemens de guerre , mais par des mal-

DU M. DE FEUQUIERE. 237
heurs du dedans du Royaume. Vers
la fin de 1693. la malice de quelques
gens d'affaires rendit l'argent plus
rare, qu'il ne l'avoit encore été; la
récolte fut mauvaise dans plusieurs
Provinces; ce qui mit les bleds à si
haut prix, qu'il périt beaucoup de
Peuple de miseres & de maladies, qui
en sont les suites inévitables.

Ces malheurs intérieurs porterent
le Roi à ne faire pour cette année
qu'une Guerre défensive par tout. M.
de Luxembourg fut chargé de celle
de Flandre sous les ordres de M. le
Dauphin.

Ce Général à qui le nombre de
Troupes ne manquoit pas, mais seu-
lement les moyens pour être en état
d'entreprendre, ne crut pas devoir
faire connoître aux Ennemis par des
mouvemens d'une simple défensive,
qu'il n'étoit chargé que de cette espé-
ce de Guerre, qu'il ne trouvoit pas
même convenable à la présence de
M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la
Campagne toute l'Armée du côté
de Tongres, pour marquer à M. le
Prince d'Orange qu'il entrepren-

droit sur Liège, en cas que ce Prince voulût se porter vers la Flandre.

Deux raisons l'engagerent à prendre ce parti : la premiere d'ôter par-là à l'Ennemi toutes ses vuës d'entreprise du côté de la Flandre ; la seconde de trouver pour toute la Campagne, ou au moins pour la plus grande partie, des subsistances pour l'Armée du Roi aux dépens du Pays ennemi.

Ce dessein lui réussit. M. le Prince d'Orange crut toujours que M. de Luxembourg vouloit assiéger Liège, dès qu'il l'auroit quitté de vûë, & ne songea dans ses campemens qu'à protéger Louvain, & à se tenir à portée de combattre l'Armée du Roi, si elle s'attachoit à Liège ; de manière que M. de Luxembourg fit vivre l'Armée une grande partie de la Campagne auprès de la Meuse, & laissa paisiblement faire la récolte par toute la Flandre, jusqu'à ce qu'enfin l'Armée du Roi étant campée à Vignamont, & celle du Prince d'Orange à Tavieres, ce Prince crut qu'ayant par cette position plusieurs marches sur l'Armée

du Roi , il pourroit arriver avant elle en Flandres , & qu'en couvrant bien ce dessein , il parviendrait à l'Escault , & se feroit de Courtrai , avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoyant sçut se disposer à des marches forcées avec tant de justesse , qu'il arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie , & rompit par-là toutes les mesures que M. le Prince d'Orange avoit prises pour se saisir de Courtrai , & se donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai , que M. de Luxembourg eut pour l'Armée , en laissant ainsi en repos le Pays du Roi.

Cet exemple sur une Guerre défensive , faite en conservant toujours un air de supériorité , ou au moins d'égalité sur son Ennemi , fera sentir combien la pénétration d'un Général , qui sçait connoître jusqu'aux momens que son Ennemi peut prendre pour exécuter un dessein , est utile & profitable à son Prince.

Car dans cette occasion , il est certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg , auroit fait une fin de Campagne désagréable ; au lieu que la sienne fut éclatante , & que sans action elle peut être mise au rang de ses plus belles , par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne se passa rien en Allemagne ni en Italie , qui méritent mes réflexions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695. changea absolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée , qui sous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuse , quand elle avoit combattu , & supérieure , quand elle n'avoit seulement fait que se remuer sous un si grand Général.

Le choix tomba sur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armée principale. La seconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers subordonné à M. le Maréchal de Villeroi ;

roi ; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année , ne chargea ce nouveau Général en Chef , que de la conservation des conquêtes précédentes , sans lui demander de se commettre à des événemens , dont il ne croyoit pas les succès si sûrs , quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuses , qu'il les auroit pû penser , lorsqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de son côté défait d'un aussi redoutable adversaire que l'étoit M. de Luxembourg , devant lequel il n'osoit plus se commettre ; songea à prendre un air de supériorité sur nos nouveaux Généraux , & pour cela forma le dessein du Siège de Namur , qu'il couvrit par des préparatifs immenses dans les Places des Espagnols du côté de la mer & de la Flandre , voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque , Ypres , Tournai , & Namur.

Le Roi , qui comme je viens de dire , avoit pour cette Campagne pris le parti de la défensive en Flan-

dres, & qui étoit persuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ses efforts pour entreprendre, songea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faisoient la droite & la gauche de l'étendue du Pays à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuse, Dunkerque sur la mer, Tournai sur l'Escaut, & Ypres près de la Lys, faisoient le centre de cette étendue de Pays.

Pour mettre donc à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une disposition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufflers s'assemblât vers Mons, pour observer Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'assemblât entre l'Escaut & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puissante garnison d'Infanterie, parce que cette Place étoit à une assez grande distance des autres, & que d'ailleurs elle est difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défense de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il se tenoit campé à l'Abbaye de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus destiné pour la défense d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis voulussent attaquer.

M. de Créqui fut destiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Bofflers eut ordre de se jeter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis se détermineroient à faire le Siège de cette Place.

Voilà quelles furent les mesures qui furent prises, pour la conservation ou la défense de ces quatre Places, & pour soutenir la Guerre défensive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable dessein étoit sur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonstration sur les autres Places.

Comme ses forces étoient fort supérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré, que nous ne voulions

soutenir cette année qu'une Guerre défensive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonspection en plusieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'assembla vers la haute-Dendre, & qui bien-tôt après vint entre l'Escault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Boufflers, destiné à l'observer, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint se placer sur la grande chaussée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le dessein de ce Prince sur Namur, ou Charleroi; & pour lui il vint à Becelaër sur la Heule avec son Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Escadrons, pour venir par Dixmude jusques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere disposition, par laquelle ce Prince croyoit donner également jalousie à toutes nos Places, étoit fort hazardeuse, & il n'au-

roit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Boufflers, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Pays depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-désavantageusement campée à Becelaër, où l'Armée de M. de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les 36. Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtem-

246 M E M O I R E S
berg dans le Camp qu'il avoit pris
entre la Kenoque & l'Abbaye de
Lo, sans que les Armées principa-
les de Messieurs de Villeroi & de
Boufflers eussent eu aucun mouve-
ment à faire, pour soutenir cette en-
treprise.

Il est certain que le succès d'une
de ces trois entreprises auroit chan-
gé la constitution de la Guerre dé-
fensive, sans exposer l'Armée du
Roi à un événement douteux, par
la grande supériorité où elle se seroit
trouvée, lorsqu'elle auroit voulu
agir contre l'un de ces trois Corps
des Ennemis, qui étoient également
à portée de l'Armée du Roi, & sans
communication entr'eux.

Et il est encore certain que ce suc-
cès auroit ôté à l'Ennemi toute pos-
sibilité de réussir dans le Siège de
Namur, qu'il s'étoit proposé de faire,
& qu'il auroit pour toute cette Cam-
pagne ôté au Roi toutes ses inquié-
tudes des desseins de ses Ennemis sur
ses Places, parce que son Armée se
seroit ainsi acquis une supériorité en-
tière sur celle de ses Ennemis, sans
s'être commise à un événement dou-
teux.

Cette mauvaise disposition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, sans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siège de Namur, M. le Prince d'Orange rassembra ses forces dispersées, repassa la Lys & l'Escault; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en passant, & alla investir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerre défensive, qui fera sentir de quelle conséquence il est à un Prince, de choisir pour quelque espèce de Guerre qu'il ait à soutenir, un Général, qui sçache se conduire de maniere à ne point laisser échaper les occasions heureuses, que son Ennemi ou présomptueux, ou peu judicieux lui présente, de s'acquérir une supériorité sûre, sans s'être commis.

Car il est certain que dans la conjoncture dont je viens de parler, il auroit suffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre

M. le Prince d'Orange hors d'état d'oser de toute la Campagne entreprendre un Siège comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés , comme je viens de dire qu'ils l'étoient , entraînoit indispensablement après elle la ruine des autres , ou tout au moins la perte de la supériorité sur les forces du Roi , & par conséquent l'inaction pour l'offensive.

Voilà donc à l'ouverture de la Campagne une occasion perdue par M. le Maréchal de Villeroi , dont la réussite dans l'une des trois entreprises qu'il auroit pû exécuter , étoit capable de changer la constitution de la Guerre , sans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute essentielle en entraîne presque toujours d'autres , il faut encore faire voir dans la suite de mes réflexions sur cette Campagne par rapport à la Guerre défensive , qu'elles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi , seulement par rapport à cette matiere.

Le Siège de Namur fut donc

formé par M. l'Electeur de Baviere avec l'Infanterie de son Armée, celle de plusieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute son Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque sur la grande chaussée avant le Siège de Namur, formoit une Armée d'observance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriser le Siège, lorsqu'il seroit nécessaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laissé pour couvrir les Places de la Flandre, avec soixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Escadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynse, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Boufflers, qui avoit côtoyé M. l'Electeur de Baviere dans la marche qu'il faisoit pour aller former le Siège de Namur; s'étoit suivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Escadrons de Dragons, & avoit renvoyé à M. le Maréchal de Villeroi toute son

Armée , à la réserve de quelque Cavalerie , qui avoit été destinée pour entrer dans les Places voisines de Namur , pour couvrir le Pays d'entre Sambre & Meuse , & le côté de Dinant.

Ainsi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi se trouvoit fort grosse , & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai , où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la disposition des Armées au commencement du Siège de Namur. Comme je réserve mes réflexions sur ce qu'il auroit été mieux de faire de notre part que ce que l'on fit , lorsque la matière m'y engagera , & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défensive ; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette espèce de Guerre.

Un préalable pour secourir Namur avec un succès vrai-semblablement heureux , étoit d'y pou-

voir marcher avec une grande supériorité, & sans inquiétude du Corps considérable, que M. de Vaudemont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconsidérément campé à portée de notre Armée infiniment supérieure à la sienne, & d'ailleurs mal postée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le dessein de l'aller accabler dans son Camp. Ses mouvemens pour rassurer ce Général ennemi, furent fort judicieux, & sa marche vers lui si secrète, que toute l'Armée du Roi se trouva sur les cinq heures du matin à deux portées de mousquet de la gauche de l'Ennemi, sans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi, un petit ruisseau qui n'avoit pas plus de cinq ou six pieds de large, & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maisons voisines du ruisseau. Il n'y avoit donc qu'à faire passer l'Infanterie sur les ponts,

& entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonstance fait avec vivacité, ne pouvoit souffrir aucune difficulté dans son exécution.

Cependant dans le moment de voir réussir heureusement un projet conduit au point de sa réussite, M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller passer le Mandel à Isenghien, à une lieue & demi au-dessus, disant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc, de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence possible, & débleya tout son Camp, avant que toute notre Armée fût seulement arrivée à Isenghien.

Exemple qui fait connoître, que dans des occasions aussi décisives pour changer la constitution d'une Guerre, & sauver une Place aussi considérable que Namur, il faut qu'un Général soit capable de profiter des fautes que fait son Ennemi.

Ce que je viens d'avancer sera

DU M. DE FEUQUIERE. 253
encore mieux justifié par ce qui se
passa le lendemain. Car il sembloît
que Messieurs de Villeroi & de
Vaudemont dans ce tems-là disputa-
tassent entr'eux, à qui feroit le plus
de fautes; en quoi pourtant M. le
Maréchal de Villeroi l'emporta sur
M. de Vaudemont, comme je vais
le faire voir.

Il étoit raisonnable de penser,
que M. de Vaudemont échapé d'un
danger aussi grand que celui qu'il
venoit de courir, s'éloigneroit assez
de notre Armée pour s'en mettre
hors de portée; cependant il ne
le fit pas, & il alla se camper sur la
hauteur d'Arfelle, le Village d'En-
terghen devant lui, sa gauche au
Mandel, & sa droite absolument dé-
couverte.

M. le Maréchal de Villeroi après
avoir passé le Mandel, s'étoit avan-
cé avec toute sa Cavalerie de la
droite & la Brigade des Gardes
Françoise; il avoit laissé le reste
de l'Infanterie derrière avec l'alle-
gauche de Cavalerie, & il avoit
ordonné à l'Infanterie de prendre
trois ou quatre Châteaux, dans

lesquels les Ennemis avoient des postes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoient d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en se retirant. Cette chétive expédition ne dura guères; après quoi les Troupes resterent en colonne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, lesquelles ordres elles ne reçurent que sur les deux heures du matin, qu'elles marcherent, & arriverent sur les six heures à vûe de l'Ennemi, qui étoit en bataille sur la hauteur d'Arfelle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire passer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reste de l'Armée marchant par la gauche, se feroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée sans aucune opposition; & apûte cette gauche, & une partie

DU M. DE FEUQUIERE. 255
de l'Infanterie du centre , se trou-
voient en bataille avec une supé-
riorité infinie devant la droite de l'En-
nemi , & à la distance tout au plus
de deux portées de Mousquet *.

Enfin tout conspiroit pour la gloi-
re de M. le Maréchal de Villeroi , &
la présomption de l'Ennemi lui pré-
sentoit encore une occasion sûre de
faire oublier la faute de la veille ;
mais il la laissa encore échaper ,
Sur le point de charger & d'accab-
ler cette Armée , qui pour la se-
conde fois dans l'espace de vingt-
quatre heures , s'étoit par sa faute
trouvée au moment d'être totale-
ment détruit , notre Général remit
l'affaire au lendemain , quelque in-
stance que l'on pût lui faire , pour
l'engager à ordonner , que l'on mar-
chât à la charge.

Ainsi Monsieur de Vaudemont
profitant de son bonheur & de no-
tre mollesse , fit la retraite devant
nos yeux , aussi tranquillement
qu'il l'auroit pû faire hors de no-
tre vûe , à la réserve d'une petite
arriere-garde de Dragons & d'In-
fanterie , que M. le Maréchal de

Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite , & de quelques coups de fusil qui furent tirés à la gauche sur l'arrière-garde des Ennemis.

Cet exemple servira pour justifier la nécessité de charger du projet d'une Guerre défensive , un Général qui ait les vûes suffisantes , pour ne pas laisser échaper les occasions sûres de changer cette espèce de Guerre défensive en une plus avantageuse.

Car enfin par rapport au sujet que jetaite , il est évident , que si M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu prendre avantage des occasions favorables , qui lui furent présentées par les Ennemis , pour les détruire par parties , il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées , ce qui auroit produit l'impossibilité à nos Ennemis de former aucune entreprisse.

Ainsi sans commettre l'Armée du Roi , il pouvoit tout au moins changer la Guerre défensive en une Guerre entre Puissances égales , bien moins

DU M. DE FEUQUIERE. 257
moins difficile à soutenir que la défensive.

Depuis cette année jusqu'à la paix de Riswick la Guerre fut presque par tout de la troisième espèce, qui est celle que j'ai dit qui se fait entre Puissances égales, puisqu'il n'y eut point d'entreprise, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troisième espèce, à la réserve des Sièges d'Ath & de Barcelonne, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient assemblés, & qu'on étoit même convenu, qu'on se rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût conclue dans un certain tems.

Je passerai donc aux réflexions à faire sur les incidens qui ont changé la nature des deux premières espèces de Guerre dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégénérer en la troisième espèce, qui est celle qui se fait entre Puissances égales, qui en se mesurant continuellement

dans leurs mouvemens , ne laissent pas de chercher les occasions de reprendre l'offensive , pourvû que cela devienne possible , sans se commettre mal à propos , & sans qu'un malheur qui n'auroit pas été assez sagement prévu , fasse retomber dans la défensive.

La Triple - Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puissances égales , l'offensive commencée en 1667. par le Roi contre les Espagnols , si la paix ne s'étoit conclue à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'année 1672. la Ligue qui se forma contre le Roi presque aussitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois fit bion-tôt changer la constitution de cette Guerre offensive , & la ramena à cette troisième espèce que le bon Gouvernement du Cabinet , & la capacité de nos Généraux sçurent pourtant toujours rendre profitable au Roi , qui par la paix de Nimègue y trouva des avantages considérables.

En 1673. M. de Montecuculli

DU M. DE FEUQUIERE 259
par l'enlevement du convoi de
Wirtzburg, avoit changé la nature
de la Guerre offensive que M. de
Turenne faisoit en Allemagne, &
avoit forcé ce grand Général à re-
venir sur le haut-Rhin, pendant
qu'il étoit allé s'établir sur le bas-
Rhin; & qu'il avoit contraint le Roi
à abandonner ses conquêtes de Hol-
lande. Nos Ennemis même se pré-
paroient à l'offensive en Flandres
pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la
Franche-Comté au printems de cet-
te même année M. de Turenne pres-
que dans le même tems, par le gain
du combat de Sintzheim, acquit l'é-
galité de force avec les Ennemis.
M. le Prince en Flandres par l'avan-
tage du combat de Senef, fit perdre
aux Ennemis les moyens de nous
faire une Guerre offensive, & les ré-
duisit à l'égalité.

M. de Turenne par les avanta-
ges de la bataille d'Emsheim, se
conserva encore dans l'égalité, &
par le combat de Mulhausen & de
Colmar, décida enfin de la supé-
riorité en sa faveur, & scut par ce

moyen changer la constitution de la Guerre, même pour l'année suivante, qui fut celle de sa mort.

Enfin presque toute cette Guerre qui se termina par la paix de Nimègue, fut glorieuse au Roi, soit lorsqu'il l'entreprit en personne, soit qu'il la fît par ses Généraux. De manière que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, elle ne laissa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entreprises heureuses, & des actions de Guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688. & qui ne finit que par le traité de Riswick, peut être mise au nombre des Guerres de cette troisième espèce. Elle fut d'abord offensive de notre part contre l'Empereur; elle se rendit bien-tôt générale par la Ligue des Puissances de l'Europe contre la France; & dès l'année suivante, qui étoit celle de 1689. elle parut toute défensive de notre part.

En 1690. le Roi reprit l'offensive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la

DU M. DE FEUQUIERE. 261
troisième espèce, & y resta jusqu'à
la Paix ; la défensive fut reprise en
Piémont, & l'offensive fut le caractere
de la Guerre qui se fit en Flandres
jusqu'en 1695. qu'elle dégénéra en
Guerre entre Puissances égales, pour-
tant avec quelques marques de supériorité
de la part de nos Ennemis, puisqu'ils
reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701. pour
la succession de la Monarchie d'Espagne,
sembloit devoir commencer par l'offensive
de notre part, parce qu'il paroissoit raison-
nable de penser que les deux Couronnes de
France & d'Espagne réunies pour leurs
intérêts communs, ne devoient point
souffrir que les Puissances qui vouloient
s'unir en faveur de la Maison d'Autriche
Allemande, eussent pris les mesures
convenables pour agir de concert, &
attaquer de toutes parts les Etats
séparés de la Monarchie d'Espagne.

Il falloit faire déclarer la République
de Venise pour la tranquillité & le
repos des Etats de la Monarchie
d'Espagne en Italie ; & il

n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité, qu'on devoit présumer qui seroit avantageuse à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de passer sur leurs terres, pourvu que les Troupes payassent ce qu'elles prendroient, ou consommeroient, on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y entreroient les premières, parce que sans cela elles ne pourroient pas s'approcher des Etats du Roi d'Espagne, tous situés en-deçà de Mincio.

Par cette première faute la Guerre commença en Italie par la défensive de notre part, & a toujours continué à y être telle jusqu'en 1706. que des événemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la Monarchie d'Espagne tous ses Etats d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable, pour faire changer la nature de cette Guerre défensive, & peut-être même pour la terminer glorieusement pour les deux Couronnes; c'est celui qui a suivi le combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme; l'exécution en avoit été heureuse, mais il auroit été nécessaire, que ce Général eût eu plus de vivacité pour marcher jusqu'à Salò sur le lac de Guardia, afin que les Allemands ne pussent pas songer à se rassembler que dans le Trentin; & qu'en même tems ce Général eût fait passer l'Adige à son Armée, & l'eût portée jusqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chassoit absolument les Allemands de toute l'Italie, & les réduisoit à abandonner cette Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été impossible d'engager les Vénitiens & les autres Puissances d'Italie, à concourir avec nous à son repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit du combat avantageux de Calcinato, & n'apporta aucun changement à la constitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eugène eut le tems de faire venir de

nouvelles Troupes des Princes d'Allemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force, & en mouvement, les Alliés que nous y avions, qui étoient les Electeurs de Baviere & de Cologne, & le Duc de Volfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volfembutel avant l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne dans la fuite de cette Campagne, de maniere que la Guerre avantageuse que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas Rhin, se tourna bientôt en défensive de notre part.

Les fautes particulieres faites pendant cette Campagne, peuvent être attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne se fit point un capital de soutenir Keiserwert, & dont les mouvemens incertains donnerent les moyens à nos Ennemis de se porter à la basse-Meuse, après la prise de cette Place.

Ainsi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé;

DU M. DE FEUQUIERE. 265
mencé, & qui devoit s'y tenir offensive, dégénéra bientôt en une défensive même honteuse.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les Etats Généraux avoient dans les Places Espagnols, jusqu'à ce que l'on eût pris avec eux des sûretés qu'ils n'armeroient pas, & n'entreroient dans aucunes Ligues contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République soigneuse de sa conservation, des sûretés contre les justes appréhensions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maison de France; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Espagne, ç'auroit été peu de chose, pour s'assurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit aussi prendre des mesures avec eux pour le commerce, si avantageuses & si exclusives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs

Négocians les eussent détachés de leur union avec l'Angleterre, union que le Roi Guillaume qui venoit de mourir, avoit scû conserver avec un soin extrême entre ces deux Puissances, quoique toujours jalouses l'une de l'autre pour la supériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les mesures sages; dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement prises, ou même négligées, de sorte que de notre plein gré, nous laissâmes dans l'inaction échaper les moyens de faire d'abord une Guerre offensive, qui n'auroit point été de durée par la grande supériorité, où se trouvoient alors les deux Couronnes réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la paix, pourvu qu'on eût eu des sûretés de sa durée.

Nos Ennemis donc après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les mesures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les Etats de la Monarchie d'Espagne, nous déclarèrent la Guerre, & la commencèrent eux,

DU M. DE FEUQUIERE. 267
mêmes par une offensive, qui fut
pendant quelque tems soutenue avec
quelque espèce d'égalité en Italie,
mais avec beaucoup d'inégalité du
côté du Rhin & de la Meuse.

Les raisons des événemens surpré-
nans de cette Guerre, qui dure en-
core pendant que j'écris, trouveront
leur place dans la suite de cet ou-
vrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Assemblée des Armées.

QUoiqu'il paroisse par le titre de
ce Chapitre, qu'il ne com-
prenne que le rendez-vous général
des Troupes, qui doivent compo-
ser une Armée, en un seul lieu pour
y camper; cependant comme il y a
plusieurs raisons & des tems diffé-
rens pour faire cette assemblée, il me
paroît nécessaire de donner ici quel-
ques préceptes généraux sur ce sujet.

L'Armée s'assemble une première
fois à l'ouverture d'une Guerre, &
tous les ans à l'ouverture de la Cam-
pagne, pour entreprendre un Sié-

ge, ou pour occuper un poste avantageux pour les subsistances.

Elle s'assemble entière, ou par parties séparées. Si l'Armée s'assemble une première fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre est offensive, ou elle est défensive. Si elle est offensive, il faut avoir précédemment disposé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en sorte qu'elles y arrivent toutes à même jour, s'il se peut. Ces mesures peuvent être justes, si l'on se proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raison pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, est pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choses nécessaires à l'exécution de l'entreprise méditée, se trouvent en même tems à la suite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entreprise.

Si l'Armée s'assemble pour soutenir une guerre défensive, on doit la commencer par l'assemblée de l'Infanterie en plusieurs gros Corps, soit sous, soit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre sa première entreprise plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la construction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie sous une Place, dans un Camp retranché & protégé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts suffisans, ou que l'on ne jugé pas pouvoir prendre avec sûreté ce Camp retranché sous la Place.

Il ne faut, en ce cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & sçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire sçavoir au Général, que pour la défense de la Place en cas de Siège.

Tout le reste de la Cavalerie doit tenir la Campagne sans s'enfermer, de peur qu'elle ne soit investie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la sagesse requise pour sa sûreté, & pour la liberté de ses mouvemens, qui peuvent avoir plusieurs vûes, soit d'introduire un secours de Troupes, ou un convoi, soit d'incommoder l'Ennemi dans ses fourages & ses convois.

Lorsque dans la suite d'une Guerre, on veut assembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la première, dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a résolu d'assembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laissée en arrière, dans des lieux commodes pour sa subsistance, soit en sec, soit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des patûtes.

Si le Général a pour objet de faire un Siège à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on se sera précédemment arrangé, ou la Place, qu'il veut arracher, est voisine de

D U M. DE FEUQUIERE. 271
plusieurs Villes de son Prince , &
l'objet unique ; ou il veut donner
jalousie à plusieurs Places également
à portée de pouvoir être attaquées ,
afin de tomber sur la moins pourvûë.

Si son objet d'attaque est de la
premiere nature , il doit assembler
son Armée en plusieurs Corps , éga-
lement d'Infanterie & de Cavale-
rie , afin qu'ils se mettent tous en
mouvement en même tems , par
proportion du chemin qu'ils ont à
faire , pour arriver tous ensemble
sur le terrain de l'investiture , dont
chaque Officier général menant ces
Corps , aura connoissance de celui
qu'il doit occuper.

Que si la Place que le Général
veut attaquer , est hors de portée
d'être investie par une seule marche
de ces Corps séparés , comme il
vient d'être dit , ou qu'il ait à don-
ner jalousie à plusieurs Places , pour
tomber sur la moins pourvûë , il
faut qu'en ce cas , l'assemblée de
son Armée soit général ; qu'aussi-
tôt qu'elle est assemblée , il se porte
en avant vers la Place qu'il ne veut
point attaquer ; qu'il fasse faire en

arrière des mouvemens de Pionniers & de grosse Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que si effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrais, & diminue son attention sur la Place qu'on a résolu d'attaquer, elle sera promptement investie par toute la Cavalerie, à la suite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il se pourra.

Que si le Général assemble son Armée pour occuper un poste avantageux pour les subsistances, comme on doit supposer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'est à sa prudence à se donner ce poste commode, par la connoissance qu'il a du pays & de l'état de l'Ennemi.

La maxime général en ce cas, est seulement que ce lieu soit sain par lui-même, bon par son assiéte, & commode, tant pour prendre sans risque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour se

conserver ceux du derrière de l'Armée; & enfin que ce poste ne soit pas d'une trop grande garde.

Je ne prescrirai rien de nouveau, en cas que l'Armée s'assemble entière, en ayant déjà parlé dans les articles précédens. Je dirai seulement qu'en cas qu'elle s'assemble par Corps séparés, le Général doit toujours observer que ces Corps soient placés avec commodité, par première & seconde ligne, afin de pouvoir se rassembler sans confusion sur le terrain qu'on a résolu de faire occuper par l'Armée, lorsqu'on l'assemblera.

Que si les quartiers sont couverts d'une rivière, ou d'un bon ruisseau, il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que si ces quartiers sont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorsque je traiterai des quartiers de fourages.

R E M A R Q U E S.

JE n'ai vû faire que trois fautes considérables dans la manière d'as-

sembler une Armée qui doit agir offensivement.

La première a été faite en 1667. lorsque le Roi assemblea son Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit proposé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point sans une nécessité absolue. faire faire une trop-longue marche à une Armée pour la première après son assemblée. La raison est que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui sortent du repos, & par conséquent que pour le reste de la Campagne, l'Armée se trouve moins bien servie de ses équipages particuliers, & même de ceux des Vivres, & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été assemblée vers le Casteau - Cambresis, elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Espagnols, & elle n'auroit pas été si fatiguée, qu'elle l'étoit lorsqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long séjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir of-

fenfivement, & dont fuivant les véritables maximes de la Guerre offensive, le premier mouvement doit porter fans perte de tems à l'exécution de l'entreprise méditée.

La seconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus confidérable que celle dont je viens de parler, est celle que fit M. de Catinat en 1690. à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'Armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoye étoient encore dans ce tems-là répandues sur les frontières de son Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offensive avantageuse, d'assembler l'Armée du Roi dans un bon pays, d'où elle pût empêcher, que les Troupes de Savoye ne puffent s'assembler pour protéger Turin, & où elle eût une longue & commode subsistance. Tous ces avantages se trouvoient sur la plaine de Millefleurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée

276 M E M O I R E S
de Suze , & de Pignerol.

Cette manière d'assembler l'Armée du Roi lui acqueroit la supériorité pour toute la Campagne , & la portoit tout-à-coup sur le grand objet d'entreprise , qui étoit Turin. Mais au lieu d'assembler l'Armée de cette manière , qui étoit la plus aisée , M. de Catinat sortit de la vallée de Suze , où il étoit avec une partie de son Armée ; il ne fit que la montrer à Turin , & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol , & se campa à Macel , où il resta même plusieurs jours.

Par cette faute dans la manière d'assembler son Armée à l'ouverture d'une Guerre , que M. de Savoye n'auroit pas été en état de soutenir , si elle avoit été bien commencée , M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut besoin , pour assembler ses Troupes auprès de Turin , & pour se faire joindre aux Espagnols , qui vinrent du Milanès au secours de M. de Savoye avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainsi donc la Guerre de Piémont ,

DU M. DE FEUQUIERE. 277
qui à sa déclaration pouvoit, & devoit même être offensive de notre part, par cette seule faute dans la manière d'assembler l'Armée, se tourna d'abord en une Guerre entre Puissances égales.

La troisième faute a encore été faite par M. de Catinat en 1701, lorsqu'il rassembla l'Armée du Roi en-deçà de l'Adige. Je sçai qu'on a dit qu'elle avoit son excuse par rapport à lui, sur les Ordres de la Cour, de ne point entrer dans les Etats de la République de Venise au-delà de l'Adige; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuse du côté de la Cour, qui devoit connoître la constitution de ce pays, & sçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi jusqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impossible à M. le Prince Eugène de sortir en Corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageusement aux débouchés, & de faire subsister sa Cavalerie dans une plaine, dont il n'auroit pas été le maître.

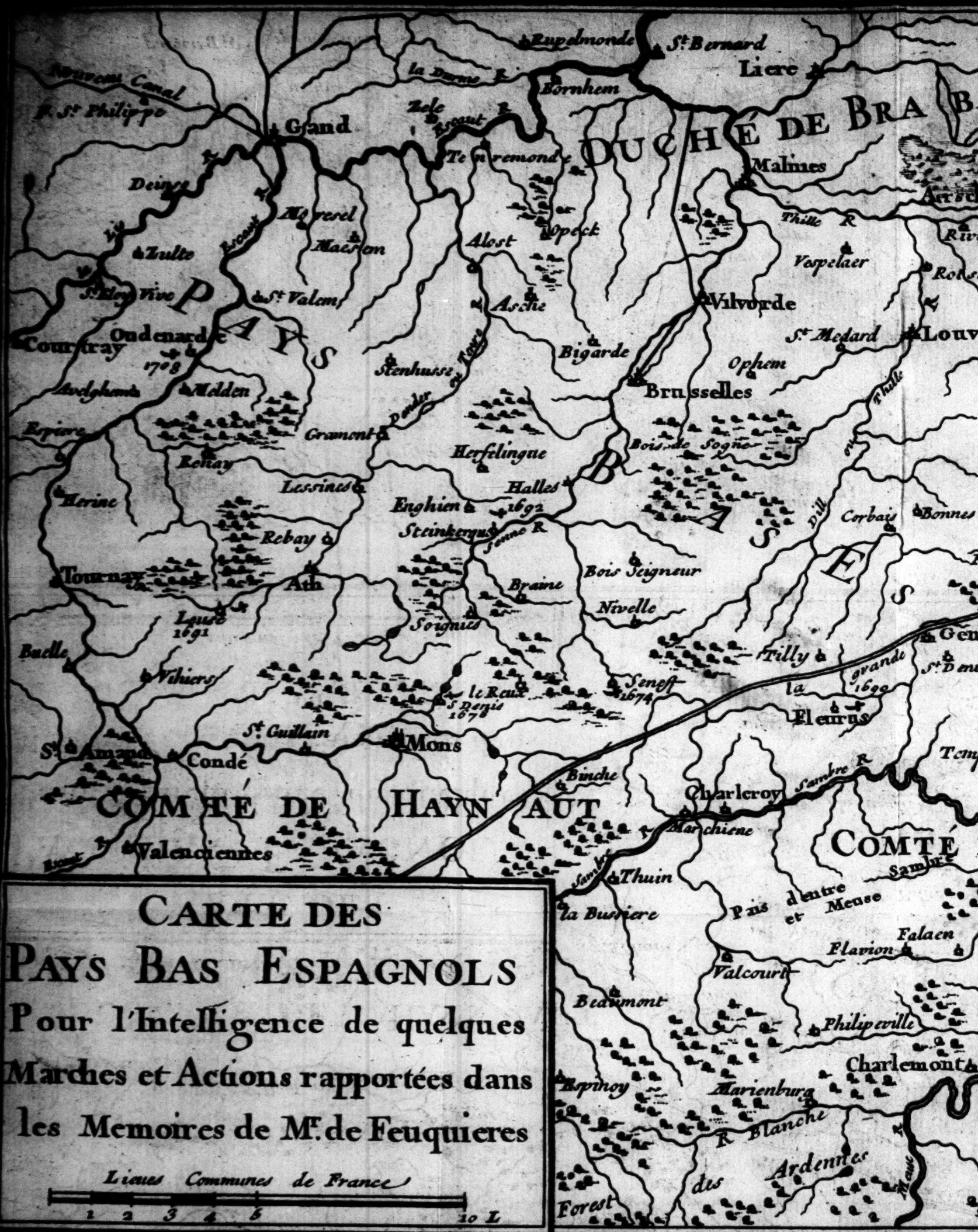
CHAPITRE LV.

Des Marches.

LEs marches des Armées se doivent régler sur le pays dans lequel on veut marcher, sur le tems, sur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & sur le dessein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on est campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorsqu'on se règle sur le pays dans lequel on veut marcher, il faut considérer premièrement de quelle nature il est; si on est hors de portée de l'Ennemi, ou si on le peut rencontrer dans la marche.

Si le pays est ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colonne, par aîle: celle de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & suivant l'éloignement, ou le voisinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colonnes, ou derrière les colonnes.



CARTE DES
PAYS BAS ESPAGNOLS
Pour l'Intelligence de quelques
Marches et Actions rapportées dans
les Memoires de M. de Feuquieres

Lieues Communes de France

1 2 3 4 5 10 L



Si l'Ennemi est hors de portée, il ne faut pas pour cela laisser en dehors des colonnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il est possible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laisser à d'écouvert les colonnes d'Artillerie, de gros & de menus bagages, à cause qu'il les faut garantir contre les petits Partis, soit des Places, soit de l'Armée ennemie, qui se prevaudroient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi est proche, & que le pays soit assez ouvert, pour que l'on puisse marcher sur plusieurs colonnes, il ne faut laisser entre les marches des deux colonnes, que la seule colonne d'Artillerie, & faire marcher derrière l'Armée, ou sur la droite, ou sur la gauche des colonnes, tous les gros & menu bagages en dehors des colonnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les partis, qui pourroient s'être glissés dans les der-

rières de l'Armée, ou qui seroient embusqués sur les flancs; & l'on ne souffrira jamais que ces colonnes devancent la tête de l'Armée.

Une précaution général, est d'avoir toujours, & indispensablement, un nombre de Travailleurs à la tête de chaque colonne, pour racommoder les ponts, ouvrir les passages trop étroits, & racommoder des mauvais pas dans les chemins, afin que rien ne retarde la marche de l'Armée, & n'oblige à défiler. Ceci s'entend d'une marche imprévue, & tenue secrète par des raisons; sans quoi il est prudent au Général, dès qu'il est arrivé dans un Camp, de se faire préparer d'avance plusieurs marches, pour se servir de celle qui lui conviendra, lorsqu'il voudra marcher.

Si on se regle sur le tems, il suffit de dire qu'on ne doit jamais sans nécessité forcer les marches; elles ruinent les hommes & les chevaux. Si on est attentif aux mouvemens que l'Ennemi peut faire dans le tems de la marche, elle ne scauroit être faite avec trop de précaution, & doit être

DU M. DE FEUQUIERE. 281
être débarrassée de ses gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, sont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre; ou l'on se retire de devant lui pour éviter le combat; ou l'on change de Camp pour se donner des commodités, soit pour les vivres, soit pour les fourages, ou on veut les ôter à l'Ennemi; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau pays; ou on veut empêcher qu'il n'y entre, ou on veut passer des défilés ou une riviere devant lui, ou on veut empêcher qu'il ne les passe; ou on veut investir une Place dont on croit pouvoir faire le Siège; ou on veut empêcher qu'il n'en investisse une, qu'on auroit peine à secourir, quand l'investiture en seroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher son Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée se réglant donc sur l'exécution d'un dessein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il est présupposé

que les événemens précédens vous ont mis en état d'exécuter. Car il est de la prudence à la Guerre, de ne jamais rien entreprendre, sans avoir prévu tout ce qui en peut troubler le succès. La réputation d'heureux ne suffit pas à un Général, celle de sage & de prévoyant lui est plus utile, & beaucoup plus nécessaire.

Quoiqu'il soit presque impossible de donner des règles certaines sur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler; cependant je ne laisserai pas de poser des principes généraux sur chaque maniere de marches, qui suffiront pour prescrire des maximes, capables de faire éviter les inconvéniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre sûres & aisées.

Lorsqu'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier autant qu'il est possible, les colonnes de Troupes afin de faire plus de diligence, au moins jusqu'à ce que l'on soit à portée du pays, où l'on

DU M. DE FREQUIERE. 283
croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de se procurer plusieurs marches pour la colonne d'Artillerie , même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colonnes d'Infanterie , & cela afin que l'Artillerie arrive assez tôt , pour être placée sur la ligne suivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoyés en lieu , où ils soient en sûreté , & les menus bagages ne doivent marcher qu'à sa suite , même de loin , & laissant entre eux & les Troupes , une distance qui empêche qu'ils ne se broüillent avec les colonnes des Troupes , si elles faisoient quelque petites altes , pour des raisons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette distance doit même être suffisante , pour laisser une espace entre les menus bagages , & la seconde ligne , capable de réformer sans embarras la première ligne , si dans le commencement du combat , il y en avoit une partie de renversée par l'Ennemi. Il est même encore plus prudent à un Général , qui

marche à son Ennemi pour le combattre, d'être absolument débarrassé de ses menus bagages, quand même l'Armée en devroit souffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colonnes de bagages, des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colonnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queue, & sur les flancs des escorres, pour les empêcher d'être pillés & mis en confusion par de petits Partis ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée soit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, suivant le Pays, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne soit surprise en colonne, en cas, comme il peut fort bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils sont gens de confiance ; sinon le Général en doit choisir de bons pour une pareille commission, parce qu'elle est d'une fort grande conséquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parce que, comme il marche légèrement, & sans aucuns embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir plusieurs petits Partis devant lui, & sur ses flancs ; la nature du pays par lequel il passe, lui sert de règle pour la maniere de se conduire avec sûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des ailes & des colonnes, suivant l'ordre de bataille ; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent précéder la marche du Corps de l'Armée. C'est à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal

de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée, jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur le terrain où le Général veut camper, sans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp ayant posté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il se peut, pour découvrir le pays, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoie chercher le campement, & distribue le terrain sur lequel ensuite l'Armée arrive, & se met en bataille par première & seconde ligne, pose les armes & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire sortir les Fourageurs, qui pour ce premier soir, ne doivent fourager qu'en dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées

DU M. DE FEUQUIERE. 287
reviennent au Camp , les Gardes
se rapprochent du poste que le Ma-
réchal de Camp leur aura marqué ;
& lorsque la nuit est proche , elles
reviennent à leur poste de nuit , que
le Maréchal de Camp leur aura aussi
marqué.

Après que l'ordre est donné , les
Partis commandés sortent du Camp,
& s'avancent vers le lieu , où l'on
sait qu'est l'Ennemi , pour tenir l'Ar-
mée avertie de tout , de crainte de
surprise , & pour éclairer la marche
du lendemain , en cas qu'il y en ait
une à faire.

Voilà à peu près , ce qui se peut
donner de maximes générales sur la
manière de marcher en avant , &
vers l'Ennemi. Tout ce qui se peut
pratiquer d'ailleurs en pareil cas
de plus particulier , réside dans la
nature du Pays , que l'Armée tra-
verse.

Que si l'Armée marche en arriere
pour éviter le combat , elle fait mar-
cher d'avance & même avant la
nuit qui doit précéder la marche
en arriere , les gros & les menus
bagages avec une bonne escorte ,

dont le Commandant ſçait juſqu'où il faut qu'il marche; enſuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps deſtiné à ſa garde, n'en conſervant que quelques brigades auprès de l'Infanterie en cas de beſoin.

Toute l'Armée ſe tient en bataille, ſous les armes, juſqu'à ce que tout le Camp ſoit débarraſſé. Que ſi l'Armée a des défilés derrière ſon Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & paſſages multipliés autant qu'il aura été poſſible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, il ſe trouve des endroits propres à y en placer, pour être ſervi contre l'Ennemi avec ſuccès.

On doit tenir devant la première ligne les vieilles Garde du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arrière-Garde de tout. * Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorsqu'elle ſe met en marche, afin d'être placées où elles doivent être, lorsque l'Armée arrivera ſur le terrain où il a été réſolu de la faire camper.*

Lorsque

Lorsque les défilés sont entièrement débarrassés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été postée, l'Armée marchera par la seconde ligne à colonne renversée, & chacun des Officiers qui conduit une colonne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, observant bien de ne point embrouiller la marche d'une autre colonne.

Quand cette seconde ligne a passé le défilé, elle se retourne, & se met en bataille pour attendre que la première soit passée, ou pour la soutenir en cas qu'elle soit pressée par l'Ennemi.

Lorsqu'il en est fort proche, & qu'il veut absolument engager une affaire, on doit les jours précédens, avant la marche, faire faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelquesfois même deux. Ce second ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puisse entrer dans les défilés par les côtés, sans cou-

vrir les redans, dont le feu de l'Infanterie, qui y est placée, doit protéger son entrée.

En ce cas, il est bon que ce soit la seconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la seconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, se forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché est placé, on fait marcher la première ligne en colonne renversée, qui continue sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait passé le défilé, où elle se met en bataille, pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & ensuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arrière-Garde, jusqu'à ce qu'on soit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que si l'Armée qui veut éviter le combat, a une rivière à passer au lieu de défilé, les précautions à pren-

dre pour la sûreté sont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je pense qu'on doit observer.

Le Général doit enfermer son Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs jusqu'à la rivière, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ses flancs, il doit établir de grosses redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à séparer les Troupes qui seront en bataille, des ponts sur lesquels elles doivent passer. On doit aussi faire un second retranchement qui couvre tous les ponts, & qui soit ouvert de distance en distance, à côté des ponts, pour laisser le passage libre à la Cavalerie, dont la retraite est toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorsqu'il faut qu'elle passe sur des ponts. Dans ce second retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y met-

292 M E M O I R E S
tre de l'Infanterie, pour faciliter la
levée desdits ponts, quand l'Armée
aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doi-
vent avoir précédé d'un tems con-
sidérable la marche de l'Armée; la
Cavalerie doit aussi précéder la mar-
che de l'Infanterie. La premiere In-
fanterie qui passe la rivière doit être
postée, & retranchée sur l'autre
bord dans les redoutes qui doivent
protéger les flancs de l'Armée. Rien
ne doit être vû marcher par l'Enne-
mi, afin qu'il n'apprenne pas le tems
de la marche pour attaquer; parce
que le désordre est fort à craindre en
pareil cas; & si l'Ennemi est à la vûe
du Camp, il ne faut marcher que de
nuit, après pourtant que les seconds
retranchemens, les redans & redou-
tes auront été garnies de jour pour
éviter le désordre. Ce tems doit
pourtant être pris de manière que ce
mouvement ne puisse point être vû
par l'Ennemi.

La troisième manière de faire mar-
cher l'Armée, qui est celle où elle
change de Camp pour la commo-
dité des subsistances, n'a rien de

DU M. DE FEOQUIERE. 293
particulier pour les précautions, &
tombe dans les maximes générales
pour les marches.

La quatrième, qui est celle où l'on
marche pour ôter à l'Ennemi, ou
des fourages commodes, ou des fa-
cilités pour des convois de vivres,
n'a point aussi des maximes particu-
lières. L'utilité de ce mouvement
dépend de la connoissance exacte,
que le Général a acquise du pays dans
lequel il fait la Guerre.

La cinquième, qui est celle de
forcer l'Ennemi à quitter le pays où
il est, n'a point encore de maxime
particulière pour son exécution.

* On peut seulement dire, que
son utilité ne se fera sentir, qu'au cas
que l'on puisse par cette marche fai-
re craindre à son Ennemi, ou une
entreprise sur quelque'un de ses postes
dépourvûs, ou une course dans son
pays par un Corps de Cavalerie, qui
pendant qu'il sera dehors, fera cou-
vert de l'Armée, & sans crainte d'être
battu.

La sixième manière, qui est celle
d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans
un pays, n'a point encore de maxi-

294 MEMOIRES M
mes particulières pour son exécution. Son utilité réside entièrement dans la capacité du Général, qui sçait se choisir le meilleur poste pour ce dessein. *

La septième manière, qui est celle de passer des défilés, ou une rivière devant son Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les passe devant l'Armée, a des règles particulières pour être exécutée sûrement. En voici les principales.

Ces défilés sont causés, ou par des montagnes qui resserrent la marche de l'Armée, & la réduisent à une colonne seule, ou par des marais ou forêts, ou par une rivière, ou par des ravines difficiles à passer, & à rendre praticables.

Si ce défilé est de la première espèce, il faut sçavoir si ces montagnes ont plusieurs gorges, si l'Armée qui veut passer est du côté où la montagne est plus élevée, ou la plus humilée sur la plaine.

Si ce passage de montagnes a plusieurs gorges, il faut faire entreprendre plusieurs des plus contigues par l'Infanterie de l'Armée, laquelle au-

ra des détachemens qui monteront, & se soutiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colonnes qui marcheront au-dessous, de manière que si l'Ennemi est posté sur le plus haut, il puisse craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne soit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-dessous.

Que si l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre, il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet espace, par plusieurs endroits; parce qu'il suffit d'en forcer un seul pour se rendre maître de tout le front, qui se trouve séparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent se rejoindre, pour former un Corps capable de résister au Corps qui a forcé, & qui est ensemble.

Comme il ne se peut pas aussi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voisines, & à qui il aura été prescrit de tâcher de monter sur les revers de la gorge, qu'on a résolu d'attaquer sérieusement, occu-

pera, ou déplacera sûrement l'Infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conséquent l'attaque du front plus praticable, ce qui est d'autant plus sûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus se rejoindre avec le reste des Troupes portées sur le front, qu'il a voulu défendre, sera contraint de se retirer en détail, pour tâcher de se rejoindre; pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoyés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en se soutenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je sçai par expérience, qu'il y a des natures des pays, où les gorges se trouvent tellement resserrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inaccessible jusqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en déposter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés sont causés par des marais, qui barrent absolument le

pays, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une rivière, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puisse tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les passer, que d'y faire des chaussées de fascines, & d'espace en espace des redoutes, dans les lieux du marais qui seront les plus secs, & où l'on pourra placer quelque Infanterie, & même du canon, afin que la colonne qui sera en marche sur cette chaussée, soit protégée, & même couverte par le feu du canon & de la mousqueterie, qui sera dans ces redoutes.

Après tous ces soins, si l'Ennemi qui veut empêcher le passage de ces marais, sçait se placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échaper à sa vue, il lui sera bien aisé d'empêcher qu'on ne réussisse dans cette entreprise.

Si ces défilés sont causés par une forêt, dont le fond soit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins secs, dans lesquels l'Ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie: comme les déblais de ces abbatis sont longs à faire sous le

298 MEMOIRES
feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien fouiller toute la forêt par son travers, essayant de trouver quelque passage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs, ou les derrieres; auquel cas, on les déposera aisément, après quoi il ne restera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premieres colonnes d'Artillerie, ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il se fera apparemment posté dans la plaine avec son armée, à distance d'empêcher qu'on ne puisse déboucher du front, lorsqu'on est parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre autant qu'il est possible; de border le front de l'Ennemi, s'il se peut; placer du canon à plusieurs endroits; gagner du terrain sur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, lesquels ouvrages seront garnis d'Infanterie & de canon; lier ensuite ces

ouvrages les uns aux autres, afin d'y placer tout une ligne. Après cela, suivant la constitution du pays, la seconde ligne pourra déboucher de la forêt, sous la protection du feu de la première ligne retranchée, soit pour gagner par la droite ou la gauche le flanc de l'Armée ennemie, soit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit rasé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reste aucune séparation entre les deux lignes, qui les empêche de se communiquer, & de se soutenir, & de garder la distance qui doit être observée, entre les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi est une rivière, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui soient séparés, & dans une distance hors de la vûe, il en faut surprendre quelqu'un par des mouvemens de nuits, & avoir disposé des Troupes, de manière que pendant qu'elles passent à ce gué, on paroisse occuper fortement l'Ennemi en

quelque autre endroit éloigné de celui où l'on passe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finissent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la rivière, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit passé, & qui se seroit étendu pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colonne.

Souvent ces gués peuvent se trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire passer toute la Cavalerie la première afin de s'y placer. Souvent aussi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie passât devant vous; & en ce cas, il faut faire passer l'Infanterie la première, afin qu'elle garde le défilé, & soutienne un combat, pendant que la Cavalerie passe, & se reforme derrière l'Infanterie, ou sur son

alle suivant le terrain.

Si la rivière qu'on veut passer n'a point de gué, il faut observer si les bords en sont hauts & escarpés, & de quel côté est la supériorité des bords : parce que si elle se trouve du côté de l'Ennemi, il est inutile d'ententer le passage ; on n'y réussiroit pas.

Il faut observer encore si la rivière a plusieurs Isles, & si ces Isles sont couvertes de bois. En ce cas on peut se rendre maître de quelques-unes de ces Isles ; faire un Pont sur la branche de la rivière jusqu'à l'Isle ; voir de quelle nature est le terrain du côté de l'Ennemi ; si il est de manière qu'on n'y puisse prendre aucun établissement, pendant que l'on construit le Pont entre l'Isle & le bord ; & si l'Armée, à la faveur de cet établissement, peut passer par la droite ou la gauche du retranchement, sans pouvoir être combattue par l'Ennemi, avant qu'elle soit entièrement passée ; sans quoi l'entreprise ne réussira pas.

Que si ce sont des ravines con-

302 MEMOIRES
sidérables & difficiles qu'on veut
passer, & que l'Ennemi soit à portée
de s'y opposer, il faut encore obser-
ver de quel côté est la supériorité du
terrain, sans laquelle cette opération
ne peut réussir.

Il faut observer la nature du sol.
Si elle est de roche, elle est pres-
que impossible; si elle est de terre
que l'on puisse renverser des deux
côtés, & réduire en talus, cela
peut devenir praticable. Mais dans
ce cas, la plus grande difficulté est,
que comme cette espèce de travail
est fort long, il peut être détruit
en un moment par le premier orage.
Je n'en parle ici que pour ne rien
omettre de toutes les opérations de
Guerre.

Sur toutes les différentes manières
de cette septième nature de
marche, il n'y en a aucune sur la-
quelle on puisse s'assurer de la réus-
sire, sans une grande supériorité de
force sur l'Ennemi, qui fait qu'il ne
peut pourvoir à tout, ou sans avoir
à faire à un Général borné dans ses
lumières, & qui ne sera pas placé
dans une distance convenable, pour

empêcher son Ennemi d'oser hazarder de défilér près de lui, sans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de se former.

Lorsque le Général aura conduit son projet jusqu'au point de faire marcher son Armée, pour faire investir une Place, qui est la huitième des manières de marcher, il y a plusieurs choses à observer, tant par rapport à la situation de la Place qu'on veut investir, que par rapport à la connoissance de ce mouvement, qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la suite de ce discours, il se trouvera un Chapitre particulier de la manière d'investir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Où l'Armée est assemblée précédemment, ou elle est encore dans les Places & postes voisins. Si elle est assemblée, ou elle est proche de celle des Ennemis, ou elle est hors de portée. Si elle en est proche, il faut que la marche soit vive, faite avec précaution, débarrassée d'équipages, & l'investiture si bien reconnue, que la marche seule de l'Armée la fasse.

Cette manière d'investir une Place est souvent dangereuse ; parce que l'Armée qui investit peut avoir été suivie d'assez près , pour n'avoir pas le tems de se rejoindre , & de s'opposer à l'Ennemi qui vient en bataille ; ainsi je ne la conseillerai jamais.

Il est bien plus sûr d'opposer toute l'Armée à celle de l'Ennemi , en tenant la Place que l'on veut investir derrière , & en couvrant ainsi le Corps destiné à faire le Siège. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siège avec deux Armées , l'une d'observance , qui est celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi , & l'autre qui doit se renfermer dans des lignes , & faire le Siège.

Si on est hors de portée de l'Ennemi , il y a moins de précautions à prendre ; & en ce cas-là le Général peut garder les menus bagages avec lui , si la constitution du pays par lequel il doit marcher le lui permet.

Si ce Siège se fait à l'ouverture de la Campagne , & que l'Armée soit séparée seulement par de gros Corps , il faut que toute la Cavalerie

DU M. DE FEUQUIERE. 305
rie qui compose l'Armée, par tout
où elle sera, ait des ordres secrets
pour marcher à différentes heures,
suivant la distance où elle se trou-
vera de la place qu'on veut inve-
stir; que le terrain que chaque Corps
de Cavalerie doit occuper dans
l'investiture, lui soit précisément
marqué; & que toute cette Cavale-
rie se trouve en même tems autour
de la Place.

Il faut tâcher de prendre ses me-
sures de manière que l'investiture
se fasse avant le jour, afin qu'à la
pointe du jour, il ne puisse plus rien
fortir de la Place, & qu'il n'y ait
qu'à marquer le terrain des Camps,
& des lignes. L'Infanterie doit, au-
tant qu'il se peut, avoir suivi la Ca-
valerie de près, afin de pouvoir, dès
son arrivée marcher sur les terrains
qu'elle doit occuper dans la circon-
vallation.

La neuvième manière de faire
marcher une Armée, est quand elle
a pour objet de garantir une Place
d'être investie.

Lorsque dans la suite je parlerai
des Sièges, on y trouvera les pré-

cautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela qu'il se place de manière qu'il couvre toujours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une rivière, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de manière à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps supérieur à celui qu'il peut y mener avec diligence; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empêche de faire diligence, & que pendant ce tems-

là les bagages de l'Armée se retirent derrière les Places, pour y être en sûreté, tant dans leur séjour, qu'en la rejoignant.

Lorsque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer jusqu'à la Place de le faire sans s'arrêter, parce qu'il arrive presque toujours, qu'une Place qui reçoit un secours dans le tems de son investiture, déconcerte assez l'Ennemi, pour le faire désister de son entreprise.

Le secours entré, s'il est raisonnable, le Général doit se retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute son armée, la rejoindre, pour après cela, si l'Ennemi persiste dans son entreprise, chercher les occasions de le forcer dans ses lignes, ou de battre quelqu'un de ses convois, ou de le resserrer dans ses fourages.

Si au contraire le côté par lequel il sera arrivé à la Place, n'a pu être investi par l'Ennemi, à cause des difficultés qu'il aura trouvées à y

passer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que le reste de son Armée y soit arrivé; ce qui fera sûrement retirer l'Ennemi, parce que son entreprise deviendra impossible à exécuter.

R E M A R Q U E S.

J'AI traité dans mes Maximes de toutes les différentes manières de faire marcher une Armée. Ainsi mes réflexions ne seront que sur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai suivant les préceptes que j'ai établis. Mes réflexions sur ce sujet seront donc moins étendues que le Chapitre, où je traite à fonds cette matière.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande jusqu'à la Meuse, & qu'il fut arrivé près de Mastrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il sçut que M. le Prince d'Orange étoit campé sur la grande chaussée, avec toutes les forces des Espagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un

Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre dans un Pays assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au-devant de M. de Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse.

Ces démonstrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança jusqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour passer brusquement la Meuse à Mastrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de sorte que ces deux Généraux se joignirent, sans que M. le Prince d'Orange pût s'y opposer.

Cet exemple fait connoître, que la bonne conduite d'un Général dans sa marche lui procure presque toujours la certitude de la faire heureuse, & le succès du dessein pour lequel il l'a entreprise.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbourg il se porta au bas-Rhin, pour donner le moyen à M. le Prince d'Orange de faire le Siège de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, ayant trouvé sa place ailleurs, lorsque j'ai parlé de l'enlèvement du comte de Wirtzbourg, je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira plusieurs exemples de belles marches.

La première a été celle que fit M. de Turenne, lorsque partant de la haute-Alsace, où il étoit avec une partie de son Armée, pour couvrir la Conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que les Ennemis avoient assemblé à Sintzheim entre Philisbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été si capablement, & si secrètement préparée par M. de Turenne, qui avoit successivement avancé des Troupes sur la route de Philisbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu, sans avoir eu aucune connoissance précédente des mouvemens que ce Général avoit faits, pour rendre sa marche plus vive.

La seconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Espieres, pour secourir Oudenarde, assiégée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'assez bonne heure pour être placée sur les hauteurs, qui étoient au-

dessus de la Ligne de circonvallation , M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la pensée de sortir de sa ligne pour occuper ces hauteurs, ce qui auroit rendu son secours plus difficile.

Ce Prince se disposa donc seulement toute la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs, mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie, & fit perdre à M. le Prince le fruit de ses beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter sur l'arrière-Garde de l'Armée Ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, se servit avec capacité de la constitution du pays, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille sur une hauteur, qui se trouvoit derrière l'Armée du Roi, dont elle n'étoit séparée que par un petit ruisseau, qui couloit entre les deux hauteurs.

Cette





CARTE DU COURS DU RHEIN

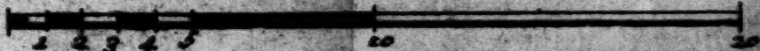
Depuis Basle jusqu'a Mayence

Et Partie de la

MOZELLE

Avec les pays qui les environnent Pour l'intelligence de quelques Marches et actions rapportées par M. de Feuquieres

Lignes communes de France



Cette contre-marche d'une Armée qui sembloit se retirer, pour évaluer une affaire, étoit si judicieuse, que M. le Prince d'Orléans entreprit sur son arrière-garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, sans prêter le flanc à M. de Souches ainsi placé.

La troisième belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi à la fin du mois de Décembre, lorsque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedford sur les quartiers que l'Armée des Ennemis, infiniment supérieure à la sienne, croyoit tranquillement conserver dans la haute-Alsace. Il les força de les abandonner après plusieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort séparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui sont entre l'Alsace & la Lorraine, ce grand Général avoit

envoyé des ordres à tous les quartiers de marcher comme s'ils n'avoient eu dessein que de s'étendre pour la commodité des subsistances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voisine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alsace.

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoyées aux Troupes, finissoient vis-à-vis des passages par lesquels il vouloit rentrer en Alsace; ainsi toutes les Troupes, sans le sçavoir elles-mêmes, se trouverent en même tems aux deux rendez-vous généraux de Tannes & de Bedford, d'où elles partirent pour entrer dans la haute-Alsace, & tombèrent sur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, sans avoir eu aucune connoissance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif sur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ses

Troupes , parce que l'on doit être persuadé , qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles , & qu'ils cachent toujours un dessein , & conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange , après lui avoir fait lever le Siège de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince , qui vouloit le combattre ; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens , & se couvrir du Jaker , qu'il entra ensuite dans la Méhaigne , & gagna Charleroi , sans qu'il fût possible à M. le Prince d'Orange d'engager une affaire , quelque désir qu'il en eût.

En 1667. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine , furent belles & sçavantes. Ce Maréchal durant quatre mois ne perdit jamais son Ennemi de vûe , & s'opposa toujours de front à tous les mouvemens en avant qu'il voulut faire , soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare , soit pour passer la Meuse du

côté de Mouzon , sans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à son Armée , M. de Lorraine pût trouver l'occasion de le combattre , parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général , compassa si sagement jusqu'à ses moindres mouvemens , qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems , qui pût lui procurer la possibilité de connoître avec apparence d'un succès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes , pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature , parce qu'il auroit été impossible de rien dire sur ce sujet , qui pût servir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui dans le cours de cette Campagne , a trouvé sa règle dans la discussion des différens objets , qu'une Armée peu avoir pour marcher.

Il est certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui , ont toutes eues quelque partie des préceptes & des attentions qu'un Général doit

avoir , lorsqu'il fait marcher son Armée , différemment appliquée suivant la constitution particulière des pays , où il s'est trouvé dans la nécessité de s'opposer aux mouvemens de son Ennemi.

Je finirai mes réflexions sur les marches par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres sous M. le Dauphin. L'Armée étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuse derrière elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres ; la droite appuyée à Méhaigne. Par ces deux positions il est aisé de voir, qu'après tous les fourages de ce pays également consommés par les Armées, l'Ennemi n'ayant plus rien à craindre pour Liège, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir sa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'assura par-là les fourages d'entre la Lys & l'Escault, & le poste de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps considérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut

qu'il feroit aisément ce mouvement , parce que pour l'exécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches sur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg , qui étoit dans une attention continuelle sur les mouvemens de l'Ennemi , se disposa à une marche vive , dès que l'Ennemi commenceroit la sienne.

Pour cet effet , quelque jour avant que l'Ennemi se mît en mouvement , il fit avancer sur sa marche des Brigades de Cavalerie jusqu'à la hauteur de Bussiere sur la Sambre , sous prétexte de couvrir le pays d'entre Sambre & Meuse contre les courses de l'Ennemi , & fit faire une diligence si extraordinaire à toute l'Armée , dès qu'elle commença à marcher , que sa tête arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie. Cette avance lui suffit , pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts sur l'Escault , & l'obliger d'aller passer cette riviere à Oudenarde , & la Lys auprès de Gand , pour aller finir sa Campagne

DU M. DE FEUQUERRE. 319
à Rouffelaër, sans avoir pu empê-
cher M. de Luxembourg de faire
subsister l'Armée le reste de la Cam-
paigne aux dépens de la Châtellenie
de Courtrai & des Espagnols, &
même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles mar-
ches, qui finissent à cette année,
suffisent pour faire connoître l'uti-
lité dont elles ont été, pour les suc-
cès avantageux qu'elles ont pro-
duits, & quelle a été la différence
de la capacité des Généraux qui les
ont faites, d'avec celle des Géné-
raux dont le Roi s'est servi depuis
ce tems-là, & dont aucun ne m'a
fourni un seul exemple à citer sur
cette matiere des marches, qui mé-
rite d'être suivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

* **C**E Chapitre contiendra deux
parties. Dans la premiere je
parlerai seulement de la maniere
dont on marche au Campement,
par qui, & comment le Camp se

fait, & quelles sont les règles générales pour y marcher, pour faire ce Camp, & pour l'assurer. Dans la seconde partie j'examinerai toutes les manières de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit à la fin des Campagnes.

C'est le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général, & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le Camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorsque l'Ennemi n'est point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée se mette en mouvement, le Maréchal de Camp se met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanterie destinée pour la Gardes des environs du Camp, suivi des Officiers destinés à faire le détail du Camp, qui sont le Maréchal des Logis de l'Armée & ses Fouriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce Corps, le Major-Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major-Général de Dragons, &

les Majors de Brigades; du Major de l'Artillerie, du Préposé pour les Vivres, & des Brigades & Colonels de jour, & derriere les Gardes marchent tous les Fourriers, & gens qui vont au Campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant sur le terrain où il veut camper l'Armée, après avoir seulement marqué la droite & la gauche du Camp, & désigné le Quartier-Général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, aussi loin qu'il le jugera à propos; pour laisser entre les lieux où il placera lesdits Gardes, & le Camp, assez de distance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau, & la paille, qui lui sont nécessaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné seulement l'alignement du Camp, il doit indispensablement observer de laisser à la tête de ce Camp un espace convenable pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille, en cas de besoin.

Il appuyera ses aîles, ou de Villa-

ges, ou de bois, ou de ruisseaux, ou de rivières; enfin il les couvrira, & les assurera tout le plus qu'il lui sera possible, tant à l'aide de la situation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrain pour le parc de l'Artillerie, autant qu'il se pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé; il placera les Vivres, s'il se peut, entre les deux lignes, & aussi vers le centre, afin que les Troupes aient une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier - Général sera aussi placé dans le centre, s'il est possible, soit entre les deux lignes, soit derrière la seconde; mais jamais à la tête* sans une nécessité indispensable, auquel cas il doit toujours être couvert d'un Corps. * S'il est derrière les deux lignes, il ne sera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la seconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réserve, en cas qu'on n'en ait pas besoin ailleurs.

Autour du Quartier - Général doi-

vent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchands de vin, & toutes les autres espèces de Marchands suivant l'Armée, séparés les uns des autres, pour éviter la confusion. Ce détail regarde le Prévôt.

Les Majors-Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, seront chargés de distribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le Campement, observant de donner plus ou moins de distance selon le terrain. Celle que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins; & la distance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, se réglera sur l'étendue du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut pour passer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réserve sera placée, selon ce qui sera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriere l'Armée, pour donner plus de sûreté à ceux

qui en détail apportent des subsistances à l'Armée , ou même quelquefois devant l'Armée , pour occuper un poste dont on veut être maître , ou derriere le Quartier - Général. Mais en tous ces cas il faut toujours observer , que ce soit avec sûreté pour ce Corps.

Lorsque les Gardes de Cavalerie sont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos , laisse au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour le soin de la découverte des environs , pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Partis ennemis embusqués à la tête de l'Armée ; & aux Brigadiers & Colonels d'Infanterie de jour , le soin de placer l'Infanterie destinée à couvrir le Camp , & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à présent les Armées sont fort nombreuses , & occupent un grand terrain , ordinairement les Officiers de jour dont je viens de parler , se partagent le soin des Gardes par droite & par gauche ; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait au Maréchal de

Camp, du devoir duquel il est de visiter tous les postes de l'Armée, & d'en rendre ensuite compte au Général, quand il est arrivé.

De toutes ces Gardes & postes, il en est fourni un état par écrit au Général, & aux Officiers Généraux qui entrent du jour, afin qu'ils puissent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront nécessaire pour leur sûreté, en cas que cela n'ait pu être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit ne regarde que les maximes générales du Campement. Il faut entrer dans les particulières, & examiner toutes les manières de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entreprise, n'ayant pu prévenir l'assemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions prises pour empêcher que l'Ennemi ne puisse rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les Camps qu'il pren-

dra, les occasions de combattre l'Ennemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince; ou seulement des Camps commodes pour la subsistance de son Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne, avoir pour objet principal la conservation & la santé des hommes & des chevaux.

Pour cela, les Camps doivent être placés en lieux sains, commodes pour la fourniture des vivres, afin de n'en pas ruiner les équipages, voisins des prairies, où l'on puisse herber les jeunes chevaux, que le changement de nourriture abbat très-aisément; enfin ce Camp ne doit pas être d'une grande garde, afin de ne pas fatiguer l'Armée sans raison. Dans la suite il doit, autant qu'il lui est possible, suivre dans les Campemens le projet, qui aura été résolu avant l'ouverture de la Campagne, à moins qu'il n'en soit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'est presque toujours dans le choix des Camps & des postes, que

réfident les succès de la Campagne. On y doit observer la communication libre & facile avec les Places, dont on doit tirer les subsistances & les commodités de l'Armée, la jalousie qu'ils donnent à l'Ennemi, le pays ennemi qu'ils ouvrent, le pays ami qu'ils couvrent, & les avantages qu'ils donnent, soit pour forcer l'Ennemi à combattre avec désavantage, en l'obligeant à nous venir chercher dans un Camp, où l'on se sera accommodé, soit pour se trouver à portée de le combattre dans un lieu désavantageux, où il aura été forcé de se placer.

Dans les Camps de séjour, il faut par des postes d'Infanterie, quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons, entourer toute l'Armée, afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près, & que les commodités des pâturages, du bois, de la paille, & de l'eau ne soient ôtées à l'Armée, ou qu'elle lui deviennent difficiles.

Dans les Camps de passage, ces précautions ne sont pas si étendues.

C'est à la sagesse de l'Officier Général de jour, que ce discernement doit être commis.

Lorsque la saison a fait cesser les grandes opérations de la Campagne, il reste encore un tems qu'il faut passer dans des quartiers de fourages, pour éviter la dépense des quartiers d'hiver. La prévoyance du Général les lui doit fournir autant qu'il lui est possible sur le pays ennemi, & à la décharge des Etats de son Prince. Les plus sûrs sont ceux, dans lesquels il peut se couvrir de défilés & de rivières. En ce cas, il doit mettre son Infanterie en première ligne, près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers, & mettre la Cavalerie en seconde ligne à commodité des fourages, & à portée de se joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ses quartiers de fourages avec toutes ces commodités, & qu'il ne lui enisse pas couvrir, il faut du moins qu'il les prenne en bataille; c'est-à-dire, que toutes les Troupes de la première ligne soient dans les Villages de première ligne,

DU M. DE FEUQUIERE. 329
ligne, & ceux de la seconde dans
ceux de la seconde ligne ; de ma-
niere qu'il se soit choisi un Champ
de Bataille à la tête de ses quartiers ;
qu'il l'accommode diligemment ,
comme s'il y devoit recevoir l'En-
nemi ; qu'il pourvoye à la commu-
nication de tous ses quartiers au
Champ de Bataille , & qu'il en ait
instruit les Officiers Généraux & par-
ticuliers , afin qu'au signal convenu ,
chacun puisse se rendre sur le terrain
qui a été marqué, * & par le chemin
qui lui aura été prescrit , afin qu'il
n'y ait point de confusion dans la
marche des Troupes de leur quar-
tier au Champ de Bataille.

Le surplus des services particu-
liers des Troupes dans le Camp , &
la police qui doit y être observée ,
se trouvent dans les Ordonnances
Militaires. Ainsi il est inutile de le
répéter ici. *

R E M A R Q U E S.

M E S réflexions sur ce Chapitre ,
qui est fort étendu dans mes maxi-
mes , seront cependant assez cour-
tes , parce que la science des Camps

est plus étendue pour la Guerre défensive , ou celle qui se fait entre Puissances égales , que pour l'offensive , dans laquelle la supériorité donne souvent une audace , qui seroit hazardeuse à l'Armée , qui auroit à soutenir une défensive , ou une Guerre entre Puissances égales.

Ainsi je trouverai , au moins jusqu'au tems de la Guerre présente , plus de Camps pris contre les règles par les Généraux ennemis , que par ceux que le Roi avoit jusqu'à ce dernier tems employés au commandement de ses Armées , lesquels par leur capacité se sont toujours conservés dans les Camps qu'ils ont pris le maintien audacieux que donne la supériorité , lors même qu'ils ne l'avoient pas par l'inégalité de leurs forces , comparés à celles de l'Armée , qui leur étoit opposée.

Je distinguerai donc ces réflexions , pour marquer la différence qu'il y a entre un Camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée , ou par les inconvéniens qui sont arrivés de s'être mal campé ; & j'en dirai les raisons.

Le premier Camp hazardeux que j'ai vûs prendre aux Ennemis du Roi, présomptueux de leur supériorité, est celui de Senef. M. le Prince scût les en châtier lorsqu'ils le quitterent; & ce châtiment changea la constitution de la Guerre en Flandres à l'avantage du Roi.

Il faut faire une distinction de ce Camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la situation naturelle du terrain choisi pour les placer. C'est que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée Ennemie qui rendit ce Camp mauvais, mais sa sortie par la droite, pour prendre sa marche en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raisonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs quelles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me suffira de remarquer, qu'il faut toujours qu'un Camp soit placé de maniere, que l'Armée y trouve la liberté dans tous ses mouve-

332 M E M O I R E S
mens , sans quoi il peut être sujet à
de grands inconvéniens , principa-
lement lorsqu'il a été pris à portée
de l'Ennemi.

Dans cette même année 1674. je
trouve à faire la comparaison de ce
Camp de Seneff, avec celui de M. le
Maréchal de Turenne à Marle.

Ce Général étoit infiniment in-
férieur à M. l'Electeur de Brande-
bourg , qui vouloit le forcer à aban-
donner l'Alsace , ou à combattre
avec désavantage : M. le Maréchal
de Turenne ne vouloit ni l'un ni
l'autre de ces deux partis.

Sa grande capacité lui suggéra le
moyen de chicaner l'Alsace par des
démonstrations hardies , qui ne le
commettoient pourtant pas ; par-
ce qu'il se plaça toujours de manie-
re , qu'ayant sa retraite assurée pour
reprandre un nouveau poste , sans
crainte d'être attaqué dans sa mar-
che , il se tenoit avec tant de har-
dieffe à portée apparente de com-
battre ce jour-là , que M. de Bran-
debourg remettoit au lendemain à
entrer en action , lorsqu'il se trou-
voit à portée de notre Armée.

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre, & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit, & pour aller prendre un autre poste avantageux.

Ainsi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un pays consommé; & par cette maniere de lui disputer le plat pays de l'Alsace, quoique fort inférieur, il gagna le tems qui lui étoit nécessaire, pour mettre M. de Brandebourg dans l'impossibilité d'entreprendre sur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué si M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amusé, comme il le sçut faire, & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reste de Campagne, dont il auroit pu profiter.

Cet exemple prouve qu'un Général habile sçait profiter des heures, & des momens que lui donne son Ennemi inférieur en capacité, & qu'à la longue ces heures & ces momens rassemblés lui donnent un tems, dont il tire un grand profit pour le service de son Maître.

Le second Camp qui paroïssoit hazardeux , est celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Général étoit campé près de la Renchen , qui le séparoit de l'Armée ennemie commandée par M. de Montecuculli ; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le Pays , qui est entre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat , de la manière dont l'Ennemi étoit placé : il falloit trouver le moyen de lui faire quitter le Camp avantageux , où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacement , en remontant la Renchen avec toute son Armée , il auroit été côtoyé par M. de Montecuculli , qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainsi cette marche en remontant la Renchen , n'auroit rien opéré pour l'exécution de son projet. Il falloit donc surprendre une marche à M. de Montecuculli , qui mit au moins durant quelque peu de tems ce Général dans l'incertitude sur ce mou-

Une Lieue de France

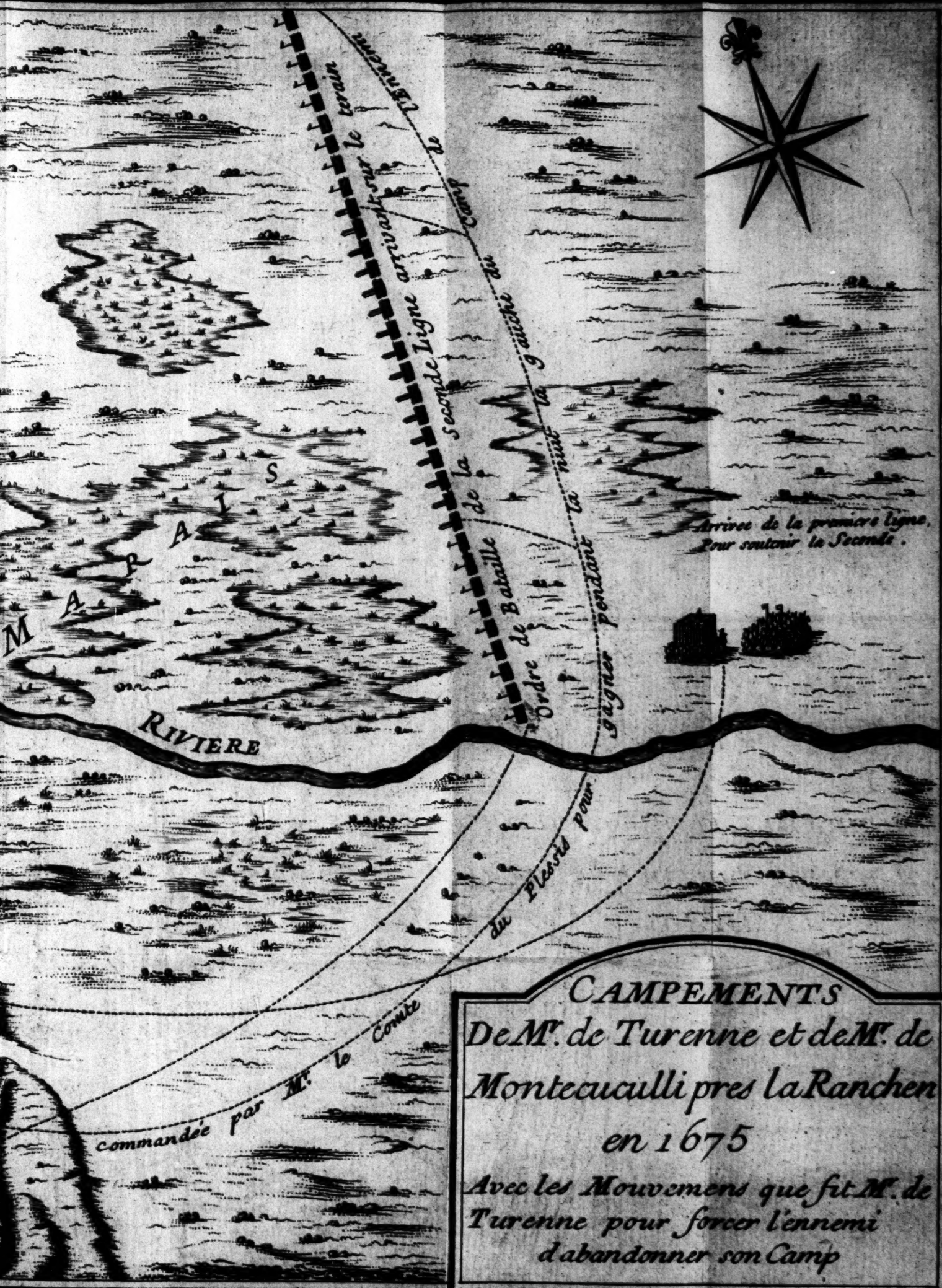
1 Lieue

Armée des Imperiaux Commandée par M. de Montecuculli

LA RANCHEN

Armée de M. de Turenne Campée pres la Ranchen

Marche de la Seconde Ligne de l'Armée



DU M. DE FEUQUIERE. 335
vement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite riviere au-dessus du front qu'occupoit l'Armée Ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout à fait hazardeux à toute l'Armée, & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne, dont le Camp étoit à la vûe de l'Ennemi ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connue. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voyoit toutes les tentes tendues.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne couroit risque d'être accablée par toute l'Armée Ennemie, cet habile Général mar-

cha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoissance du décampement de toute sa premiere ligne, qu'il joignit à la seconde avec tant de justesse pour le tems de la marche, que ce second mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il se trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Plessis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée Ennemie commençoit à attaquer les Gardes. De sorte que dans le commencement du Combat; ce Prince ayant sçu par des Prisonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reste de son Armée, il ne songea qu'à se retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroissent le plus hazardeusement pris, ne laissent pas de devenir sûrs par la sage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de son Armée; parce qu'il aura bien jugé du tems qui lui est nécessaire pour y arriver avec le reste de ses Troupes,

DU M. DE FEUQUIERE. 337
& de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuyée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

Il se croyoit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva praticable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moyen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

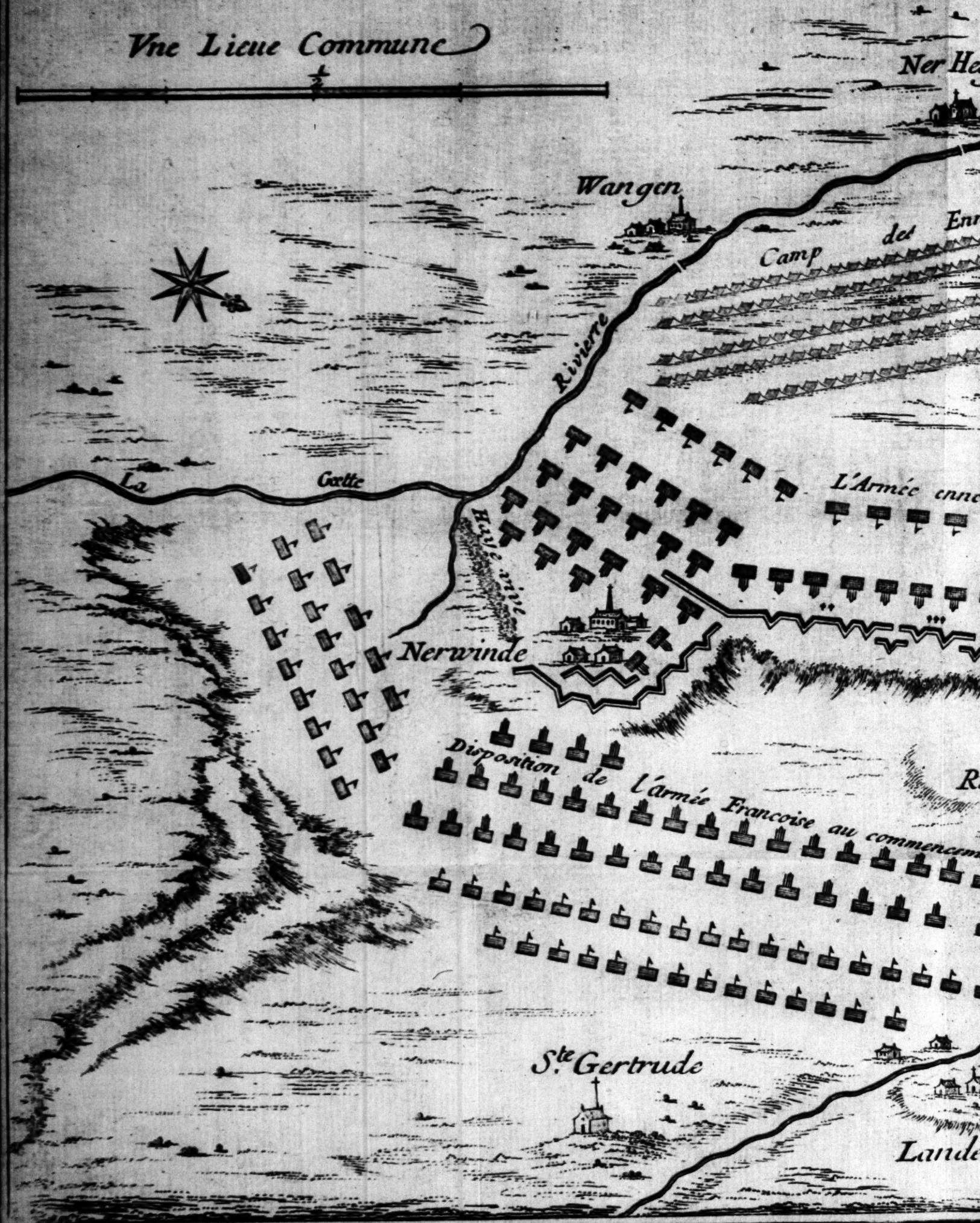
Ce fait est rapporté pour faire connoître à tous les Officiers, qui seront chargés avec un Corps de

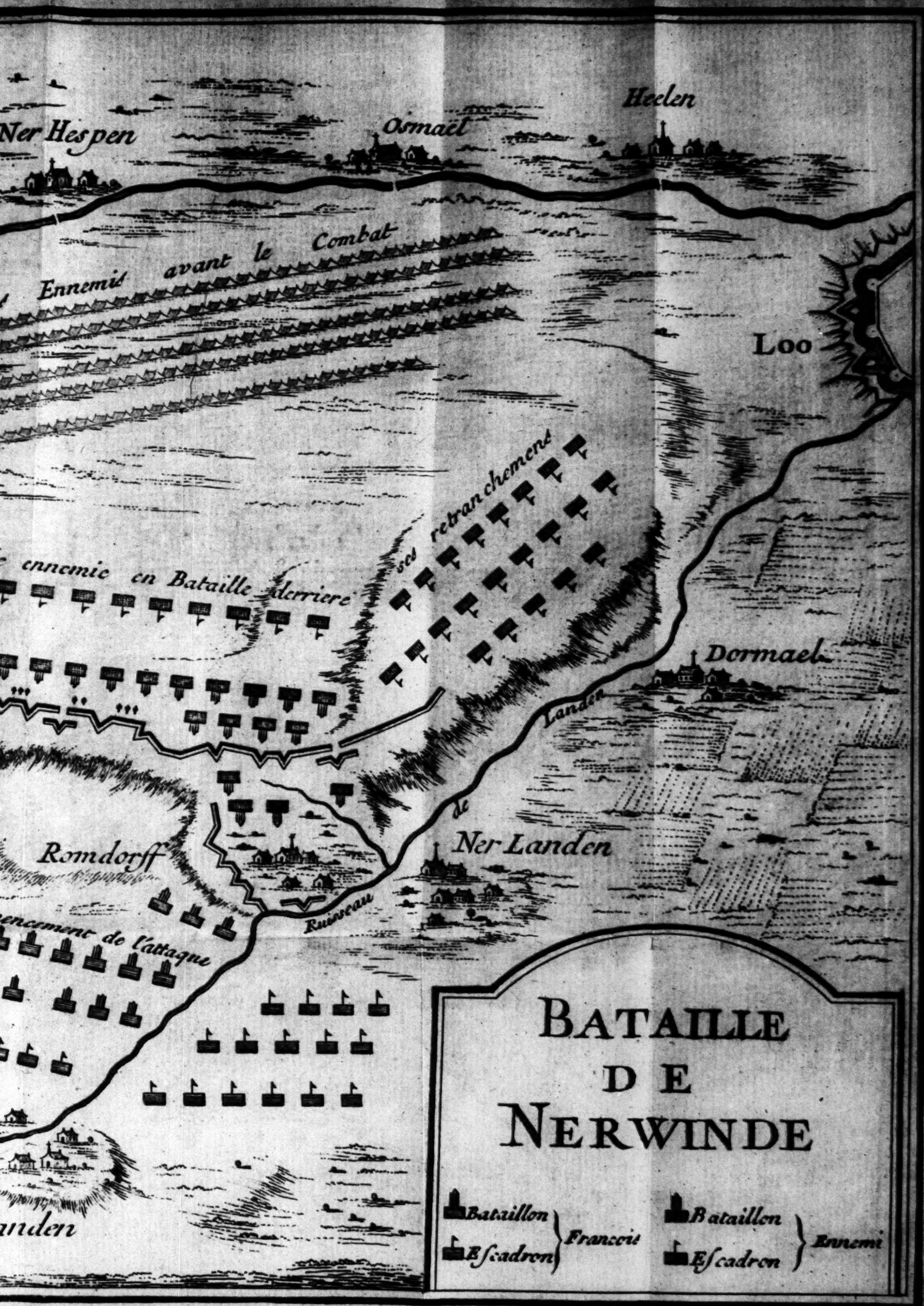
Cavalerie d'observer de près une Armée ennemie, qu'il ne faut jamais qu'ils fassent tendre un Camp, à cause du tems qu'il faut employer à le lever, lorsqu'une Armée supérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils se tiennent toujours en état de lever le piquet, lorsqu'un Corps supérieur marche à eux, parce que quelque sûr que l'on croye le poste, où l'on se sera mis par le front, pour peu qu'il puisse être débordé, on le tourne, & l'on le prend en flanc; auquel cas il devient impossible de songer à une retraite honorable. Il ne reste de parti à prendre, que celui d'une fuite honteuse.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden, crut ce poste si bon, qu'il y attendit M. de Luxembourg, qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poste.

La Getthe en formoit la droite; le ruisseau de Landen la gauche; le front de la droite étoit couverte d'une grosse haye, qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit jusqu'au

Vne Lieue Commune





Village de Néerwinden, qui étoit au centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baissant jusqu'au Village de Romsdorff, qui étoit au bord du ruisseau de Landen. Il y avoit même une espèce de ravine, ou chemin creux, qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romsdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aisément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon sur la hauteur qui dominoit le Village, & la gauche de son Armée, & plaça le reste de sa première ligne d'Infanterie derriere, & le long de cette ravine, qui alloit de la hauteur au Village de Romsdorff, & dans ce Village il mit aussi de l'Infanterie.

La pesanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi, qui partoit d'auprès de Liège, fit presumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de son

Infanterie, n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépourvût du Corps des Troupes qu'il avoit envoyé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg, & de celui qu'il avoit détaché de son Armée, pour renforcer le Camp retranché de Liège, s'exposât à une affaire générale, mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derrière son Camp, & se mettre ainsi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il feroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden, & de son front retranché, qui fut pourtant forcé après une longue résistance, & lui coûta presque toute son Infanterie, beaucoup de Cavalerie, & toute son Artillerie.

Comme je ferai mes réflexions particulières sur cette grande journée, lorsque je parlerai des *Batail-*

DU M. DE FEUQUIERE. 341
les, je me contenterai ici de ce qui
regarde la science des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que
je viens de dire par le front, & pa-
rut bon à un homme d'une médio-
cre capacité, qui crut que la sûreté
du front & des aîles étoit plus que
suffisante, pour lui procurer l'avan-
tage de détruire l'Infanterie de son
Ennemi dans l'attaque de ce front :
mais voici quels étoient les défauts
de ce poste.

Il manquoit tellement de fond, à
cause d'un marais qui bordoit un re-
coude, que faisoit la Getthe derrière
le Camp, que la Cavalerie de la
droite y étoit en bataille sur quatre
ou cinq lignes si serrées, qu'elles ne se
trouverent pas assez de terrain entre
elles pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie
ne furent pas placées assez près de
cette haye, que j'ai dit qui venoit
de la Getthe au Village de Néerwin-
den, ni protégées de quelque Infan-
terie placée le long de la haye, pour
empêcher la Cavalerie de l'Armée
du Roi de s'en approcher, & de s'y
faire des passages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pû y placer une ligne de Cavalerie, pour soutenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chassée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fond pour se mettre en ligne derrière l'Infanterie, avoit été mise en potence, faisant inutilement tête au ruisseau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par son flanc droit.

De manière que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi se fut rendue maîtresse du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie légère de la droite fut entrée dans le retranchement, par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, soit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, soit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu se ménager cette ouverture assez étendue, pour faire sortir sa Cavalerie sur l'Infanterie Françoisse, lorsqu'elle auroit été mise en

DU M. DE FEUQUIERE. 343
désordre par le grand feu de son Artillerie, & de son Infanterie placée dans Néerwinden, & sur le front retranché, & que lorsqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romsdorff, & le front de la gauche, la confusion & le désordre se trouva si général par tout le front de l'Ennemi, manque de fond comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas possible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps assez considérable pour les renverser.

Ainsi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui restoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à sa gauche; car pour celle de sa droite, qui comme je l'ai dit, étoit sur plusieurs lignes fort serrées, elle périt presque entièrement dans la Getthe, où elle fut renversée par la Cavalerie de l'aîle gauche: ainsi toute l'Infanterie ennemie de la première ligne fut ou tuée, ou prise.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas pour la bonté & la sûreté

d'un Camp , principalement lorsqu'on veut y attendre un Ennemi qui cherche à combattre , que ce Camp soit bon , & retranché par le front , & qu'il ait même ses ailes couvertes & protégées , qu'il faut aussi qu'il ait suffisamment du fond , pour y pouvoir faire sans embarras , & avec une aisance entière , tous les mouvemens qu'il peut convenir d'y faire pour la protection du front retranché , que l'on veut défendre & soutenir ; & qu'il faut même s'être réservé intérieurement un champ de Bataille , & un terrain capable de faire marcher toute la ligne de front , pour charger l'Ennemi , qui ne peut avoir forcé le retranchement , sans être un peu en désordre , afin qu'il n'ait pas le tems de se former en dedans du front forcé , & que ce terrain intérieur soit suffisant pour y rallier & former les Troupes , qui auront été forcées d'abandonner le retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'autres mauvais Camps à nos Ennemis , principalement dans la Campagne de 1695. mais comme ils

DU M. DE FEUQUIERE. 345
n'en ont pas été châtiés, & que j'en
ai parlé ailleurs par rapport à d'au-
tres matières que celle de ce Chapi-
tre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point servi dans la
guerre présente qui a commencé en
1701. je ne pourrois parler sur la
matière des Camps que parce que
l'on m'en a dit; par où il m'a paru
que nos Ennemis ont pris plusieurs
Camps, dont les Généraux sous les-
quels j'ai servi, & appris la guerre,
les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orleans m'a pour-
tant fait voir le plan d'un Camp
qu'il a pris en Catalogne, qui dans
sa premiere inspection m'a paru fort
hazardeux, & contre toutes les bon-
nes règles, mais que j'ai trouvé sça-
vant & judicieux, quand il m'en a
expliqué les raisons.

Ce Prince étoit obligé de tirer
son pain de Balaguer, avec la con-
trainte de ne pouvoir s'en éloigner
hors de la portée de faire ses con-
vois en un jour, par le manque
d'équipages pour les vivres. Il fal-
loit aussi qu'il ménagât assez de
subsistance à sa Cavalerie, pour de-

meurer dans cette situation plus long tems que l'Ennemi ne pourroit rester près de lui. M. de Staremburg étoit campé sur le Scio à trois lieues au-dessus du Camp, que M. le Duc d'Orléans avoit résolu de prendre, pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc question d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite rivière, ou ruisseau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour se donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orléans imagina de mettre le cours de Scio entre ses deux lignes, & de faire tête aux deux plaines, d'un côté pour la commodité de ses convois, & de l'autre pour celle de ses fourages. Il porta pour cet effet la droite de la première ligne à un Village, qui étoit sur une petite hauteur; & fit accommoder ce Village, où il mit une Brigade d'Infanterie, & la gauche de la seconde ligne vis-à-vis de ce Village, où il y avoit un pont de pierre, & du reste fit faire tout le long du ruisseau deux ponts par

Bataillon, & autant par Escadron, pour que réciproquement les deux lignes pussent se communiquer par les derrières de leur Camp.

Par cette position on voit que l'Armée ne paroïssoit présenter à l'Ennemi que le flanc droit de sa première ligne, & le flanc gauche de la seconde.

Si M. le Duc d'Orléans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette disposition, sans la pouvoir changer, elle auroit été très-mauvaise ; mais il remédia sagement à cet inconvénient par le champ de Bataille, qu'il se procura également des deux côtés du ruisseau.

Il fit du Village de la droite comme le point de sa droite & de sa gauche, & trouva dans la disposition du pays, & par les communications qu'il se procura, le moyen de faire de ce Village la droite du front de son Armée, en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite rivière, ou la gauche du même front de l'Armée, en cas qu'il vint par l'autre côté.

Ainsi les deux flancs de la droite & de la gauche, de la première & de la seconde ligne étant également couverts & assurés, il étoit évidemment vrai, que ce Prince ne pourroit manquer de tems, pour prendre son champ de Bataille, par une espèce de quart de conversion des extrémités éloignées de ce Village, qui en faisoit le point.

Ce Camp est pourtant si bizarre, que pour en prendre un pareil, il faut avoir toutes les raisons que M. le Duc d'Orleans avoit pour camper ainsi son Armée, & trouver même d'ailleurs un pays susceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille, par un mouvement aussi grand, que paroît devoir être celui de cette espèce de quart de conversion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir, que l'avantage de ce Camp bizarre bien reconnu, marque en ce Prince beaucoup de lumière pour la Guerre, & un jugement solide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal

DU M. DE FEUQUIERE. 349
de Villars ont été fort judicieux jusqu'à celui de Malplaquet, où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

des Gardes.

IL y a deux espèces de Gardes. Les unes se montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celle du dehors. Celles qui se montent pour la sûreté du dedans du Camp, sont les Gardes des Généraux, celles du Trésor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prévôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général se doivent monter le matin de bonne heure, & s'assembler en lieu commode pour leur distribution. Toutes celles dont nous venons de parler, sont tirées du Corps de l'Infanterie seule.

Il y a encore une autre espèce de Garde, qui est celle que la Cavalerie & les Dragons fournissent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, lesquelles Gardes se four-

nissent par ces Corps , indépendamment de la Garde d'Infanterie qui est fournie à ces Officiers Généraux nés , lorsque d'ailleurs ils sont Officiers Généraux de l'Armée.

La seconde espèce de Garde se tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle est destinée pour garder les approches du Camp , & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie se placent sur les grands chemins , autant qu'il se peut , en lieux ouverts & élevés , afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être disposées de manière qu'elles se voyent entre-elles , & s'il se peut , qu'elles soient vues de l'Armée ; qu'elles couvrent le front , les flancs , & même les derrières de l'Armée , selon les occasions. Leur distance de l'Armée doit être plus ou moins grande , selon le pays où l'on est.

Celles d'Infanterie sont destinées à plusieurs usages , & par conséquent se placent de différentes manières. Leurs usages sont de recevoir les Partis de Cavalerie , s'ils étoient poussés , même les Gardes de la Ca-

DU M. DE FEUQUIERE. 351
valerie , que ces différentes situa-
tions peuvent quelquefois avoir fait
placer loin du Camp , ce qu'il faut
éviter avec soin. Elles doivent en-
core protéger les gens qui vont au
bois , à la paille & à l'eau ; couvrir
les pâturages , & empêcher les pe-
tits Partis ennemis d'approcher l'Ar-
mée.

Pour cet effet ; on en met dans
les Eglises & clochers des Villages
voisins ; dans les Châteaux & mai-
sons fortes , s'il y en a ; dans les ave-
nues & passages , qui se trouvent
dans les bois. On en place aussi sur
les bords des ruisseaux ; enfin dans
les endroits où elles sont jugées né-
cessaires pour la sûreté , & la tran-
quillité du Camp.

Tous ces postes qui sont dans les
Eglises , Clochers , Châteaux , ou
maisons , doivent autant qu'il se
peut être vûs de l'Armée , ou du
moins de quelques Gardes ; & les
Officiers qui les commandent , se-
ront chargés de faire les signaux dont
on est convenu , pour avertir qu'ils
sont attaqués par l'Ennemi , ou qu'ils
le voyent.

Ceux que l'on place pour garder les avenues du Camp, ou les bords des ruisseaux, à couvert desquels les chevaux sont à la pâture, doivent avoir des sentinelles placées à vûe les unes des autres, pour que rien ne passe entr'elles.

Ceux qu'on place dans les bois, où on craint que l'Ennemi puisse embusquer la nuit des Partis pour enlever quelque chose de l'Armée, doivent faire quelques abbatis pour y être en sûreté contre les Partis ennemis, qui sans cette précaution pourroient tenter de les insulter; avoir de jour des sentinelles sur des arbres, d'où ils puissent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des sentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui visitent souvent ces sentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie sont fixes, & ne changent point la nuit de postes, pour se rapprocher de l'Armée; * Hors celles que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, lesquelles se retirent à
un

un poste de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poste de jour, & fouilles les environs de ce poste. Celles qui sont destinées à couvrir les Pâtureurs, se retirent aussi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs postes de jour, & se rapprochent du front & des flancs, aussi-bien que des derrières du Camp, & se rendent aux postes qui leurs ont été marqués pour la nuit; pendant lequel tems elles sont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête & sur leurs flancs, pour que rien ne puisse approcher du Camp entre deux Gardes, sans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs postes de jour, d'où elles envoient à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec sûreté, & ce soin doit avoir été pris, avant que les nouvelles Gardes soient venues les relever. Alors l'Officier descendant la Garde, après avoir reçu la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui

lui a été assigné par son supérieur pour la sûreté du Camp. Cette règle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

CHAPITRE LVIII.

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de manière que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégât, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit faire un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourages s'ordonnent, & se font de différentes manières, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous

DU M. DE FEUQUIERE. 355
avons parlé des Campemens, nous
avons déjà dit que l'Officier Général
de jour qui fait le Camp, doit
toujours, autant qu'il lui est possible,
disposer ses Gardes de manière, que
l'Armée, au moins pour le premier
jour, trouve du fourage, du bois,
de la paille, & de l'eau entre les
Gardes & le Camp. Ainsi je ne parle
ici que des fourages, qui se font les
jours suivans.

Les fourages se font ou en avant,
ou derrière l'Armée, ou sur les ailes.
Ils se font en verd ou en sec; ou
généraux ou particuliers. De quel-
que nature qu'ils soient, ils doivent
avoir été précédemment reconnus,
tant pour la disposition des escortes
générales, pour l'étendue du pays
qu'on croit devoir embrasser, que
pour avoir assez de fourages dans
l'enceinte, & pour la sûreté de la
marche des Fourageurs.

Après que le pays que l'on veut
faire fourager à l'Armée, aura été
reconnu par les soins du Général,
ou par l'Officier Général, qui doit
faire le fourage, on formera l'escor-
te dudit fourage pour la qualité des

Troupes, suivant qu'il fera convenable, tant par rapport au pays que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces escortes seront assemblées en lieux convenables, & reçues par les Officiers destinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, selon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec sûreté, jusqu'au lieu où elles doivent être postées, pour la sûreté du fourage.

Il est bon de faire partir avant ces escortes des Partis, soit de Cavalerie, soit d'Infanterie, suivant le pays. Ces Partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les escortes doivent être placées, pour découvrir si l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage ne viendrait pas s'embufquer à portée d'enlever les Fourageurs, ou battre leur escorte. Les Officiers seuls commandans lesdits Partis, doivent être instruits des raisons pour lesquelles on les fait sortir des lieux, où ils pourront se retirer sous la protection des escortes, en cas qu'ils soient poussés, & de l'endroit où ils pourront donner de

DU M. DE FEUQUIERE. 357
leurs nouvelles à l'Officier Général
commandant le fourage.

Les Fourageurs doivent être as-
semblés à la tête de leurs Brigades;
avoir des escortes particulières de
leurs Corps, & au moins un Officier
par Compagnie commandé. Ils ne
partiront du Camp, que lorsque
l'Officier Général enverra dire *
qu'il est posté, & qu'on peut faire
avancer les Fourageurs; * ils ne
viendront qu'au pas, en bon ordre;
& conduits sur le lieu où ils doivent
fourager, par celui qui aura été
commandé pour les amener; lequel
empêchera, autant qu'il le pourra;
que les Fourageurs ne se débloquent,
& les fera asseoir sur le lieu du fou-
rage; sans quoi la rage du Fourageur;
qui n'est jamais content du fourage
qu'il voit devant lui, en gâte plus
qu'il n'en enleve, * force souvent
l'enceinte, & s'expose à être pris par
des Partis ennemis embusqués au-
dehors, & au-delà du Pays que l'on
aura fait visiter & fouiller pour la
sûreté du fourage. *

Les fourages en avant sont ceux
qui se font entre l'Armée & celle de

elle pour la recevoir , en cas qu'elle fût poussée par un trop gros Corps des Ennemis , & lui donner le tems de se former pour combattre , si la nécessité l'y obligeoit. Quelquefois encore ces fourages-là ne se font que par aïles , ou d'un , ou de deux Cavaliers par chambrée , tout le reste étant en bataille.

Tout ceci ne se dit que pour les fourages , en avant pris en verd : ceux qui sont en sec se font d'une autre manière. On fait précédemment reconnoître les Villages que l'on veut faire fourager ; on examine la nature du fourage qui y est , si ce sont des foins , ou des grains , ou s'ils sont remplis de l'un & de l'autre , & de la quantité qu'il peut y en avoir ; on en fait la distribution par aïle , par Brigade , & par Corps. Les escortes étant postées en de-là de ces Villages , les Fourageurs y viennent en ordre , chacun au canton qui lui est destiné , avec des cordes pour les trouffes , des fleaux pour battre , & des sacs pour emporter les grains.

Souvent , & principalement lorsque les fourages en grains sont trop éloignés

éloignés de l'Armée, on les tire des lieux où ils sont, par des répartitions qui se font sur des Communautés, qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même seulement de les tenir prêts dans les lieux destinés pour les aller enlever. Mais cette dernière maniere ne se doit pratiquer, qu'en cas qu'elle se doive bien sûrement faire; parce que l'Ennemi qui aura sans doute connoissance de cette repartition faite sur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aisément mettre obstacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les Fourageurs.

Les fourages derrière l'Armée doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent servir, ou pour dernière ressource, en cas que l'on doive faire un long séjour au Camp où l'on est, ou pour être donnés au quartier Général, aux Vivres, & à l'Artillerie; parce qu'à ces fourages derrière l'Armée, il faut des escortes bien moins considérables, & par conséquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages sur les ailes sont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une ressource pour les ailes, lesquelles se chargeront chacune en particulier de faire ledit fourage, lorsqu'elles en auront besoin, & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager sans la permission du Chef.

On n'a jusqu'à présent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Escadron. Cela ne va pas même à cette supputation, Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps, qu'à la Cavalerie; & lorsque j'ai parlé des fourages par aile, j'ai supposé qu'on l'entendrait par moitié de l'Armée. Lorsque les fourages sont secs, on donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains, dont la Cavalerie a un besoin absolu.

Lorsque l'on fait des distributions de grains, il est fort rare que l'on en

DU M. DE FEUQUIERE. 363
donne à l'Infanterie, n'ayant pas besoin de chevaux pour combattre. On ne se soucie pas tant, que les chevaux de l'Infanterie, qui ne sont que ceux des équipages & montures des Officiers, soient si bien nourris. Cependant, comme il faut qu'ils subsistent, dans les fourages généraux, ils y vont comme le reste de l'Armée; mais dans les particuliers, principalement en sec, & qui se font dans les villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du pays fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'est toujours en petite quantité, comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les manières de fourager, il ne reste qu'à ajouter, que plus les fourages sont bien ménagés dans un pays, plus l'Armée y subsiste long-tems, moins aussi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conséquent elle est plus en état d'exécuter ce qui a été projeté.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des fourages, ne regarde que ceux qui

doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd, ou en sec. Les fourages ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere, qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant; car ceux qu'il a derriere lui, on ne les lui peut ôter. La constitution du pays peut quelquefois faciliter les moyens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes; parce qu'ils se croient en sûreté.

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places; ou par leur incendie.

CHAPITRE LIX.

De la Paille.

QUoique la paille soit comprise dans le général des fourages, puisqu'elle sert à la nourriture des chevaux, & que j'en aye déjà parlé, lorsque j'ai traité des différentes natures de subsistances; je ne laisserai pas de dire ici un mot, sur la manière dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorsque son usage ne regarde que le coucher des hommes, ou la construction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie est arrivée au Camp, & qu'elle a posé les armes, il faut que le Soldat songe à se pourvoir de paille pour les choses auxquelles il en a besoin; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en désordre. Il faut qu'il y ait par Bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener ensemble au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais souffrir, sans une nécessité absolue,

que le Soldat, toujours porté au désordre & à la destruction, découvre les maisons, parce que les maisons découvertes & rendues inhabitables, restent abandonnées, même après que l'Armée s'est éloignée ; d'où suit par conséquent le manque de culture, qui ruine le pays dans la suite de la guerre, & cause la disette des fourages pour les années suivantes. Ce soin mérite une attention sérieuse de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même soin pour la conservation des bois de charpente, & obliger le Soldat & le Cavalier, à s'abstenir de la destruction des édifices, en les faisant conduire pour aller faire du bois, de la même manière que je viens de dire, pour aller à la paille, & en les obligeant de se contenter du bois sec de chauffage, qui se peut trouver dans un pays, pour aider à

DU M. DE FEUQUÈRE. 367
faire brûler le bois qu'ils coupe-
roient.

Je ſçai bien qu'on me dira , que
l'observation de cette discipline eſt
d'une grande application ; j'en con-
viens : mais auſſi produit-elle de
grands avantages pour une Armée
dans les ſuites d'une Guerre , puif-
qu'elle empêche l'abandon du pays,
& de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne
croit pas être malheureux tous les
ans ; & revoir l'Armée dans ſon
champ & dans ſa maiſon l'année ſui-
vante. Quand il la trouve encore
habitable , il cultive & croit recueil-
lir ; ce qu'il ne ſçauroit certainement
plus faire , quand il trouve ſa maiſon
détruite.

R E M A R Q U E S

Sur ces trois Chapitres.

Mes Réflexions ne s'étendront que
ſur ce qui regarde les fourages , par-
ce qu'il eſt aisé d'entendre , que le
Général qui ſe procure leur facilité
pour les enlever , ou leur économie
dans leur conſommation , ſe donne

H h iiij

aussi la facilité d'avoir les autres choses, qui peuvent regarder autant la subsistance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général ; que quoique nos Armées aient à leur suite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemands, elles ne laissent pas de consommer infiniment plus de fourages & d'aisances.

Il y a plusieurs raisons de cette consommation inutile de nos Armées, & de la bonne économie de celle des Allemands. Ils font presque toujours leurs fourages en arrière, & suivant même les besoins que chaque particulier en a. Ainsi la marche des Escortes & des Fourageurs ne gâte pas un grand pays, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre manière de prendre les fourages en avant en détail, & je l'estime fort, à cause de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent souvent un gros Corps de Cavalerie assez loin de leur Armée, suivant la constitution du pays dans lequel ils font la Guerre.

Ce Corps pousse de petits Partis devant lui pour sa sûreté, lesquels ne peuvent être poussés bien loin par les nôtres, parce qu'ils se retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite, & assure même l'enlèvement en détail, & sans dégât, des fourages qui sont entre l'Armée, & ce Corps de Cavalerie, qui subsiste même pendant qu'il est dehors, des fourages trop éloignés de l'Armée, pour être enlevés, & en rapporte en balots, lorsqu'il revient au Camp.

L'usage que les Allemands font de la paille hachée, lorsque les Armées fouragent en sec, est encore d'une grande économie pour la consommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain, son cheval est bien nourri, & le Pays dure bien plus long-tems, parce que tout ce qu'il a produit, est tourné à profit pour l'Armée, qui fait moins de mouvemens pour se donner des subsistances, & par conséquent ruine moins les chevaux de la Cavalerie & de ses équipages.

Le premier usage de prendre les

fourages en détail, & de consommer ceux qui sont en arriere, avant ceux de la tête ou des ailes, les fait durer plus long-tems en verd, parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Escortes & des Fourageurs, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le second de se servir de la paille hachée, les fait durer plus long-tems en sec. Aussi avons nous toujours vû par expérience, que nos Ennemis subsistent plus long-tems que nous dans un pays, & qu'ils y subsistent même sans incommodité, quand ils y entrent après nous, & que nous le quittons, après avoir crû l'avoir entièrement épuisé.

CHAPITRE LXI.

Des Convois.

LEs Armées ne pouvant subsister long-tems par elles-mêmes, & devant être continuellement pourvûes de tout ce qui se consomme journellement, il est de la prudence du Général, de faire assembler les Convois dans la Place la

DU M. DE FREQUIERE. 371
plus voisine de l'Armée , afin de
pouvoir aisément les rendre fré-
quens.

Il doit ordonner au Gouverneur
de veiller continuellement à rendre
les chemins sûrs contre les petits Par-
tis ennemis , qui à la faveur des
bois , se peuvent tenir cachés , &
enlever en détail les Marchands qui
viennent à l'Armée. Ces sortes de
petits Partis doivent plutôt être re-
gardés comme des voleurs qui se ras-
semblerent , que comme des Partis de
Guerre ; aussi doivent-ils être trai-
tés avec toute sorte de rigueur lors-
qu'on les charge , & avant qu'ils
ayent pû faire voir , qu'ils sont munis
de passeports.

Lorsque le convoi est prêt , il est
du soin du Général de le faire arri-
ver dans son Camp avec sûreté. La
situation du pays , ou son éloigne-
ment de la Ville , d'où part le Con-
voi , & même la portée de l'Armée
ennemie , sont les différences de la
qualité , & de la force des Escortes ,
qui peuvent être en certain cas assez
considérables , pour mériter d'être
commandées par un Officier Gé-

néral , comme sont ceux d'argent.

Des autres Convois , il y en a de plusieurs Espèces. Ceux des Vivres sont presque continuels pour l'allée & le retour , parce que le pain se fournit aux Troupes tous les quatre jours ; & à ceux-ci se joint tout ce qui vient à l'Armée pour son besoin particulier.

Les autres sont des Convois de munitions de Guerre pour les besoins journaliers de l'Armée , & ceux qui se font pour conduire devant une Place assiégée la grosse Artillerie.

En général , de quelque espèce que ce soit un Convoi , il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive sûrement à l'Armée , afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la suite de l'Armée , & qu'elle ne manque jamais de rien.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai qu'une réflexion à faire sur les Convois qui se font pour les Vivres , qui est que les Armées Allemandes sçavent mieux se passer de la régularité dans la fourniture du

DU M. DE FEUQUIERE. 373
pain que les nôtres, qui tombent
dans un grand besoin, dès que la
fourniture, même en avance, n'est
pas régulière.

Le Soldat Allemand qu'on a accoutumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement ; au lieu que fort souvent le François, qui est accoutumé à cette régularité, en vend une partie, ou par libertinage, ou par la paresse de le porter dans les marches.

Ainsi je ne crois pas qu'il y eût un grand inconvénient de se relâcher un peu petit à petit sur cette régularité, pour accoutumer insensiblement le Soldat François à être plus prévoyant. Mais comme la solde des Campagnes en l'argent est trop excessivement petite en France, je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature, on le payât en argent aux Soldats, sur le même pied que le Roi le retient au Soldat sur sa solde.

Cette attention produiroit à mon sens un bon effet, qui seroit celui de ne pas tant gêner le Général pour

des mouvemens , quelquesfois absolument nécessaires , & qu'il n'oseroit faire par la crainte où il est du manque de régularité dans la distribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont des petits moulins par Compagnie , & lorsque les grains sont mûrs , ils font de la farine & cuisent du pain. Les François au contraire amassent bien du grain , mais il en fait un mauvais usage. Le Cavalier en donne trop à son cheval , & tous les vendent aux Vivandiers , ou même aux Munitionnaires qui en chargent les caissons , lorsqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où se fait la cuisson du pain.

Ainsi je suis persuadé , que si le Roi faisoit payer en argent le prix entier du pain , qu'il ne consommeroit pas en nature , presque toute la Cavalerie au moins subsisteroit du pain qu'elle feroit ; & ne seroit-ce pas toujours un grand avantage , d'épargner les Escortes des convois qui ne seroient , ni si grands , ni si fréquens dans des saisons , que les chemins deviennent mauvais ?

L'on ne peut opposer à cet usage qu'une raison, qui devroit le faire établir. C'est le gain que le Munitionnaire fait sur le non complet des fournitures qu'il est obligé de faire, & sur le payement en argent qu'il fait du pain, qu'il devroit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorsqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui est d'autant plus grand, que ce profit est entier pour le Munitionnaire, qui gagne assez d'ailleurs sur son traité général.

La nécessité des convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Sièges, est indispensable. Les mesures pour les faire avec sûreté, ont été si bien prises par les Ministres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a employés pour l'exécution de ses projets, que jusqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occasion de réfléchir sur cette matière.

Mais la conduite qu'on a tenue pendant le Siège de Lille, me don-

ne une funeste occasion de réfléchir sur le peu d'attention qu'on a eûe à former des obstacles, qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendus impossible la réussite de cette téméraire entreprise. Pour le mieux comprendre il faut commencer par dire quel'étoit l'état & la disposition des Armées, lorsque les Ennemis ont entrepris le Siège de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derrière le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motthe commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriser les convois, qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandre qu'après M. le Prince Eugène, avoit fait entrer toute son Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Escault, & de l'Artois ;

tois, & il étoit avec sa Cavalerie derrière la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malboorough, s'étoit avancée jusqu'auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugène étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la position des deux Armées, depuis le tems du Combat d'Oudenarde, jusqu'au jour de l'investiture de Lille.

L'on pouvoit bien penser, que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter une aussi grande entreprise, avec les seules munitions de Guerre & l'Artillerie qu'il avoit dans Menin; & l'on a vû pendant un tems considérable, qu'il faisoit venir de Hollande par le grand Escault, jusqu'à Bruxelles, une prodigieuse quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La distance de ces deux Villes est de vingt-deux à vingt-trois lieues; & l'on voyoit que nos Ennemis assembloient sept à huit mille chariots pour le transport de leurs

munitions , fans qu'il soit entré dans l'esprit d'interrompre cette assemblée de voitures. Ce qui a été une première faute. Ces voitures assemblées & chargées se sont mises en marche , & devoient au moins faire une file de cinq lieues , qui n'étoit protégée depuis Bruxelles jusqu'à la Dendre , que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre , que l'Ennemi dans une si grande étendue ait pû si bien couvrir cette longue file , que ni l'Armée de M. de Berwick , ni celle de M. le Duc de Bourgogne , n'ayent rien entrepris sur ce convoi ? c'est ce que personne de bon sens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Escault l'escorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough ; ainsi ce convoi arriva sur l'Escault sans aucun inconvenient , & donna le moyen à l'Ennemi de commencer le Siège de Lille.

Le convoi, quelque grand qu'il fût , ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi , ni assez de quoi vivre ,

DU M. DE FEUQUIERE. 379
ni assez de quoi finir un Siège de
cette conséquence ; & il auroit été
forcé d'abandonner son entreprise ,
si nous n'avions encore trouvé le
moyen de faire assez d'autres fautes ,
pour lui rendre l'exécution de son
projet possible. Voici ce qui a été
fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le
Camp de Lovendeghein , ne lais-
sant qu'un Corps d'Infanterie dans
Gand , & marcha à la Dendre , où
elle joignit l'Armée de M. de Ber-
wick. De-là ces deux Armées mar-
cherent à Tournai , où elles passe-
rent l'Escault , à dessein de faire lever
le Siège de Lille par un combat.

Pendant ce tems-là , on ne veilla
point sur les convois qui pouvoient
sortir de Bruxelles ; de sorte qu'il en
passa encore plusieurs petits , qui ar-
riverent tous au Camp devant Lille ,
sans qu'il y ait jamais eu un seul cha-
riot enlevé ; ce qui a été un manque
d'attention bien considérable de no-
tre part.

Enfin lorsque l'Armée du Roi se
fut retiré de la Margne , sans avoir
combattu les Ennemis , & qu'on

eut pris la résolution de les forcer à abandonner le Siège de Lille, faute de munitions pour l'achever, on forma ce grand ceintre, dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale l'Artois, la Scarpe, & le pays depuis Tournai jusqu'à Gand; M. le Comte de la Motte eut le soin du ceintre depuis Nieuport, jusqu'à Gand; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis, bien occupées des moyens de se procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle position des Armées, on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles; aussi n'y pensoient-ils plus. Ils ne songeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies, en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginèrent de faire venir par Ostende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre, pour achever le Siège de Lille, où plusieurs fois ils ont été un nombre de jours considérables, sans tirer un seul

DU M. DE FEUQUIERE. 381
coup de canon faute de poudre.

Il ne suffisoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Ostende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer ; & les Armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs transports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroissoit devoir être insurmontable , étoit de tirer ces munitions d'Ostende , pour les conduire par des charrois jusqu'à Lessinghen , que M. le Comte de la Motte leur avoit laissé occuper , ou jusqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport ; de passer l'inondation & le canal sans bateaux , & d'avoir sur le bord de l'inondation des voitures pour charger les munitions , & ensuite les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motte , qui depuis quinze ou seize ans avoir toujours été employé à Ypres & à Bruges , & qui par conséquent devoit connoître le pays , ne s'est jamais opposé à tout ce que les Ennemis ont imaginé , pour tirer leurs convois d'Ostende. Il lui auroit pourtant été

bien aisé, de se servir plus utilement, qu'il n'a fait, des Fots de Plassendaël & de Nieuvendan, & même de Nieuport, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent continuellement des convois d'Ostende, avec toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne se seroit pas fait battre à Winendall par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit, & il auroit détruit, & le convoi, & l'escorte, s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il sçavoit que les ennemis étoient dans la nécessité absolue de tirer leurs munitions de guerre d'Ostende, pour achever le Siège de Lille; pourquoi à l'aide de Plassendaël, ne s'est-il pas placé avec un Corps considérable plus près d'Ostende; & pourquoi n'a-t-il pas été continuellement en attention depuis Plassendaël jusqu'à Nieuport? pourquoi a-t-il souffert que les Ennemis s'établissent à Lessinghen? pourquoi n'en a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puisqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il souffert sur le canal, & sur l'inon-

DU M. DE FEUQUIERE. 383
dation, un seul bateau de quelque
construction qu'il pût être ?

La suite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en ayant été une des principales causes, m'engage a en rapporter ici quelques singularités.

Les ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la sortie du grand convoi d'Ostende, qu'on auroit pû détruire entre Ostende & le canal, parvinrent à Winendall malgré bien des difficultés. M. de la Motte étoit parti de Bruges avec trente-six Bataillons & soixante-deux Escadrons, dans le dessein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre, pourquoi il a préféré de prendre sa marche par Oudembourg & le long du canal jusques près de Ghistel, qui est un pays fort serré & coupé, plutôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui est un pays plus ouvert ; pourquoi quand il est enfin arrivé à la vûe des Ennemis, placés dans les bois de Winendall, ayant de grosses haïes en avant sur

leurs flancs garnies d'Infanterie , il les a attaqués.

Comme son principal objet étoit celui de détruire le convoi , il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il seroit tombé sur ce convoi , & l'auroit facilement détruit ; après quoi il seroit revenu sur l'escorte , en cas qu'il l'eût encore retrouvée , & si elle lui étoit échappée , ce n'auroit pas été un grand inconvénient , puisqu'il auroit réussi dans son principal objet , dont les conséquences auroient été la levée du Siège de Lille , manque de munitions pour le continuer.

C H A P I T R E L X I I .

Des Partis de Guerre.

ON fait sortir de l'Armée presque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le pays , & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui sortent pour aller aux nouvelles ,

nouvelles , sont , suivant le pays où l'on est , ou d'un Corps particulier , ou mêlés de Cavalerie , de Dragons , & même d'Infanterie , & s'éloignant de l'Armée , plus ou moins , suivant les vûes du Général.

Ceux qui sont destinés à éloigner les Partis de l'Armée , s'embusquent & se cachent soigneusement pour surprendre ceux des Ennemis , & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie , ou de Cavalerie , suivant le pays , pour lequel on les destine , il sort aussi d'autres Partis des Armées , destinés pour couvrir les flancs des convois , pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain , & pour faciliter au Général la connoissance qu'il veut prendre , ou d'un Camp avantageux , ou d'une marche , ou même de la situation du Camp ennemi. Ces Partis doivent être beaucoup plus forts que les autres , & posés suivant la nature du pays.

Ce sont là toutes les espèces différentes de Partis que l'on fait sortir d'une Armée , qui ont la guerre pour objet , & que l'on dit en général

être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci sont commandés à l'ordre par le Général; & ceux qui les conduisent, reçoivent leurs instructions sur ce que l'on veut qu'ils exécutent, & qu'ils tâchent d'apprendre dans le pays où on les envoie.

Souvent ils sont commandés à tour du rôle, tant pour les Officiers, que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent aussi le Général choisit, pour commander ces Partis, des Officiers de bonne volonté, qui connoissent le pays dans lequel on les envoie, & qui ayent assez de capacité, pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être instruit.

Il y a d'autres Partis qui sortent de l'Armée, que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont presque toujours pour objet, que le gain particulier, soit sur les Convois, soit sur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie, ceux qui les commandent & les composent, se choisissent entr'eux, se proposant au Major-Général de l'Infanterie, quand ils sont de ce Corps, (ce qui est

CHAPITRE XLIV.

Des Espions.

LEs Espions sont de plusieurs espèces. Il s'en trouve dans les Conseils des Princes , dans les Bureaux des Ministres , parmi les Officiers des Armées , dans les Cabinets des Généraux , dans les Villes ennemies, dans le plat-pays, & même dans les Monastères.

Les uns s'offrent d'eux-mêmes ; les autres se forment par les soins du Ministre , du Général , ou de ceux qui sont chargés des affaires en détail. Tous sont portés par l'avidité du gain. C'est au Prince & à ses Ministres à corrompre le Conseil de son Ennemi. C'est au Général , & à ceux qui concourent avec lui au bien des affaires , à corrompre , ou à former les autres.

En général, il faut toujours tirer des instructions des Espions , & ne jamais s'ouvrir à eux. Il faut pour un même sujet , en employer plusieurs qui ne se connoissent point ,

ne communiquer avec eux qu'en secret, les entretenir souvent de choses sur lesquelles on ne se soucie point d'être éclairci, les faire parler beaucoup, & leur dire peu de choses, afin de connoître leur caractère d'esprit, & leur portée; les faire espionner eux-mêmes, après que l'on se sera séparé d'eux, pour sçavoir s'ils ne sont point doubles, ce qui arrive fort souvent. Et lorsque sur le rapport séparé de plusieurs, on croira être certain qu'ils ont dit vrai, il faut encore les faire garder séparément; & si c'est pour exécuter une entreprise, il faut les y mener tous séparés, les questionner souvent, & voir s'ils se rapportent dans les faits.

Il y a encore une troisième sorte d'Espions, ou au moins des gens de qui on tire des connoissances certaines, par les conversations qu'on a avec eux. Ce sont les gens du pays, que leurs affaires particulières attirent dans le Camp, ou dans les Villes, & les prisonniers.

Les premiers ne doivent jamais être questionnés. Il faut les entrete-

dir,

DU M. DE FEUQUIERE. 221
colonnes de l'Infanterie ; & en général, il faut que les Colonnes des gros & menus Bagages soient couvertes dans la marche, & renfermées par les Colonnes des Troupes, afin qu'elles soient en sûreté. Le reste de ce qui garde la marche & l'ordre des Bagages se trouve dans les Ordonnances Militaires.

CHAPITRE XLIII.

des Guides.

L'Armée ne doit jamais être dépourvûe d'un grand nombre de Guides. Il faut pour cet effet charger de ce soin un homme d'esprit, qui par ses conversations avec les Guides, qui seront pris dans le pays, en acquière une parfaite connoissance. Il doit les entretenir séparément, les confronter ensemble, lorsqu'il ne conviendront pas, & tirer d'eux la vérité par la douceur, autant qu'il est possible ; quelquefois aussi par les menaces.

Les Guides doivent être bien nourris, & bien payés. Le Capitaine

ne des Guides doit être pourvû d'une quantité de chevaux pour monter lesdits Guides , lorsqu'on les fait sortir avec des gens à cheval. Ils doivent être gardés , principalement après qu'ils auront été interrogés sur la connoissance d'un pays , dans lequel on n'a point encore pénétré , afin qu'ils ne puissent donner aucun avis des choses sur lesquelles ils auront été interrogés.

Ces Guides doivent aussi être renouvelés , à mesure qu'on pénètre dans le pays ennemi. Chaque colonne dans sa marche doit avoir au moins un Guide à sa tête , lequel il faut faire garder , afin qu'il ne s'échappe pas , principalement dans les marches de nuit , afin de ne point tomber dans l'embarras de ne pouvoir se conduire.

Je tiens même que dans ce cas , il faut avoir deux Guides , & les faire garder & marcher séparément. Que si on peut croire qu'on trouvera l'Ennemi , il faut même faire lier les Guides , parce qu'il est fort naturel de croire , que la crainte du péril leur fera faire tous leurs efforts pour s'échapper.

DU M. DE FEUQUIERE. 387
presque toujours) lequel après s'être informé, premièrement de la capacité du Commandant de ce Parti, & ensuite de la nature de son dessein, lui donne un passeport, afin qu'en cas qu'il soit pris, il se trouve avoué Parti de guerre, & puisse être, ou racheté, ou échangé, s'il y a un Cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces sortes de Partisans sont hardis & capables, & que le pays est un peu mêlé de bois, ils désolent une Armée, qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir; qui sont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des convois, des Fourages, & des Pâtures.

Il y a encore une autre espèce de Partis, tant de guerre, que volontaires. Ce sont ceux qui sortent des Places. Leurs objets sont en grand nombre. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être assiégé, & veut sçavoir précisément les mouvemens des Ennemis, pour en donner avis au Prince & à son Général. L'Armée ennemie marche près de sa place? il veut, pour sçavoir où & comment elle campera,

faire des prisonniers , pour en apprendre quelque chose de particulier , & le faire sçavoir.

Il a ordre de faire sortir un convoi de sa place , pour joindre l'Armée? Comme l'assemblée de ce convoi ne peut être inconnue à l'Ennemi , il faut qu'il en assure le chemin jusqu'à portée de l'Armée ; & pour cela , il fait sortir plusieurs Partis , qui fouillent le pays par lequel le convoi doit passer , qui s'informent des habitans du pays , & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris , s'embusquent en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions , il faut pour cela qu'il fasse craindre sa garnison , & fasse pénétrer tout le pays par de gros partis , pour l'établissement de la contribution. Ensuite , suivant qu'il se trouve craint , il fait sortir de petits Partis seulement , pour l'exactitude des payemens , & pour sçavoir ce qui se passe dans le pays ennemi. Les Partis volontaires qui sortent des Places , étant de même

nature que ceux des Armées, & ayant le même objet, il est inutile d'en parler.

La hardiesse du Partisan qui attaque, décide presque toujours du succès entre Partis à peu près égaux en pleine campagne; & sa conduite pour être bien embusqué, & pour surprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuscade sans précaution, en assure la réussite dans un pays couvert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il soit, qui veut sçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-dessous de lui d'aller en Parti, soit à pied, soit à cheval, avec les bons Partisans de l'Armée, & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette espèce de Guerre, pour se rendre dans la suite capable de l'ordonner à propos lorsqu'il sera parvenu au commandement.

REMARQUES.

LA seule réflexion que j'ai à faire sur ce Chapitre, est qu'une Armée ne peut être avertie des mouve-

mens de celle des Ennemis de trop de manières différentes, & qu'ainfi quelque quantité d'Efpions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à caufe que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir fon mouvement, il eft toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, composés fuivant la nature du pays qu'il faut qu'ils pénètrent, & par lesquels Partis le Général foit averti de ce qui fe paffe, à une diftance raifonnable de fon Camp.

La methode des Allemands, pour la fûreté de leurs Partis, me paroît plus judicieufe que la nôtre. Ils font fortir de gros Corps de Cavalerie, lorsque l'Armée fe trouve dans un pays ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer fans rifque. Ils pouffent enfuite de petits Partis devant eux, que les nôtres ne peuvent guères pouffer, parce qu'ils fe trouvent foutenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous

DU M. DE FEUQUIERE. 219
ses, par les vols qui ont été faits dans
les Hôpitaux. Mais ce récit ne ser-
viroit à rien, parce qu'il suffit d'a-
voir fait remarquer, quelles doivent
être les attentions pour le gouverne-
ment fidèle des Hôpitaux, tant des
Armées, que de ceux qui sont éta-
blis dans les Villes voisines de l'Ar-
mée, afin de prévenir les désordres,
qui, dans cette dernière Guerre, sont
infinis.*

CHAPITRE XLII.

Des Bagages.

LES Romains les nommerent
Impedimenta, c'est-à-dire, em-
barras. Ils sont cependant d'une né-
cessité indispensable. Deux choses
seulement sont à observer, leur
qualité, & leur ordre dans les mar-
ches.

Pour ce qui regarde leur qualité,
il faut réduire les charettes au plus
petit nombre qu'il est possible, à
cause des embarras qu'elles font
dans les chemins : les mulets & les
chevaux de bats peuvent plus aisé-
ment marcher sans interruption, &

sans occuper les chemins.

Leur ordre dans les marches se forme suivant la manière dont l'Armée entière marche. Il faut seulement observer qu'ils ne se mêlent point, & qu'à la tête des Bagages de chaque Corps, il y ait des gens préposés & autorisés, pour faire conserver aux valets l'ordre de la Discipline, & pour les faire arriver sur le terrain, où leur Corps doit camper.

On peut ajouter ici un mot des chariots de l'Artillerie & des Vivres, dont le nombre est plus ou moins considérable, & se proportionne à la force de l'Armée, qu'ils doivent fournir de munitions de guerre & de bouche.

La marche des chariots, autant qu'il se peut, doit former une Colonne séparée de celle des gros bagages de l'Armée, & doit toujours être prise par le chemin le plus ferme, à cause que le poids de ces voitures creuse trop les ornières. Il faut même que ce chemin qu'on fait prendre à l'Artillerie, soit autant qu'il est possible, le plus voisin des

Leur marche est à la tête de l'Hôpital, & leur place dans le Camp est au Quartier général, ou dans le lieu où l'on a placé l'Hôpital. Dans les Sièges ils ont un petit établissement à la queue de la tranchée, où il y en a toujours quelques-uns qui se relevent tous les jours pour y administrer le Sacrement de Pénitence. Ils ont un Supérieur, comme dans un Couvent fermé.

* Les appointemens de Médecin-Major de l'Armée sont de... par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens du Chirurgien-Major de l'Armée sont de 390. liv. par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens des Aides-Majors Chirurgiens sont de 150. liv. par mois de trente jours, & de quatre rations de pain.

Les appointemens des Sous-Aides-Majors Chirurgiens sont de 60. liv. par mois de trente jours, & de trois rations de pain.

Les appointemens des Garçons

Chirurgiens font de 50. liv. par mois, & de deux rations de pain.

Les appointemens de l'Apotiquaire-Major de l'Armée font de 120. liv. par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens des Garçons Apotiquaires font de 50. liv. par mois de trente jours, & de quatre rations de pain.

Les appointemens du Garde-meuble de l'Hôpital font de 75. liv. par mois de trente jours, & de deux rations de pain.

Ceux des Garçons Apotiquaires apprentifs font... par mois, & de deux rations de pain.

R E M A R Q U E S.

J'A I dit en traitant cette matière, presque tout ce qu'il y avoit de différentes attentions à prendre, pour bien placer les Hôpitaux, & pour leur bon gouvernement.

Je pourrois rapporter encore des exemples funestes au service du Roi, où le manque de fidélité a fait perdre une infinité d'hommes, & consommé des sommes immen-

DU M. DE FEUQUIERE. 391
pratiquons, en n'envoyant à la Guerre
que de trop petits Partis.

CHAPITRE LXIIL

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûes différentes, engagent des affaires particulières. Ainsi on ne peut donner de règles précises sur ce sujet.

En général on peut dire, que le dessein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laisser forcer par la faute, & un Général prudent dans la conduite de sa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les siennes de sorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ses démarches & ses campemens le conduisent toujours à l'exécution de son dessein de combattre avec avantage, ou de subsister avec commodité, de manière, que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occasion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent

présumer telle, ou qu'il fasse commodément & aisément subsister son Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûes.

C'est en cette occasion qu'un génie supérieur l'emporte à la longue sur l'inférieur ; sur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend plusieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement est toujours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels sont les petits avantages qu'il en peut tirer, & son activité dans l'exécution, sont les fondemens, qui assurent l'événement de cette espèce d'opération de Guerre dans le cas où elle est préméditée par le Général, qui aura crû nécessaire au bien du Service, d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, sans sçavoir bien précisément qu'elle est, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un Corps si supérieur, que l'événement

vénement n'en puisse point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général, d'engager une affaire particulière sans cette attention, que je crois indispensable à avoir, & sans laquelle il ne peut s'assurer d'un événement heureux, parce que sa réputation & la confiance des Troupes en sa conduite; dépend toujours de la manière dont il les engage dans des affaires particulières, qui coûtent souvent beaucoup, quand elles ne sont pas entreprises avec prudence & connoissance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulières qui se passent entre les Partis; j'en ai parlé plus haut.

REMARKES.

J'AI dit qu'un Général pouvoit avoir différentes vûes pour engager ces sortes de combats; mais que sa grande attention devoit être, à ne le jamais faire malgré lui, à cause des suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

Cette maxime est toujours cer-

Tome II.

LI

taine. Pour la prouver , je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entières, à dessein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange , dans la disposition de sa marche en décampant de Seneff, qui d'un simple combat particulier contre une arriere-Garde séparée du Corps de l'Armée par deux défilés , en fit une action générale.

Comme j'ai déjà parlé ailleurs de cette mauvaise disposition de l'Ennemi , & que j'aurai même encore occasion d'en parler , ce que j'en dis ici , n'est que pour servir d'exemple sur la matière de ce Chapitre , & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particulière , sans aucune vûe ni avantage pour lui ; puisqu'il n'avoit pris aucune mesure , pour être le maître de faire cesser ce combat , qu'il n'avoit point intention de donner , dès qu'il jugeroit à propos de le faire cesser.

Ainsi donc ce Prince , par son im-

prudence , tomba dans l'inconvenient , que je dis qu'un Général doit éviter avec soin , qui est celui de combattre malgré lui , & de se trouver engagé dans une affaire générale par une particuliere.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne , me fournit un exemple d'un combat particulier , qui ne put devenir général par la sage attention d'un Général , qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poste de Saint Jean-des-Choux proche de Saverne , afin d'y recevoir un Corps de Troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps , & pour cela marchoit avec son Armée , pour occuper lui-même le poste de Saint Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg , ou pour le combattre , lorsque son Armée passeroit un petit ruisseau , qu'elle avoit à traverser pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arrière-Garde de M. de Luxembourg , comme elle passoit.

le ruisseau. L'Ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire générale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité ; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruisseau, retint la Cavalerie Ennemie, qui n'étoit point soutenue de son Infanterie. De sorte que M. de Lorraine ne put faire passer le ruisseau à sa Cavalerie, devant de l'Infanterie postée.

Ainsi dans cette occasion, M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de se laisser engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réussit dans son dessein, en faisant cesser le combat dès qu'il fut commencé.

Du récit du combat de Saint Jean-des-Choux, je tirerai cette réflexion, que les Armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment se trouver engagées à combattre, ne doivent se négliger sur aucune des attentions, pour faire sûrement la marche, qu'elles se sont proposées de faire,

DU M. DE FLEUQUIERE. 327
faire, & pour en cas de nécessité,
combattre avec avantage l'Enne-
mi y qui auroit manqué à rendre sa
marche sûre. M. de Luxembourg ne vouloit
point combattre, & son objet étoit
de prendre le camp de S. Jean-des-
Choux avant M. de Lorraine. Il
y réussit par la diligence & la bon-
ne disposition de sa marche. Il pré-
voyoit que son arrière-Garde de
Cavalerie pourroit souffrir au passa-
ge du ruisseau, en cas que M. de
Lorraine eût fait de son côté la di-
ligence qu'il pouvoit faire avec sa
Cavalerie entière, avec laquelle il
auroit pû accabler l'arrière-Garde
de l'Armée du Roi, ou engager
une affaire générale, si l'on eût
voulu la soutenir en-dehors du ruis-
seau. M. de Luxembourg pour évi-
ter tout engagement l'avoit placé
des deux côtés du passage du ruis-
seau, de l'Infanterie, dont le feu
retint la colonne de Cavalerie des
Ennemis, lorsqu'elle s'y présenta
pour le passer, à la suite de notre
arrière-Garde de Cavalerie.
M. de Lorraine au contraire, qui

328. **M E M O I R E S**
vouloit combattre, devoit avoir
pensé, ou qu'il joindroit l'arrière-
Garde de l'Armée du Roi, avant
que l'avant-Garde fût entrée dans
le ruisseau, ou qu'il joindroit cette
arrière-Garde dans le tems qu'une
partie de l'Armée auroit passé le
ruisseau.
S'il n'auroit pu joindre l'arrière-
Garde, avant que l'avant-Garde
eût commencé à passer, il étoit sûr
d'engager une affaire générale; &
par conséquent il falloit que son
Infanterie eût marché avec assez
de diligence, & fut assez près de la
Cavalerie, pour pouvoir être prom-
ptement mise en disposition de com-
battre.
Que s'il ne pouvoit joindre l'Ar-
mée du Roi, que dans le tems qu'il
y en auroit une partie qui auroit
passé le ruisseau, ce Prince devoit
encore juger, qu'il lui seroit im-
possible de parvenir à son dessein
d'engager une affaire générale par
une particulière, s'il n'avoit avec
lui un Corps assez considérable
d'Infanterie pour qu'il pût chasser
du ruisseau celle de l'Armée du Roi,

DU M. DE FEUQUIERE. 399
qu'il y trouveroit vrai - semblable-
ment placée.

Dans cette même année 1676.
M. de Luxembourg à son tour, ne
put engager M. de Lorraine à sor-
tir de ses lignes de Philisbourg. El-
les étoient inattaquables par leur
front. Lorsque M. de Luxembourg
s'en approcha, il trouva devant
l'Armée Ennemie un Corps de deux
mille chevaux, apparemment avan-
cé pour sçavoir des nouvelles de
l'Armée du Roi.

Il crut qu'en faisant pousser avec
vivacité ce Corps de Cavalerie jus-
ques sur le Camp des Ennemis, il
pourroit les engager à sortir pour
recevoir ce Corps, & qu'ainsi il
parviendroit à engager une affaire
générale. Mais M. de Lorraine, qui
ne vouloit que prendre Philisbourg,
ne fit faire aucun mouvement aux
Troupes qui étoient restées dans le
Camp, & laissa battre ses deux mil-
le chevaux, qui s'étoient trop té-
mérairement exposés à l'être, pour
avoir voulu attendre de près la tête
des colonnes de l'Armée.

Ma réflexion sur ce combat est

M m ij

qu'un Corps peu considérable, quoiqu'il se croye à portée de l'Armée de laquelle il a été détaché, ne doit jamais s'opiniâtrer à se tenir trop près de l'Ennemi, qui est en plaine, & qui marche avec toute son Armée, à moins que ce Corps n'ait un bon défilé devant lui, sans quoi cette présomption le fait toujours battre.

En l'année 1677. l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut sur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'Armée de l'Empereur étoit venue camper fort près de celle du Roi, dont la grande Garde de Cavalerie étoit sur la montagne de Kokersberg. L'Officier Général Almand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'Armée Ennemie, voulut aussi établir les siennes sur cette montagne. Elle y vit celle de l'Armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde en reployant sagement, avertit le Camp, dont

quelques Piquets monterent à cheval pour soutenir la Garde. Les Impériaux furent aussi fortifiés. Enfin insensiblement les Corps marchèrent de part & d'autre, de sorte qu'il y eût durant deux heures plusieurs charges de Cavalerie ; & toutes les deux Armées qui avoient pris les armes, seroient entrées en action sur cette montagne , qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, si la nuit n'avoit séparé les Combatans, dans le tems que les deux pentes de la montagne se garnissoient d'Infanterie, qui venoit des deux Camps.

Cet exemple est tout différent des autres combats particuliers , dont j'ai parlé , qui dans leur commencement avoient en vûe d'engager une affaire générale. Non seulement celui-ci n'avoit eu d'objet que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonstance présente n'étoit d'aucune utilité ; mais le terrain même , où se passa ce combat , ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire générale.

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'assez tard, il est presque certain que les deux Armées auroient combattu sur un terrain qui ne pouvoit les contenir.

Fin du Second Volume.



